DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME TROISIÈME.

Fr. 55

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

PAR BOSSUET;

Depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

AN XIV. = 1805.

DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

A M.GR LE DAUPHIN.

SUITE
DE LA SECONDE PARTIE.

VII.

La descente du Saint-Esprit : l'établissement de l'église : les jugements de Dieu sur les Juifs et sur les Gentils.

Pour répandre dans tous les lieux et dans tous les siècles de si hautes vérités, et pour y mettre en vigueur, au milieu de la corruption, des pratiques si épurées, il falloit une vertu plus qu'humaine. C'est pourquoi Jésus-Christ promet d'envoyer le Saint-Esprit pour fortifier ses apôtres, et animer éternellement le corps de l'église.

Cette force du Saint-Esprit, pour se déclarer davantage, devoit paroître dans l'infirmité. Je vous enverrai, dit Jésus-Christ à ses apôtres, ce que mon Père a promis, c'est-à-dire le Saint-Esprit : en attendant, tenez-vous en repos dans Jérusalem ; n'entreprenez rien jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut [1].

Pour se conformer à cet ordre ils demeurent enfermés quarante jours : le Saint-Esprit descend au temps arrêté ; les langues de feu tombées sur les disciples de Jésus-Christ marquent l'efficace de leur parole : la prédication commence ; les apôtres rendent témoignage à Jésus-Christ ; ils sont prêts à tout souffrir pour soutenir qu'ils l'ont vu ressuscité. Les miracles suivent leurs paroles : en deux prédications de saint Pierre huit mille Juifs se convertissent, et, pleurant leur erreur, ils sont lavés dans le sang qu'ils avoient versé.

Ainsi l'église est fondée dans Jérusalem, et parmi les Juifs, malgré l'incrédulité du gros de la nation. Les disciples de Jésus-

[1] Luc. xxiv, 49.

Christ font voir au monde une charité, une force, et une douceur qu'aucune société n'avoit jamais eues. La persécution s'élève; la foi s'augmente; les enfants de Dieu apprennent de plus en plus à ne désirer que le ciel; les Juifs, par leur malice obstinée, attirent la vengeance de Dieu, et avancent les maux extrêmes dont ils étoient menacés; leur état et leurs affaires empirent.

Pendant que Dieu continue à en séparer un grand nombre qu'il range parmi ses élus, saint Pierre est envoyé pour baptiser Corneille, centurion romain. Il apprend, premièrement par une céleste vision, et après par expérience, que les Gentils sont appelés à la connoissance de Dieu.

Jésus-Christ, qui les vouloit convertir, parle d'en-haut à saint Paul, qui en devoit être le docteur; et, par un miracle inoui jusqu'alors, de persécuteur il le fait non seulement défenseur, mais zélé prédicateur de la foi: il lui découvre le secret profond de la vocation des Gentils, par la réprobation des Juifs ingrats, qui se rendent de plus en plus indignes de l'évangile. Saint Paul tend les mains aux Gentils: il traite avec une

force merveilleuse ces importantes questions : « Si le Christ devoit souffrir, et s'il « étoit le premier qui devoit annoncer la « vérité au peuple et aux Gentils, après être « ressuscité des morts [1]. » Il prouve l'affirmative par Moïse et par les prophètes, et appelle les idolâtres à la connoissance de Dieu, au nom de Jésus-Christ ressuscité. Ils se convertissent en foule : saint Paul fait voir que leur vocation est un effet de la grace, qui ne distingue plus ni Juifs ni Gentils.

La fureur et la jalousie transportent les Juifs ; ils font des complots terribles contre saint Paul, outrés principalement de ce qu'il prêche les Gentils, et les amène au vrai Dieu: ils le livrent enfin aux Romains, comme ils leur avoient livré Jésus-Christ.

Tout l'empire s'émeut contre l'église naissante ; et Néron, persécuteur de tout le genre humain, fut le premier persécuteur des fidèles. Ce tyran fait mourir saint Pierre et saint Paul. Rome est consacrée par leur sang ; et le martyre de saint Pierre, prince des apôtres, établit dans la capitale de l'empire le siège principal de la religion.

[1] Act. xxvj, 23.

Cependant le temps approchoit où la vengeance divine devoit éclater sur les Juifs impénitents : le désordre se met parmi eux ; un faux zèle les aveugle, et les rend odieux à tous les hommes ; leurs faux prophètes les enchantent par les promesses d'un règne imaginaire. Séduits par leurs tromperies, ils ne peuvent plus souffrir aucun empire légitime, et ne donnent aucunes bornes à leurs attentats. Dieu les livre au sens réprouvé. Ils se révoltent contre les Romains, qui les accablent; Tite même, qui les ruine, reconnoît qu'il ne fait que prêter sa main à Dieu irrité contre eux [1]. Adrien achève de les exterminer. Ils périssent avec toutes les marques de la vengeance divine : chassés de leur terre, et esclaves par tout l'univers, ils n'ont plus ni temple, ni autel, ni sacrifice, ni pays; et on ne voit en Juda aucune forme de peuple.

Dieu cependant avoit pourvu à l'éternité de son culte : les Gentils ouvrent les yeux, et s'unissent en esprit aux Juifs convertis. Ils entrent par ce moyen dans la race d'Abra-

[1] Philost. vit. Apoll. Tyan. lib. vj. Jos. de bell. jud. lib. vij, 16.

ham; et, devenus ses enfants par la foi, ils héritent des promesses qui lui avoient été faites. Un nouveau peuple se forme; et le nouveau sacrifice tant célébré par les prophètes commence à s'offrir par toute la terre.

Ainsi fut accompli de point en point l'ancien oracle de Jacob : Juda est multiplié, dès le commencement, plus que tous ses frères; et ayant toujours conservé une certaine prééminence, il reçoit enfin la royauté comme héréditaire. Dans la suite, le peuple de Dieu est réduit à sa seule race; et, renfermé dans sa tribu, il prend son nom. En Juda se continue ce grand peuple promis à Abraham, à Isaac et à Jacob; en lui se perpétuent les autres promesses, le culte de Dieu, le temple, les sacrifices, la possession de la terre promise, qui ne s'appelle plus que la Judée. Malgré leurs divers états, les Juifs demeurent toujours en corps de peuple réglé et de royaume, usant de ses lois. On y voit naître toujours ou des rois, ou des magistrats et des juges, jusqu'à ce que le Messie vienne : il vient, et le royaume de Juda peu à peu tombe en ruine. Il est détruit tout-à-fait; et le peuple juif est chassé, sans

espérance, de la terre de ses pères. Le Messie devient l'attente des nations, et il règne sur un nouveau peuple.

Mais pour garder la succession et la continuité, il falloit que ce nouveau peuple fût enté pour ainsi dire sur le premier, et, comme dit saint Paul, « l'olivier sauvage sur « le franc olivier, afin de participer à sa « bonne sève [1]. » Aussi est-il arrivé que l'église, établie premièrement parmi les Juifs, a reçu enfin les Gentils pour faire avec eux un même arbre, un même corps, un même peuple, et les rendre participants de ses graces et de ses promesses.

Ce qui arrive après cela aux Juifs incrédules, sous Vespasien et sous Tite, ne regarde plus la suite du peuple de Dieu : c'est un châtiment des rebelles, qui, par leur infidélité envers la semence promise à Abraham et à David, ne sont plus Juifs, ni fils d'Abraham, que selon la chair, et renoncent à la promesse par laquelle les nations devoient être bénies.

Ainsi cette dernière et épouvantable déso-

[1] Rom. xj, 17.

lation des Juifs n'est plus une transmigration, comme celle de Babylone ; ce n'est pas une suspension du gouvernement et de l'état du peuple de Dieu, ni du service solennel de la religion : le nouveau peuple, déjà formé et continué avec l'ancien en Jésus-Christ, n'est pas transporté ; il s'étend, et se dilate sans interruption, depuis Jérusalem, où il devoit naître, jusqu'aux extrémités de la terre. Les Gentils, agrégés aux Juifs, deviennent dorénavant les vrais Juifs, le vrai royaume de Juda, opposé à cet Israël schismatique et retranché du peuple de Dieu, le vrai royaume de David, par l'obéissance qu'ils rendent aux lois et à l'évangile de Jésus-Christ, fils de David.

Après l'établissement de ce nouveau royaume, il ne faut pas s'étonner si tout périt dans la Judée. Le second temple ne servoit plus de rien depuis que le Messie y eut accompli ce qui étoit marqué par les prophéties. Ce temple avoit eu la gloire qui lui étoit promise, quand le désiré des nations y étoit venu. La Jérusalem visible avoit fait ce qui lui restoit à faire, puisque l'église y avoit pris sa naissance, et que de là elle étendoit tous les jours ses branches

par toute la terre. La Judée n'est plus rien à Dieu ni à la religion, non plus que les Juifs; et il est juste qu'en punition de leur endurcissement leurs ruines soient dispersées par toute la terre.

C'est ce qui leur devoit arriver au temps du Messie, selon Jacob, selon Daniel, selon Zacharie, et selon tous leurs prophètes [1]: mais comme ils doivent revenir un jour à ce Messie qu'ils ont méconnu, et que le Dieu d'Abraham n'a pas encore épuisé ses miséricordes sur la race, quoiqu'infidèle, de ce patriarche, il a trouvé un moyen, dont il n'y a dans le monde que ce seul exemple, de conserver les Juifs hors de leur pays, et dans leur ruine, plus long-temps même que les peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reste ni des anciens Assyriens, ni des anciens Mèdes, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains : la trace s'en est perdue, et ils se sont confondus avec d'autres peuples. Les Juifs, qui ont été la proie de ces anciennes nations si célèbres dans les histoires, leur ont sur-

[1] Os. iij, 4, 5. Is. lix, 20, 21. Rom. xj, 11, etc.

vécu ; et Dieu, en les conservant, nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux restes d'un peuple autrefois si favorisé.

Cependant leur endurcissement sert au salut des Gentils, et leur donne cet avantage de trouver en des mains non suspectes les Écritures qui ont prédit Jésus-Christ et ses mystères. Nous voyons entre autres choses dans ces Écritures et l'aveuglement et les malheurs des Juifs, qui les conservent si soigneusement [1]. Ainsi nous profitons de leur disgrace : leur infidélité fait un des fondements de notre foi ; ils nous apprennent à craindre Dieu, et nous sont un spectacle éternel des jugements qu'il exerce sur ses enfants ingrats, afin que nous apprenions à ne nous point glorifier des graces faites à nos pères.

Un mystère si merveilleux, et si utile à l'instruction du genre humain, mérite bien d'être considéré. Mais nous n'avons pas besoin des discours humains pour l'entendre; le Saint-Esprit a pris soin de nous l'expliquer

[1] Is. vj, lij, liij, Lv. Dan. ix. Matth. xiij. Joan. xij. Act. xxviij. Rom. xj.

par la bouche de saint Paul[1], et je vous prie d'écouter ce que cet apôtre en a écrit aux Romains.

Après avoir parlé du petit nombre de Juifs qui avoit reçu l'évangile, et de l'aveuglement des autres, il entre dans une profonde considération de ce que doit devenir un peuple honoré de tant de graces, et nous découvre tout ensemble le profit que nous tirons de leur chute, et les fruits que produira un jour leur conversion. « Les Juifs sont-ils donc « tombés, dit-il[2], pour ne se relever jamais? « A Dieu ne plaise. Mais leur chute a donné « occasion au salut des Gentils, afin que le « salut des Gentils leur causât une émulation « qui les fit rentrer en eux-mêmes. Que si « leur chute a été la richesse des Gentils qui « se sont convertis en si grand nombre, « quelle grace ne verrons-nous pas reluire « quand ils retourneront avec plénitude ! Si « leur réprobation a été la réconciliation du « monde, leur rappel ne sera-t-il pas une « résurrection de mort à vie ? Que si les pré-

[1] Rom. xj, 1, 2, etc.
[2] Ibid. xj, 11, etc.

« mices tirées de ce peuple sont saintes, la « masse l'est aussi; si la racine est sainte, les « rameaux le sont aussi ; et si quelques unes « des branches ont été retranchées, et que « toi, Gentil, qui n'étois qu'un olivier sau- « vage, tu aies été enté parmi les branches « qui sont demeurées sur l'olivier franc, en « sorte que tu participes au suc découlé de « sa racine, garde-toi de t'élever contre les « branches naturelles. Que si tu t'élèves, « songe que ce n'est pas toi qui portes la « racine, mais que c'est la racine qui te « porte. Tu diras peut-être : Les branches « naturelles ont été coupées, afin que je fusse « enté en leur place. Il est vrai, l'incrédulité « a causé ce retranchement, et c'est ta foi « qui te soutient. Prends donc garde de ne « t'enfler pas, mais demeure dans la crainte : « car si Dieu n'a pas épargné les branches « naturelles, tu dois craindre qu'il ne « t'épargne encore moins. »

Qui ne trembleroit en écoutant ces paroles de l'apôtre? Pouvons-nous n'être pas épouvantés de la vengeance qui éclate depuis tant de siècles si terriblement sur les Juifs, puisque saint Paul nous avertit de la part de

Dieu que notre ingratitude nous attirera un semblable traitement?

Mais écoutons la suite de ce grand mystère. L'apôtre continue à parler aux Gentils convertis. « Considérez, leur dit-il [1], la clé-« mence et la sévérité de Dieu; sa sévérité « envers ceux qui sont déchus de sa grace, « et sa clémence envers vous, si toutefois « vous demeurez fermes en l'état où sa bonté « vous a mis: autrement vous serez retranchés « comme eux. Que s'ils cessent d'être incré-« dules, ils seront entés de nouveau, parce-« que Dieu qui les a retranchés est assez « puissant pour les faire encore reprendre. « Car si vous avez été détachés de l'olivier « sauvage où la nature vous avoit fait naître, « pour être entés dans l'olivier franc contre « l'ordre naturel, combien plus facilement « les branches naturelles de l'olivier même « seront-elles entées sur leur propre tronc! »

Ici l'apôtre s'élève au-dessus de tout ce qu'il vient de dire; et entrant dans les profondeurs des conseils de Dieu, il poursuit ainsi [2] son discours: « Je ne veux pas, mes

[1] Rom. xj, 22, et seq.
[2] Ibid. 25, et seq.

« frères, que vous ignoriez ce mystère, afin « que vous appreniez à ne présumer pas de « vous-mêmes : c'est qu'une partie des Juifs « est tombée dans l'aveuglement, afin que la « multitude des Gentils entrât cependant « dans l'église, et qu'ainsi tout Israël fût « sauvé, selon qu'il est écrit : [1] Il sortira de « Sion un libérateur qui bannira l'impiété de « Jacob, et voici l'alliance que je ferai avec « eux lorsque j'aurai effacé leurs péchés. »

Ce passage d'Isaïe, que saint Paul cite ici selon les septante, comme il avoit accoutumé, à cause que leur version étoit connue par toute la terre, est encore plus fort dans l'original, et pris dans toute sa suite; car le prophète y prédit avant toutes choses la conversion des Gentils par ces paroles [2] : « Ceux « d'occident craindront le nom du Seigneur, « et ceux d'orient verront sa gloire. » Ensuite, sous la figure « d'un fleuve rapide poussé « par un vent impétueux », Isaïe voit de loin les persécutions qui feront croître l'église. Enfin le Saint-Esprit lui apprend ce que

[1] Is. lix, 20.
[2] Ibid.

deviendront les Juifs, et lui déclare [1] « que « le Sauveur viendra à Sion et s'approchera « de ceux de Jacob, qui alors se convertiront « de leurs péchés. Et voici, dit le Seigneur, « l'alliance que je ferai avec eux : mon esprit « qui est en toi, ô prophète, et les paroles « que j'ai mises en ta bouche, demeure- « ront éternellement non seulement dans ta « bouche, mais encore dans la bouche de « tes enfants, maintenant et à jamais, dit le « Seigneur. »

Il nous fait donc voir clairement qu'après la conversion des Gentils, le Sauveur, que Sion avoit méconnu et que les enfants de Jacob avoient rejeté, se tournera vers eux, effacera leurs péchés, et leur rendra l'intelligence des prophéties qu'ils auront perdue durant un long temps, pour passer successivement et de main en main dans toute la postérité, et n'être plus oubliée.

Ainsi les Juifs reviendront un jour, et ils reviendront pour ne s'égarer jamais; mais ils ne reviendront qu'après que l'orient et l'occident, c'est-à-dire tout l'univers, auront

[1] Is. lix, 20, 21.

été remplis de la crainte et de la connoissance de Dieu.

Le Saint-Esprit fait voir à saint Paul que ce bienheureux retour des Juifs sera l'effet de l'amour que Dieu a eu pour leurs pères. C'est pourquoi il achève ainsi son raisonnement : « Quant à l'évangile, dit-il [1], que nous vous « prêchons maintenant, les Juifs sont enne- « mis pour l'amour de vous ; si Dieu les a « réprouvés, c'a été, ô Gentils, pour vous « appeler. Mais quant à l'élection par laquelle « ils étoient choisis dès le temps de l'alliance « jurée avec Abraham, ils lui demeurent « toujours chers à cause de leurs pères ; car « les dons et la vocation de Dieu sont sans « repentance. Et comme vous ne croyiez « point autrefois, et que vous avez mainte- « nant obtenu miséricorde, à cause de l'in- « crédulité des Juifs, Dieu ayant voulu « vous choisir pour les remplacer ; ainsi les « Juifs n'ont point cru que Dieu vous ait « voulu faire miséricorde, afin qu'un jour ils « la reçoivent ; car Dieu a tout renfermé « dans l'incrédulité, pour faire miséricorde

1. Rom. xj, 28, etc.

« à tous, et afin que tous connussent le « besoin qu'ils ont de sa grace. O profondeur « des trésors de la sagesse et de la science « de Dieu! que ses jugements sont incompré- « hensibles, et que ses voies sont impéné- « trables! car qui a connu les desseins de « Dieu, ou qui est entré dans ses conseils? « qui lui a donné le premier pour en tirer « récompense, puisque c'est de lui, et par « lui, et en lui, que sont toutes choses? La « gloire lui en soit rendue durant tous les « siècles! ».

Voilà ce que dit saint Paul sur l'élection des Juifs, sur leur chute, sur leur retour, et enfin sur la conversion des Gentils, qui sont appelés pour tenir leur place, et pour les ramener à la fin des siècles à la bénédiction promise à leurs pères, c'est-à-dire au Christ qu'ils ont renié. Ce grand apôtre nous fait voir la grace qui passe de peuple en peuple pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre, et nous en montre la force invincible, en ce qu'après avoir converti les idolâtres, elle se réserve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurcissement et la perfidie judaïque.

Par ce profond conseil de Dieu les Juifs subsistent encore au milieu des nations, où ils sont dispersés et captifs : mais ils subsistent avec le caractère de leur réprobation; déchus visiblement, par leur infidélité, des promesses faites à leurs pères; bannis de la terre promise, n'ayant même aucune terre à cultiver; esclaves par-tout où ils sont, sans honneur, sans liberté, sans aucune figure de peuple.

Ils sont tombés en cet état trente-huit ans après qu'ils ont eu crucifié Jésus-Christ, et après avoir employé à persécuter ses disciples le temps qui leur avoit été laissé pour se reconnoître.

Mais pendant que l'ancien peuple est réprouvé pour son infidélité, le nouveau peuple s'augmente tous les jours parmi les Gentils : l'alliance autrefois faite avec Abraham s'étend, selon la promesse, à tous les peuples du monde qui avoient oublié Dieu : l'église chrétienne appelle à lui tous les hommes; et, tranquille durant plusieurs siècles, parmi des persécutions inouies, elle leur montre à ne point attendre leur félicité sur la terre.

C'étoit là, monseigneur, le plus digne fruit de la connoissance de Dieu, et l'effet de cette grande bénédiction que le monde devoit attendre par Jésus-Christ. Elle alloit se répandant tous les jours de famille en famille, et de peuple en peuple : les hommes ouvroient les yeux de plus en plus pour connoître l'aveuglement où l'idolâtrie les avoit plongés; et, malgré toute la puissance romaine, on voyoit les chrétiens, sans révolte, sans faire aucun trouble, et seulement en souffrant toute sorte d'inhumanités, changer la face du monde, et s'étendre par tout l'univers.

La promptitude inouie avec laquelle se fit ce grand changement est un miracle visible. Jésus-Christ avoit prédit que son évangile seroit bientôt prêché par toute la terre : cette merveille devoit arriver incontinent après sa mort; et il avoit dit qu'après qu'on l'auroit élevé de terre, c'est-à-dire qu'on l'auroit attaché à la croix, il attireroit à lui toutes choses [1]. Ses apôtres n'avoient pas encore achevé leur course, et saint Paul disoit déjà aux Romains [2], « que leur foi étoit annoncée

[1] Joan. viij, 28. xij, 32.
[2] Rom. j, 8.

« dans tout le monde. » Il disoit aux Colossiens [1], que « l'évangile étoit ouï de toute « créature qui étoit sous le ciel ; qu'il étoit « prêché, qu'il fructifioit, qu'il croissoit par « tout l'univers. » Une tradition constante nous apprend que saint Thomas le porta aux Indes, et les autres en d'autres pays éloignés [2].

Mais on n'a pas besoin des histoires pour confirmer cette vérité : l'effet parle, et on voit assez avec combien de raison saint Paul[3] applique aux apôtres ce passage du psalmiste : « Leur voix s'est fait entendre par « toute la terre, et leur parole a été portée « jusqu'aux extrémités du monde. » Sous leurs disciples il n'y avoit presque plus de pays si reculé et si inconnu où l'évangile n'eût pénétré. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin [4] comptoit déjà parmi les fidèles beaucoup de nations sauvages, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erroient de-çà et de-là sur des chariots, sans avoir de demeure

[1] Col. j, 5, 6, 23.
[2] Greg. Naz. orat. 25.
[3] Rom. x, 18.
[4] Just. apol. 2, et adv. Tryph.

fixe. Ce n'étoit point une vaine exagération, c'étoit un fait constant et notoire qu'il avançoit en présence des empereurs et à la face de tout l'univers. Saint Irénée vient un peu après, et on voit croître le dénombrement qui se faisoit des églises. Leur concorde étoit admirable : ce qu'on croyoit dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyoit dans l'Égypte et dans l'orient; et, comme « il n'y avoit qu'un même soleil dans « tout l'univers, on voyoit dans toute l'é« glise, depuis une extrémité du monde à « l'autre, la même lumière de la vérité [1]. »

Si peu qu'on avance, on est étonné des progrès qu'on voit. Au milieu du troisième siècle, Tertullien et Origène [2] font voir dans l'église des peuples entiers qu'un peu devant on n'y mettoit pas. Ceux qu'Origène exceptoit, qui étoient les plus éloignés du monde connu, y sont mis un peu après par Arnobe [3].

Que pouvoit avoir vu le monde pour

[1] Iren. j, 2, 3.

[2] Tertull. adv. Jud. 7; apol. 37. Orig. tr. 28 in Matth. hom. 4, in Ezech.

[3] Arnob. lib. ij.

se rendre si promptement à Jésus-Christ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage; et s'il se pouvoit faire qu'il n'en eût pas vu, ne seroit-ce pas un nouveau miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracle, d'avoir fait entrer tant d'ignorants dans des mystères si hauts, d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission, et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incredules [1] ?

Mais le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, c'est qu'avec la foi des mystères les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. Les disciples de Jésus-Christ l'ont suivi dans les voies les plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité, a été parmi ses enfants un exercice ordinaire; et, pour imiter leur Sauveur, ils ont couru aux tourments avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples ni des riches qui se sont appauvris pour

[1] Aug. xxj de civ. D., xxij, 5.

aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préféré la pauvreté aux richesses, ni des vierges qui ont imité sur la terre la vie des anges, ni des pasteurs charitables qui se sont faits tout à tous; toujours prêts à donner à leurs troupeaux non seulement leurs veilles et leurs travaux, mais leur propre vie. Que dirai-je de la pénitence et de la mortification? Les juges n'exercent pas plus sévèrement la justice sur les criminels, que les pécheurs pénitents l'ont exercée sur eux-mêmes. Bien plus, les innocents ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette pente prodigieuse que nous avons au péché. La vie de saint Jean-Baptiste, qui parut si surprenante aux Juifs, est devenue commune parmi les fidèles; les déserts ont été peuplés de ses imitateurs; et il y a eu tant de solitaires, que des solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes; tant on a fui le monde, tant la vie contemplative a été goûtée.

Tels étoient les fruits précieux que devoit produire l'évangile. L'église n'est pas moins riche en exemples qu'en préceptes, et sa doctrine a paru sainte, en produisant une

infinité de saints. Dieu, qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, l'a fondée par le martyre, et l'a tenue durant trois cents ans dans cet état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer.

Après qu'il eut fait voir, par une si longue expérience, qu'il n'avoit pas besoin du secours humain, ni des puissances de la terre, pour établir son église, il y appela enfin les empereurs, et fit du grand Constantin un protecteur déclaré du christianisme. Depuis ce temps les rois ont accouru de toutes parts à l'église; et tout ce qui étoit écrit dans les prophéties touchant sa gloire future s'est accompli aux yeux de toute la terre.

Que si elle a été invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'est pas moins contre les divisions intestines. Ces hérésies tant prédites par Jésus-Christ et par ses apôtres sont arrivées; et la foi, persécutée par les empereurs, souffroit en même temps des hérétiques une persécution plus dangereuse. Mais cette persécution n'a jamais été plus violente que dans le temps où l'on vit cesser celle des païens. L'enfer fit alors ses plus grands efforts pour détruire par elle-même

cette église, que les attaques de ses ennemis déclarés avoient affermie.

A peine commençoit-elle à respirer par la paix que lui donna Constantin, et voilà qu'Arius, ce malheureux prêtre, lui suscite de plus grands troubles qu'elle n'en avoit jamais souffert. Constance, fils de Constantin, séduit par les ariens dont il autorise le dogme, tourmente les catholiques par toute la terre; nouveau persécuteur du christianisme, et d'autant plus redoutable, que sous le nom de Jésus-Christ il fait la guerre à Jésus-Christ même. Pour comble de malheur, l'église, ainsi divisée, tombe entre les mains de Julien l'apostat, qui met tout en œuvre pour détruire le christianisme, et n'en trouve point de meilleur moyen que de fomenter les factions dont il étoit déchiré. Après lui vient un Valens, autant attaché aux ariens que Constance, mais plus violent. D'autres empereurs protègent d'autres hérésies avec une pareille fureur.

L'église apprend, par tant d'expériences, qu'elle n'a pas moins à souffrir sous les empereurs chrétiens, qu'elle avoit souffert sous les empereurs infidèles; et qu'elle doit verser

du sang pour défendre non seulement tout le corps de sa doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait vu attaqué par ses enfants: mille sectes et mille hérésies, sorties de son sein, se sont élevées contre elle. Mais si elle les a vues s'élever, selon les prédictions de Jésus-Christ, elle les a vues tomber toutes, selon ses promesses, quoique souvent soutenues par les empereurs et par les rois. Ses véritables enfants ont été, comme dit saint Paul, reconnus par cette épreuve; la vérité n'a fait que se fortifier quand elle a été contestée, et l'église est demeurée inébranlable.

VIII.

Réflexions particulières sur le châtiment des Juifs, et sur les prédictions de Jésus-Christ qui l'avoient marqué.

Pendant que j'ai travaillé, monseigneur, à vous faire voir sans interruption la suite des conseils de Dieu dans la perpétuité de son peuple, j'ai passé rapidement sur beaucoup de faits qui méritent des réflexions profondes. Qu'il me soit permis d'y revenir,

pour ne vous laisser pas perdre de si grandes choses.

Et premièrement je vous prie de considérer avec une attention plus particulière la chute des Juifs, dont toutes les circonstances rendent témoignage à l'évangile. Ces circonstances nous sont expliquées par des auteurs infidèles, par des Juifs et par des païens, qui, sans entendre la suite des conseils de Dieu, nous ont raconté les faits importants par lesquels il lui a plu de la déclarer.

Nous avons Josephe, auteur juif, historien très fidèle et très instruit des affaires de sa nation, dont aussi il a illustré les antiquités par un ouvrage admirable. Il a écrit la dernière guerre où elle a péri, après avoir été présent à tout, et y avoir lui-même servi son pays avec un commandement considérable.

Les Juifs nous fournissent encore d'autres auteurs très anciens dont vous verrez les témoignages. Ils ont d'anciens commentaires sur les livres de l'Écriture, et entre autres les paraphrases chaldaïques qu'ils impriment avec leurs bibles. Ils ont leur livre qu'ils

nomment Talmud, c'est-à-dire doctrine, qu'ils ne respectent pas moins que l'Écriture elle-même. C'est un ramas des traités et des sentences de leurs anciens maîtres; et encore que les parties dont ce grand ouvrage est composé ne soient pas toutes de la même antiquité, les derniers auteurs qui y sont cités ont vécu dans les premiers siècles de l'église. Là, parmi une infinité de fables impertinentes qu'on voit commencer pour la plupart après les temps de Notre-Seigneur, on trouve de beaux restes des anciennes traditions du peuple juif, et des preuves pour le convaincre.

Et d'abord il est certain, de l'aveu des Juifs, que la vengeance divine ne s'est jamais plus terriblement ni plus manifestement déclarée qu'elle fit dans leur dernière désolation.

C'est une tradition constante, attestée dans leur Talmud, et confirmée par tous leurs rabbins, que quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessoit de voir dans le temple des choses étranges. Tous les jours il y paroissoit de

nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin [1] s'écria un jour : « O temple, ô « temple, qu'est-ce qui t'émeut, et pourquoi « te fais-tu peur à toi-même ? »

Qu'y a-t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut oui par les prêtres dans le sanctuaire le jour de la Pentecôte, et cette voix manifeste qui sortit du fond de ce lieu sacré : SORTONS D'ICI, SORTONS D'ICI. Les saints anges protecteurs du temple déclarèrent hautement qu'ils l'abandonnoient, parceque Dieu, qui y avoit établi sa demeure durant tant de siècles, l'avoit réprouvé.

Josephe et Tacite même ont raconté ce prodige [2]. Il ne fut aperçu que des prêtres.

Mais voici un autre prodige qui a éclaté aux yeux de tout le peuple ; et jamais aucun autre peuple n'avoit rien vu de semblable. « Quatre ans devant la guerre déclarée, un « paysan, dit Josephe [3], se mit à crier : Une « voix est sortie du côté de l'orient, une « voix est sortie du côté de l'occident, une

[1] R. Johanan, fils de Zacai. Tr. de fest. expiat.

[2] Jos. lib. vij de bell. jud. c. 12. Tacit. hist. lib. v, c. 13.

[3] Jos. lib. vij de bell. jud. c. 12.

« voix est sortie du côté des quatre vents :
« voix contre Jérusalem et contre le temple;
« voix contre les nouveaux mariés et les
« nouvelles mariées ; voix contre tout le
« peuple. » Depuis ce temps, ni jour ni nuit il ne cessa de crier : « Malheur, malheur à « Jérusalem ! » Il redoubloit ses cris les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche : ceux qui le plaignoient, ceux qui le maudissoient, ceux qui lui donnoient ses nécessités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole : « Malheur à Jérusalem ! » Il fut pris, interrogé, et condamné au fouet par les magistrats : à chaque demande et à chaque coup il répondoit, sans jamais se plaindre : « Malheur à Jé« rusalem ! » Renvoyé comme un insensé, il couroit tout le pays en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte sans se relâcher, et sans que sa voix s'affoiblît. Au temps du dernier siège de Jérusalem, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, et criant de toute sa force : « Malheur au temple, mal« heur à la ville, malheur à tout le peuple ! »

A la fin il ajouta : « Malheur à moi-même » ! et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine.

Ne diroit-on pas, monseigneur, que la vengeance divine s'étoit comme rendue visible en cet homme qui ne subsistoit que pour prononcer ses arrêts ; qu'elle l'avoit rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris ; et qu'enfin il devoit périr par un effet de cette vengeance qu'il avoit si long-temps annoncée, afin de la rendre plus sensible et plus présente quand il en seroit non seulement le prophète et le témoin, mais encore la victime ?

Ce prophète des malheurs de Jérusalem s'appeloit Jésus. Il sembloit que le nom de Jésus, nom de salut et de paix, devoit tourner aux Juifs, qui le méprisoient en la personne de notre Sauveur, à un funeste présage ; et que ces ingrats ayant rejeté un Jésus qui leur annonçoit la grace, la miséricorde et la vie, Dieu leur envoyoit un autre Jésus qui n'avoit à leur annoncer que des maux irrémédiables, et l'inévitable décret de leur ruine prochaine.

Pénétrons plus avant dans les jugements

de Dieu sous la conduite de ses Écritures. Jérusalem et son temple ont été deux fois détruits; l'une par Nabuchodonosor, l'autre par Tite. Mais en chacun de ces deux temps la justice de Dieu s'est déclarée par les mêmes voies, quoique plus à découvert dans le dernier.

Pour mieux entendre cet ordre des conseils de Dieu, posons avant toutes choses cette vérité si souvent établie dans les saintes lettres, que l'un des plus terribles effets de la vengeance divine est lorsqu'en punition de nos péchés précédents elle nous livre à notre sens réprouvé, en sorte que nous sommes sourds à tous les sages avertissements, aveugles aux voix de salut qui nous sont montrées, prompts à croire tout ce qui nous perd, pourvu qu'il nous flatte, et hardis à tout entreprendre, sans jamais mesurer nos forces avec celles des ennemis que nous irritons.

Ainsi périrent la première fois, sous la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone, Jérusalem et ses princes. Foibles et toujours battus par ce roi victorieux, ils avoient souvent éprouvé qu'ils ne faisoient contre lui que de vains efforts, et avoient été obligés à lui

jurer fidélité [1]. Le prophète Jérémie leur déclaroit de la part de Dieu, que Dieu même les avoit livrés à ce prince, et qu'il n'y avoit de salut pour eux qu'à subir le joug. Il disoit [2] à Sédécias, roi de Judée, et à tout son peuple : « Soumettez-vous à Nabuchodonosor, roi « de Babylone, afin que vous viviez : car « pourquoi voulez-vous périr, et faire de « cette ville une solitude ? » Ils ne crurent point à sa parole. Pendant que Nabuchodonosor les tenoit étroitement enfermés par les prodigieux travaux dont il avoit entouré leur ville, ils se laissoient enchanter par leurs faux prophètes qui leur remplissoient l'esprit de victoires imaginaires, et leur disoient au nom de Dieu, quoique Dieu ne les eût point envoyés : « J'ai brisé le joug du roi de Baby- « lone : vous n'avez plus que deux ans à « porter ce joug ; et après vous verrez ce « prince contraint à vous rendre les vais- « seaux sacrés qu'il a enlevés du temple [3]. » Le peuple, séduit par ces promesses, souffroit la faim, la soif et les plus dures extré-

[1] 2 Par. xxxvj, 13.
[2] Jerem. xxvij, 12, 17.
[3] Ibid. xxviij, 2, 3.

mités, et fit tant par son audace insensée qu'il n'y eut plus pour lui de miséricorde. La ville fut renversée, le temple fut brûlé, tout fut perdu [1].

A ces marques les Juifs connurent que la main de Dieu étoit sur eux. Mais afin que la vengeance divine leur fût aussi manifeste dans la dernière ruine de Jérusalem qu'elle l'avoit été dans la première, on a vu dans l'une et dans l'autre la même séduction, la même témérité, et le même endurcissement.

Quoique leur rébellion eût attiré sur eux les armes romaines, et qu'ils secouassent témérairement un joug sous lequel tout l'univers avoit ployé, Tite ne vouloit pas les perdre : au contraire, il leur fit souvent offrir le pardon, non seulement au commencement de la guerre, mais encore lorsqu'ils ne pouvoient plus échapper de ses mains. Il avoit déjà élevé autour de Jérusalem une longue et vaste muraille munie de tours et de redoutes aussi fortes que la ville même, quand il leur envoya Josephe leur concitoyen, un de leurs capitaines, un de leurs prêtres, qui avoit été pris dans cette guerre en défendant

[1] 4 Reg. XXV.

son pays. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir ! Par combien de fortes raisons les invita-t-il à rentrer dans l'obéissance ! Il leur fit voir le ciel et la terre conjurés contre eux, leur perte inévitable dans la résistance, et tout ensemble leur salut dans la clémence de Tite. « Sauvez, leur disoit-il, la cité sainte; « sauvez-vous vous-mêmes; sauvez ce tem- « ple, la merveille de l'univers, que les « Romains respectent, et que Tite ne voit « périr qu'à regret[1]. » Mais le moyen de sauver des gens si obstinés à se perdre ? Séduits par leurs faux prophètes, ils n'écoutoient pas ces sages discours. Ils étoient réduits à l'extrémité : la faim en tuoit plus que la guerre, et les mères mangeoient leurs enfants. Tite, touché de leurs maux, prenoit ses dieux à témoin qu'il n'étoit pas cause de leur perte. Durant ces malheurs, ils ajoutoient foi aux fausses prédictions qui leur promettoient l'empire de l'univers. Bien plus, la ville étoit prise ; le feu y étoit déjà de tous côtés : et ces insensés croyoient encore les faux prophètes qui les assuroient que le jour de salut étoit venu[2],

[1] Jos. vij de bel. jud. 4.

[2] Ibid. 11.

afin qu'ils résistassent toujours, et qu'il n'y eût plus pour eux de miséricorde. En effet tout fut massacré, la ville fut renversée de fond en comble, et, à la réserve de quelques restes de tours que Tite laissa pour servir de monument à la postérité, il n'y demeura pas pierre sur pierre.

Vous voyez donc, monseigneur, éclater sur Jérusalem la même vengeance qui avoit autrefois paru sous Sédécias. Tite n'est pas moins envoyé de Dieu que Nabuchodonosor: les Juifs périssent de la même sorte. On voit dans Jérusalem la même rébellion, la même famine, les mêmes extrémités, les mêmes voies de salut ouvertes, la même séduction, le même endurcissement, la même chute; et afin que tout soit semblable, le second temple est brûlé sous Tite le même mois et le même jour que l'avoit été le premier sous Nabuchodonosor [1]: il falloit que tout fût marqué, et que le peuple ne pût douter de la vengeance divine.

Il y a pourtant entre ces deux chutes de Jérusalem et des Juifs de mémorables différ-

[1] Jos. vij de bell. Jud. 9, 10.

rences, mais qui toutes vont à faire voir dans la dernière une justice plus rigoureuse et plus déclarée. Nabuchodonosor fit mettre le feu dans le temple : Tite n'oublia rien pour le sauver, quoique ses conseillers lui représentassent que tant qu'il subsisteroit, les Juifs, qui y attachoient leur destinée, ne cesseroient jamais d'être rebelles. Mais le jour fatal étoit venu : c'étoit le dixième d'août, qui avoit déjà vu brûler le temple de Salomon. Malgré les défenses de Tite, prononcées devant les Romains et devant les Juifs, et malgré l'inclination naturelle des soldats, qui devoit les porter plutôt à piller qu'à consumer tant de richesses, un soldat, poussé, dit Josephe, par une inspiration divine, se fait lever par ses compagnons à une fenêtre, et met le feu dans ce temple auguste. Tite accourt, Tite commande qu'on se hâte d'éteindre la flamme naissante. Elle prend partout en un instant, et cet admirable édifice est réduit en cendres.

Que si l'endurcissement des Juifs, sous Sédécias, étoit l'effet le plus terrible et la marque la plus assurée de la vengeance divine, que dirons-nous de l'aveuglement qui

a paru du temps de Tite? Dans la première ruine de Jérusalem, les Juifs s'entendoient du moins entre eux : dans la dernière, Jérusalem, assiégée par les Romains, étoit déchirée par trois factions ennemies [1]. Si la haine qu'elles avoient toutes pour les Romains alloit jusqu'à la fureur, elles n'étoient pas moins acharnées les unes contre les autres : les combats du dehors coûtoient moins de sang aux Juifs que ceux du dedans. Un moment après les assauts soutenus contre l'étranger, les citoyens recommençoient leur guerre intestine; la violence et le brigandage régnoient par-tout dans la ville. Elle périssoit, elle n'étoit plus qu'un grand champ couvert de corps morts; et les chefs des factions y combattoient pour l'empire. N'étoit-ce pas une image de l'enfer, où les damnés ne se haissent pas moins les uns les autres qu'ils haissent les démons qui sont leurs ennemis communs, et où tout est plein d'orgueil, de confusion et de rage?

Confessons donc, monseigneur, que la justice que Dieu fit des Juifs par Nabuchodo-

[1] Jos. lib. vj, vij.

no·or n'étoit qu'une ombre de celle dont Tite fut le ministre. Quelle ville a jamais vu périr onze cent mille hommes en sept mois de temps et dans un seul siège? C'est ce que virent les Juifs au dernier siège de Jérusalem. Les Chaldéens ne leur avoient rien fait souffrir de semblable. Sous les Chaldéens, leur captivité ne dura que soixante et dix ans : il y a seize cents ans qu'ils sont esclaves par tout l'univers, et ils ne trouvent encore aucun adoucissement à leur esclavage.

Il ne faut plus s'étonner si Tite victorieux, après la prise de Jérusalem, ne vouloit pas recevoir les congratulations des peuples voisins, ni les couronnes qu'ils lui envoyoient pour honorer sa victoire. Tant de mémorables circonstances, la colère de Dieu si marquée, et sa main qu'il voyoit encore si présente, le tenoient dans un profond étonnement; et c'est ce qui lui fit dire ce que vous avez oui, qu'il n'étoit pas le vainqueur, qu'il n'étoit qu'un foible instrument de la vengeance divine.

Il n'en savoit pas tout le secret : l'heure n'étoit pas encore venue où les empereurs

devoient reconnoître Jésus-Christ. C'étoit le temps des humiliations et des persécutions de l'église. C'est pourquoi Tite, assez éclairé pour connoître que la Judée périssoit par un effet manifeste de la justice de Dieu, ne connut pas quel crime Dieu avoit voulu punir si terriblement. C'étoit le plus grand de tous les crimes; crime jusqu'alors inouï, c'est-à-dire le déïcide, qui aussi a donné lieu à une vengeance dont le monde n'avoit vu encore aucun exemple.

Mais si nous ouvrons un peu les yeux, et si nous considérons la suite des choses, ni ce crime des Juifs ni son châtiment ne pourront nous être cachés.

Souvenons-nous seulement de ce que Jésus-Christ leur avoit prédit. Il avoit prédit la ruine entière de Jérusalem et du temple. Il n'y restera pas, dit-il, pierre sur pierre [1]. Il avoit prédit la manière dont cette ville ingrate seroit assiégée, et cette effroyable circonvallation qui la devoit environner : il avoit prédit cette faim horrible qui devoit tourmenter ses citoyens, et n'avoit pas oublié les faux

[1] Matth. xxiv, 1, 2. Marc. xiij, 1, 2. Luc. xxj, 5, 6.

prophètes par lesquels ils devoient être séduits. Il avoit averti les Juifs que le temps de leur malheur étoit proche : il avoit donné les signes certains qui devoient en marquer l'heure précise : il leur avoit expliqué la longue suite de crimes qui devoit leur attirer un tel châtiment : en un mot, il avoit fait toute l'histoire du siège et de la désolation de Jérusalem.

Et remarquez, monseigneur, qu'il leur fit ces prédictions vers le temps de sa passion, afin qu'ils connussent mieux la cause de tous leurs maux. Sa passion approchoit quand il leur dit : [1] « La Sagesse divine vous a envoyé « des prophètes, des sages et des docteurs ; « vous en tuerez les uns, vous en crucifierez « les autres ; vous les flagellerez dans vos « synagogues ; vous les persécuterez de ville « en ville, afin que tout le sang innocent qui « a été répandu sur la terre retombe sur vous, « depuis le sang d'Abel le juste, jusques au « sang de Zacharie, fils de Barachie, que « vous avez massacré entre le temple et « l'autel. Je vous dis en vérité, toutes ces

[1] Matth. xxiij, 34, etc.

« choses viendront sur la race qui est à pré-
« sent. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les
« prophètes, et qui lapides ceux qui te sont
« envoyés, combien de fois ai-je voulu ras-
« sembler tes enfants comme une poule ras-
« semble ses petits sous ses ailes; et tu ne
« l'as pas voulu! Le temps approche que vos
« maisons demeureront désertes. »

Voilà l'histoire des Juifs. Ils ont persécuté leur Messie, et en sa personne et en celle des siens : ils ont remué tout l'univers contre ses disciples, et ne les ont laissés en repos dans aucune ville : ils ont armé les Romains et les empereurs contre l'église naissante; ils ont lapidé saint Étienne, tué les deux Jacques, que leur sainteté rendoit vénérables même parmi eux, immolé saint Pierre et saint Paul par le glaive et par les mains des Gentils. Il faut qu'ils périssent. Tant de sang mêlé à celui des prophètes qu'ils ont massacrés crie vengeance devant Dieu : leurs maisons et leur ville vont être désertes ; leur désolation ne sera pas moindre que leur crime : Jésus-Christ les en avertit [1] : le temps

[1] Matth. xxiv, 34. Marc. xiij, 30. Luc. xix, 32.

est proche : « Toutes ces choses viendront « sur la race qui est à présent. » Et encore : « Cette génération ne passera pas sans que « ces choses arrivent » ; c'est-à-dire, que les hommes qui vivoient alors en devoient être les témoins.

Mais écoutons la suite des prédictions de notre Sauveur. Comme il faisoit son entrée dans Jérusalem quelques jours avant sa mort, touché des maux que cette mort devoit attirer à cette malheureuse ville, il la regarde en pleurant : « Ah! dit-il [1], ville infortunée, si « tu connoissois du moins en ce jour ce qui « t'est encore donné pour te repentir, ce qui « te pourroit apporter la paix! Mais mainte- « nant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra « le temps que tes ennemis t'environneront « de tranchées, et t'enfermeront, et te serre- « ront de toutes parts, et te détruiront entiè- « rement toi et tes enfants, et ne laisseront « en toi pierre sur pierre, parceque tu n'as « pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée.»

C'étoit marquer assez clairement et la manière du siège et les derniers effets de la ven-

[1] Luc. xix, 41.

geance. Mais il ne falloit pas que Jésus allât au supplice sans dénoncer à Jérusalem combien elle seroit un jour punie de l'indigne traitement qu'elle lui faisoit. Comme il alloit au Calvaire, portant sa croix sur ses épaules, il étoit suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappoient la poitrine, et qui déploroient sa mort. Il s'arrêta, se tourna vers elles, et leur dit ces mots [1] : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur « moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur « vos enfants; car le temps s'approche au-« quel on dira : Heureuses les stériles! heu-« reuses les entrailles qui n'ont point porté « d'enfants, et les mamelles qui n'en ont « point nourri! Ils commenceront alors à « dire aux montagnes : Tombez sur nous ; « et aux collines : Couvrez-nous. Car si le « bois vert est ainsi traité, que sera-ce du « bois sec ? » Si l'innocent, si le juste souffre un si rigoureux supplice, que doivent attendre les coupables?

Jérémie a-t-il jamais plus amèrement déploré la perte des Juifs? Quelles paroles plus

[1] Luc. xxiij, 27.

fortes pouvoit employer le Sauveur pour leur faire entendre leurs malheurs et leur désespoir, et cette horrible famine funeste aux enfants, funeste aux mères qui voyoient sécher leurs mamelles, qui n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfants, et qui mangèrent le fruit de leurs entrailles?

Telles sont les prédictions qu'il a faites à tout le peuple.

IX.

Deux mémorables prédictions de Notre-Seigneur sont expliquées, et leur accomplissement est justifié par l'histoire.

Celles qu'il fit en particulier à ses disciples méritent encore plus d'attention. Elles sont comprises dans ce long et admirable discours où il joint ensemble la ruine de Jérusalem avec celle de l'univers [1]. Cette liaison n'est pas sans mystère, et en voici le dessein.

Jérusalem, cité bienheureuse que le Seigneur avoit choisie, tant qu'elle demeura dans l'alliance et dans la foi des promesses,

[1] Matth. xxiv. Marc. xiij. Luc. xxj.

fut la figure de l'église, et la figure du ciel où Dieu se fait voir à ses enfants. C'est pourquoi nous voyons souvent les prophètes joindre, dans la suite du même discours, ce qui regarde Jérusalem à ce qui regarde l'église et à ce qui regarde la gloire céleste : c'est un des secrets des prophéties, et une des clefs qui en ouvrent l'intelligence. Mais Jérusalem réprouvée et ingrate envers son Sauveur devoit être l'image de l'enfer : ses perfides citoyens devoient représenter les damnés; et le jugement terrible que Jésus-Christ devoit exercer sur eux étoit la figure de celui qu'il exercera sur tout l'univers lorsqu'il viendra à la fin des siècles, en sa majesté, juger les vivants et les morts. C'est une coutume de l'Écriture, et un des moyens dont elle se sert pour imprimer les mystères dans les esprits, de mêler, pour notre instruction, la figure à la vérité. Ainsi Notre-Seigneur a mêlé l'histoire de Jérusalem désolée avec celle de la fin des siècles; et c'est ce qui paroît dans le discours dont nous parlons.

Ne croyons pas toutefois que ces choses soient tellement confondues que nous ne puissions discerner ce qui appartient à l'une

et à l'autre. Jésus-Christ les a distinguées par des caractères certains, que je pourrois aisément marquer, s'il en étoit question. Mais il me suffit de vous faire entendre ce qui regarde la désolation de Jérusalem et des Juifs.

Les apôtres (c'étoit encore au temps de la passion), assemblés autour de leur maître, lui montroient le temple et les bâtiments d'alentour : ils en admiroient les pierres, l'ordonnance, la beauté, la solidité; et il leur dit : « Voyez-vous ces grands bâtiments? il « n'y restera pas pierre sur pierre [1]. » Étonnés de cette parole, ils lui demandent le temps d'un évènement si terrible : et lui, qui ne vouloit pas qu'ils fussent surpris dans Jérusalem lorsqu'elle seroit saccagée (car il vouloit qu'il y eût dans le sac de cette ville une image de la dernière séparation des bons et des mauvais), commença à leur raconter tous les malheurs comme ils devoient arriver l'un après l'autre.

Premièrement il leur marque des pestes,

[1] Matth. xxiv, 1, 2. Marc. xiij, 1, 2. Luc. xxj, 5, 6.

des famines et des tremblements de terre : et les histoires font foi que jamais ces choses n'avoient été plus fréquentes ni plus remarquables qu'elles le furent durant ces temps. Il ajoute qu'il y auroit par tout l'univers « des « troubles, des bruits de guerre, des guerres « sanglantes; que toutes les nations se sou- « lèveroient les unes contre les autres », et qu'on verroit toute la terre dans l'agitation. Pouvoit-il mieux nous représenter les dernières années de Néron, lorsque tout l'empire romain, c'est-à-dire tout l'univers, si paisible depuis la victoire d'Auguste et sous la puissance des empereurs, commença à s'ébranler, et qu'on vit les Gaules, les Espagnes, tous les royaumes dont l'empire étoit composé, s'émouvoir tout à coup; quatre empereurs s'élever presque en même temps contre Néron, et les uns contre les autres ; les cohortes prétoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, et toutes les autres qui étoient répandues en orient et en occident, s'entrechoquer, et traverser, sous la conduite de leurs empereurs, d'une extrémité du monde à l'autre, pour décider leur querelle par de sanglantes batailles? Voilà de grands maux,

dit le fils de Dieu; mais ce ne sera pas encore la fin. Les Juifs souffriront comme les autres dans cette commotion universelle du monde : mais il leur viendra bientôt après des maux plus particuliers; « et ce ne sera « ici que le commencement de leurs dou-« leurs. »

Il ajoute que son église, toujours affligée depuis son premier établissement, verroit la persécution s'allumer contre elle plus violente que jamais durant ces temps. Vous avez vu que Néron, dans ses dernières années, entreprit la perte des chrétiens, et fit mourir saint Pierre et saint Paul. Cette persécution, excitée par les jalousies et les violences des Juifs, avançoit leur perte, mais elle ne marquoit pas encore le terme précis.

La venue des faux christs et des faux prophètes sembloit être un plus prochain acheminement à la dernière ruine : car la destinée ordinaire de ceux qui refusent de prêter l'oreille à la vérité est d'être entraînés à leur perte par des prophètes trompeurs. Jésus-Christ ne cache pas à ses apôtres que ce malheur arriveroit aux Juifs. « Il s'élèvera, dit-« il, un grand nombre de faux prophètes

« qui séduiront beaucoup de monde [1]. » Et « encore : « Donnez-vous de garde des faux « christs et des faux prophètes. »

Qu'on ne dise pas que c'étoit une chose aisée à deviner à qui connoissoit l'humeur de la nation : car au contraire je vous ai fait voir que les Juifs, rebutés de ces séducteurs qui avoient si souvent causé leur ruine, et sur-tout dans le temps de Sédécias, s'en étoient tellement désabusés, qu'ils cessèrent de les écouter. Plus de cinq cents ans se passèrent sans qu'il parût aucun faux prophète en Israël. Mais l'enfer, qui les inspire, se réveilla à la venue de Jésus-Christ; et Dieu, qui tient en bride autant qu'il lui plaît les esprits trompeurs, leur lâcha la main, afin d'envoyer dans le même temps ce supplice aux Juifs, et cette épreuve à ses fidèles. Jamais il ne parut tant de faux prophètes que dans les temps qui suivirent la mort de Notre-Seigneur. Sur-tout vers le temps de la guerre judaïque, et sous le règne de Néron qui la commença, Josephe nous fait voir une infinité de ces imposteurs qui attiroient le peuple

[1] Matth. xxiv, 11, 23, 24. Marc. xiij, 22, 23. Luc. xxj, 8.

au désert par de vains prestiges et des secrets de magie, leur promettant une prompte et miraculeuse délivrance [1]. C'est aussi pour cette raison que le désert est marqué, dans les prédictions de Notre-Seigneur [2], comme un des lieux où seroient cachés ces faux libérateurs que vous avez vus à la fin entraîner le peuple dans sa dernière ruine. Vous pouvez croire que le nom du Christ, sans lequel il n'y avoit point de délivrance parfaite pour les Juifs, étoit mêlé dans ces promesses imaginaires; et vous verrez dans la suite de quoi vous en convaincre.

La Judée ne fut pas la seule province exposée à ces illusions: elles furent communes dans tout l'empire. Il n'y a aucun temps où toutes les histoires nous fassent paroître un plus grand nombre de ces imposteurs qui se vantent de prédire l'avenir, et trompent les peuples par leurs prestiges. Un Simon le magicien, un Élymas, un Apollonius Tyanéus, un nombre infini d'autres enchanteurs, marqués dans les histoires saintes et profanes, s'élevèrent durant ce siècle, où l'enfer sem-

[1] Jos. ant. xx, 6; de bell. jud. ii, 22.
[2] Matth. xxiv, 16.

bloit faire ses derniers efforts pour soutenir son empire ébranlé. C'est pourquoi Jésus-Christ remarque en ce temps, principalement parmi les Juifs, ce nombre prodigieux de faux prophètes. Qui considèrera de près ses paroles, verra qu'ils devoient se multiplier devant et après la ruine de Jérusalem, mais vers ces temps; et que ce seroit alors que la séduction, fortifiée par de faux miracles et par de fausses doctrines, seroit tout ensemble si subtile et si puissante, que « les « élus mêmes, s'il étoit possible, y seroient « trompés [1]. »

Je ne dis pas qu'à la fin des siècles il ne doive encore arriver quelque chose de semblable et de plus dangereux, puisque même nous venons de voir que ce qui se passe dans Jérusalem est la figure manifeste de ces derniers temps : mais il est certain que Jésus-Christ nous a donné cette séduction comme un des effets sensibles de la colère de Dieu sur les Juifs, et comme un des signes de leur perte. L'évènement a justifié sa prophétie : tout est ici attesté par des témoi-

[1] Matth. xxiv, 24. Marc. xiij, 22.

gnages irréprochables. Nous lisons la prédiction de leurs erreurs dans l'évangile : nous en voyons l'accomplissement dans leurs histoires, et sur-tout dans celle de Josephe.

Après que Jésus-Christ a prédit ces choses, dans le dessein qu'il avoit de tirer les siens des malheurs dont Jérusalem étoit menacée, il vient aux signes prochains de la dernière désolation de cette ville.

Dieu ne donne pas toujours à ses élus de semblables marques. Dans ces terribles châtiments qui font sentir sa puissance à des nations entières, il frappe souvent le juste avec le coupable : car il a de meilleurs moyens de les séparer que ceux qui paroissent à nos sens. Les mêmes coups qui brisent la paille séparent le bon grain ; l'or s'épure dans le même feu où la paille est consumée ; et sous les mêmes châtiments par lesquels les méchants sont exterminés, les fidèles se purifient [1]. Mais dans la désolation de Jérusalem, afin que l'image du jugement dernier fût plus expresse, et la vengeance divine plus marquée sur les incrédules, il ne voulut

[1] Aug. j de civit. Dei, c. 8.

pas que les Juifs qui avoient reçu l'évangile fussent confondus avec les autres ; et Jésus-Christ donna à ses disciples des signes certains auxquels ils pussent connoître quand il seroit temps de sortir de cette ville réprouvée. Il se fonda, selon sa coutume, sur les anciennes prophéties dont il étoit l'interprète aussi-bien que la fin; et repassant sur l'endroit où la dernière ruine de Jérusalem fut montrée si clairement à Daniel, il dit ces paroles [1] : « Quand vous verrez l'abomination de la « désolation que Daniel a prophétisée, que « celui qui lit entende ; quand vous la « verrez établie dans le lieu saint », ou, comme il est porté dans saint Marc [2], « dans « le lieu où elle ne doit pas être, alors que « ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans « les montagnes. » Saint Luc raconte la même chose en d'autres termes [3] : « Quand « vous verrez les armées entourer Jérusalem, « sachez que sa désolation est proche ; alors « que ceux qui sont dans la Judée se retirent « dans les montagnes. »

[1] Matth. xxiv, 15.
[2] Marc. xiij, 14.
[3] Luc. xxj, 20, 21.

Un des évangélistes explique l'autre ; et en conférant ces passages, il nous est aisé d'entendre que cette abomination, prédite par Daniel, est la même chose que les armées autour de Jérusalem. Les saints pères [1] l'ont ainsi entendu, et la raison nous en convainc.

Le mot d'abomination, dans l'usage de la langue sainte, signifie idole : et qui ne sait que les armées romaines portoient dans leurs enseignes les images de leurs dieux et de leurs césars, qui étoient les plus respectés de tous leurs dieux ? Ces enseignes étoient aux soldats un objet de culte ; et parceque les idoles, selon les ordres de Dieu, ne devoient jamais paroître dans la terre sainte, les enseignes romaines en étoient bannies. Aussi voyons-nous dans les histoires, que tant qu'il a resté aux Romains tant soit peu de considération pour les Juifs, jamais ils n'ont fait paroître les enseignes romaines dans la Judée. C'est pour cela que Vitellius, quand il passa dans cette province pour porter la guerre en Arabie, fit marcher ses troupes sans enseignes ; [2] car on révéroit

[1] Orig. tract. 29 in Matth. Aug. ep. 80 ad Hesych.

[2] Jos. ant. xviii, c. 7.

encore alors la religion judaïque, et on ne vouloit point forcer ce peuple à souffrir des choses si contraires à sa loi. Mais au temps de la dernière guerre judaïque, on peut bien croire que les Romains n'épargnèrent pas un peuple qu'ils vouloient exterminer. Ainsi quand Jérusalem fut assiégée, elle étoit environnée d'autant d'idoles qu'il y avoit d'enseignes romaines; et l'abomination ne parut jamais tant où elle ne devoit pas être, c'est-à-dire dans la terre sainte, et autour du temple.

Est-ce donc là, dira-t-on, ce grand signe que Jésus-Christ devoit donner? Étoit-il temps de s'enfuir quand Tite assiégea Jérusalem, et qu'il en ferma de si près les avenues qu'il n'y avoit plus moyen de s'échapper? C'est ici qu'est la merveille de la prophétie. Jérusalem a été assiégée deux fois en ces temps [1]: la première par Cestius, gouverneur de Syrie, l'an 68 de Notre-Seigneur; la seconde par Tite, quatre ans après, c'est-à-dire l'an 72. Au dernier siège, il n'y avoit plus moyen de se sauver; Tite faisoit cette guerre avec trop d'ardeur : il

[1] Jos. ij de bell. jud. c. 23, 24. Ib. lib. vj, vij.

surprit toute la nation renfermée dans Jérusalem durant la fête de Pâque, sans que personne échappât ; et cette effroyable circonvallation qu'il fit autour de la ville ne laissoit plus d'espérance à ses habitants. Mais il n'y avoit rien de semblable dans le siège de Cestius[1] : il étoit campé à 50 stades, c'est-à-dire à six milles de Jérusalem. Son armée se répandoit tout autour, mais sans y faire de tranchées ; et il faisoit la guerre si négligemment, qu'il manqua l'occasion de prendre la ville, dont la terreur, les séditions, et même ses intelligences, lui ouvroient les portes. Dans ce temps, loin que la retraite fût impossible, l'histoire marque expressément que plusieurs Juifs se retirèrent[2]. C'étoit donc alors qu'il falloit sortir ; c'étoit le signal que le fils de Dieu donnoit aux siens. Aussi a-t-il distingué très nettement les deux sièges : l'un, où la ville seroit entourée de fossés et de forts[3] ; alors il n'y auroit plus que la mort pour tous ceux qui y étoient enfermés : l'autre, où elle seroit seu-

[1] Jos. lib. ij, c. 23, 24.
[2] Joseph. ibid.
[3] Luc. xix, 41.

lement enceinte de l'armée [1], et plutôt investie qu'assiégée dans les formes; c'est alors « qu'il falloit fuir, et se retirer dans les mon-« tagnes. »

Les chrétiens obéirent à la parole de leur maître. Quoiqu'il y en eût des milliers dans Jérusalem et dans la Judée, nous ne lisons ni dans Josephe, ni dans les autres histoires, qu'il s'en soit trouvé aucun dans la ville quand elle fut prise. Au contraire, il est constant, par l'histoire ecclésiastique, et par tous les monuments de nos ancêtres[2], qu'ils se retirèrent à la petite ville de Pella, dans un pays de montagnes auprès du désert, aux confins de la Judée et de l'Arabie.

On peut connoître par-là combien précisément ils avoient été avertis; et il n'y a rien de plus remarquable que cette séparation des Juifs incrédules d'avec les Juifs convertis au christianisme, les uns étant demeurés dans Jérusalem pour y subir la peine de leur infidélité, et les autres s'étant retirés, comme Loth sorti de Sodome, dans

[1] Luc. xxj, 20, 2[illegible]

[2] Eus. iij hist. ecc. c. 5. Epiph. hær. vij Nazaræorum, et lib. de pond. et mens.

une petite ville, où ils considéroient avec tremblement les effets de la vengeance divine, dont Dieu avoit bien voulu les mettre à couvert.

Outre les prédictions de Jésus-Christ, il y eut des prédictions de plusieurs de ses disciples, entre autres celles de saint Pierre et de saint Paul. Comme on traînoit au supplice ces deux fidèles témoins de Jésus-Christ ressuscité, ils dénoncèrent aux Juifs qui les livroient aux Gentils leur perte prochaine. Ils leur dirent [1] « que Jérusalem alloit être « renversée de fond en comble ; qu'ils péri- « roient de faim et de désespoir ; qu'ils se- « roient bannis à jamais de la terre de leurs « pères, et envoyés en captivité par toute « la terre ; que le terme n'étoit pas loin, et que « tous ces maux leur arriveroient pour avoir « insulté avec tant de cruelles railleries au « bien-aimé fils de Dieu qui s'étoit déclaré « à eux par tant de miracles. » La pieuse antiquité nous a conservé cette prédiction des apôtres, qui devoit être suivie d'un si prompt accomplissement. Saint Pierre en avoit fait

[1] Lact. div. instit. lib. iv, c. 21.

beaucoup d'autres, soit par une inspiration particulière, soit en expliquant les paroles de son maître; et Phlégon, auteur païen, dont Origène produit le témoignage, a écrit [1] que tout ce que cet apôtre avoit prédit s'étoit accompli de point en point.

Ainsi rien n'arrive aux Juifs qui ne leur ait été prophétisé. La cause de leur malheur nous est clairement marquée dans le mépris qu'ils ont fait de Jésus-Christ et de ses disciples. Le temps des graces étoit passé, et leur perte étoit inévitable.

C'étoit donc en vain, monseigneur, que Tite vouloit sauver Jérusalem et le temple: la sentence étoit partie d'en-haut; il ne devoit plus y rester pierre sur pierre.

Que si un empereur romain tenta vainement d'empêcher la ruine du temple, un autre empereur romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'apostat, après avoir déclaré la guerre à Jésus-Christ, se crut assez puissant pour anéantir ses prédictions. Dans le dessein qu'il avoit de susciter de tous côtés des ennemis aux chrétiens, il s'abaissa

[1] Phleg. lib. xiii, et xiv. Chron. apud Orig. lib ij cont. Cels.

jusqu'à rechercher les Juifs, qui étoient le rebut du monde. Il les excita à rebâtir leur temple; il leur donna des sommes immenses, et les assista de toute la force de l'empire. Écoutez quel en fut l'évènement, et voyez comme Dieu confond les princes superbes. Les saints pères et les historiens ecclésiastiques le rapportent d'un commun accord, et le justifient par des monuments qui restoient encore de leur temps. Mais il falloit que la chose fût attestée par les païens mêmes. Ammian Marcellin, gentil de religion, et zélé défenseur de Julien, l'a racontée en ces termes : « Pendant qu'Alipius, aidé du gou-
« verneur de la province, avançoit l'ou-
« vrage autant qu'il pouvoit, de terribles
« globes de feux sortirent des fondements
« qu'ils avoient auparavant ébranlés par des
« secousses violentes; les ouvriers, qui re-
« commencèrent souvent l'ouvrage, furent
« brûlés à diverses reprises; le lieu devint
« inaccessible, et l'entreprise cessa. [1] »

Les auteurs ecclésiastiques, plus exacts à représenter un évènement si mémorable,

[1] Amm. Marcel. lib. xxiij, init.

joignent le feu du ciel au feu de la terre. Mais enfin la parole de Jésus-Christ demeura ferme. Saint Jean Chrysostome [1] s'écrie : « Il « a bâti son église sur la pierre, rien ne l'a « pu renverser : il a renversé le temple, rien « ne l'a pu relever : nul ne peut abattre ce « que Dieu élève ; nul ne peut relever ce « que Dieu abat. »

Ne parlons plus de Jérusalem ni du temple : jetons les yeux sur le peuple même, autrefois le temple vivant du Dieu des armées, et maintenant l'objet de sa haine. Les Juifs sont plus abattus que leur temple et que leur ville. L'esprit de vérité n'est plus parmi eux : la prophétie y est éteinte : les promesses sur lesquelles ils appuyoient leur espérance se sont évanouies : tout est renversé dans ce peuple, et il n'y reste plus pierre sur pierre.

Et voyez jusqu'à quel point ils sont livrés à l'erreur. Jésus-Christ leur avoit dit [2] : Je suis venu à vous au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu ; un autre viendra en son nom, et vous le recevrez. Depuis ce temps l'esprit de [illegible] règne tellement

[1] Orat. in Judæos.

[2] Joan. v, 43.

Parmi eux, qu'ils sont prêts encore à chaque moment à s'y laisser emporter. Ce n'étoit pas assez que les faux prophètes eussent livré Jérusalem entre les mains de Tite; les Juifs n'étoient pas encore bannis de la Judée, et l'amour qu'ils avoient pour Jérusalem en avoit obligé plusieurs à choisir leur demeure parmi ses ruines : voici un faux Christ qui va achever de les perdre.

Cinquante ans après la prise de Jérusalem, dans le siècle de la mort de Notre-Seigneur, l'infâme Barcochébas, un voleur, un scélérat, parceque son nom signifioit le fils de l'étoile, se disoit l'étoile de Jacob, prédite au livre des Nombres [1], et se porta pour le Christ. Akibas, le plus autorisé de tous les rabbins, et à son exemple tous ceux que les Juifs appeloient leurs sages, entrèrent dans son parti, sans que l'imposteur leur donnât aucune autre marque de sa mission, sinon qu'Akibas disoit que le Christ ne pouvoit pas beaucoup tarder. Les Juifs se révoltèrent par tout l'empire romain sous la conduite de Barcochébas qui leur promettoit l'empire du

[1] Num. xxiv, 17. Eus. hist. eccl. iv, 6, 8.

monde. Adrien en tua six cent mille : le joug de ces malheureux s'appesantit, et ils furent bannis pour jamais de la Judée [1].

Qui ne voit que l'esprit de séduction s'est saisi de leur cœur? L'amour de la vérité, qui leur apportoit le salut, s'est éteint en eux : Dieu leur a envoyé une efficace d'erreur qui les fait croire au mensonge [2]. Il n'y a point d'imposture si grossière qui ne les séduise. De nos jours, un imposteur s'est dit le Christ en orient. Tous les Juifs commençoient à s'attrouper autour de lui : nous les avons vus en Italie, en Hollande, en Allemagne, et à Metz, se préparer à tout vendre et à tout quitter pour le suivre. Ils s'imaginoient déjà qu'ils alloient devenir les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur Christ s'étoit fait turc, et avoit abandonné la loi de Moïse.

Il ne faut pas s'étonner qu'ils soient tombés dans de tels égarements, ni que la tempête les ait dissipés après qu'ils ont eu quitté leur route : cette route leur étoit marquée dans leurs prophéties, principalement dans celles

[1] Talm. Hier. tract. de jejun. et in vet. com. sup. lam. Jerem. Maimon. id. lib. de jure reg. c. 12.

[2] 2 Thess. ij, 10.

qui désignoient le temps du Christ. Ils ont laissé passer ces précieux moments sans en profiter : c'est pourquoi on les voit ensuite livrés au mensonge, et ils ne savent plus à quoi se prendre.

Donnez-moi encore un moment, monseigneur, pour vous raconter la suite de leurs erreurs et tous les pas qu'ils ont faits pour s'enfoncer dans l'abîme. Les routes par où on s'égare tiennent toujours au grand chemin ; et en considérant où l'égarement a commencé, on marche plus sûrement dans la droite voie.

X.

La suite des erreurs des Juifs, et la manière dont ils expliquent les prophéties.

Nous avons vu, monseigneur, que deux prophéties marquoient aux Juifs le temps du Christ ; celle de Jacob et celle de Daniel. Elles marquoient toutes deux la ruine du royaume de Juda au temps que le Christ viendroit : mais Daniel expliquoit que la totale destruction de ce royaume devoit être une suite de la mort du Christ ; et Jacob

disoit clairement que, dans la décadence du royaume de Juda, le Christ qui viendroit alors seroit l'attente des peuples, c'est-à-dire qu'il en seroit le libérateur, et qu'il se feroit un nouveau royaume composé non plus d'un seul peuple, mais de tous les peuples du monde. Les paroles de la prophétie ne peuvent avoir d'autre sens, et c'étoit la tradition constante des Juifs qu'elles devoient s'entendre de cette sorte.

De là cette opinion répandue parmi les anciens rabbins [1], et qu'on voit encore dans leur Talmud, que dans le temps que le Christ viendroit il n'y auroit plus de magistrature: de sorte qu'il n'y avoit rien de plus important pour connoître le temps de leur Messie, que d'observer quand ils tomberoient dans cet état malheureux.

En effet, ils avoient bien commencé; et s'ils n'avoient eu l'esprit occupé des grandeurs mondaines qu'ils vouloient trouver dans le Messie afin d'y avoir part sous son empire, ils n'auroient pu méconnoître Jésus-Christ. Le fondement qu'ils avoient posé étoit cer-

[1] Gem. Tr. Sanhed. c. 11.

tion : car aussitôt que la tyrannie du premier Hérode, et le changement de la république judaïque qui arriva de son temps, leur eut fait voir le moment de la décadence marquée dans la prophétie, ils ne doutèrent point que le Christ ne dût venir, et qu'on ne vît bientôt ce nouveau royaume où devoient se réunir tous les peuples.

Une des choses qu'ils remarquèrent[1], c'est que la puissance de vie et de mort leur fut ôtée. C'étoit un grand changement, puisqu'elle leur avoit toujours été conservée jusqu'alors, à quelque domination qu'ils fussent soumis, et même dans Babylone pendant leur captivité. L'histoire de Suzanne le fait assez voir[2], et c'est une tradition constante parmi eux. Les rois de Perse qui les rétablirent leur laissèrent cette puissance par un décret exprès que nous avons remarqué en son lieu; et nous avons vu aussi que les premiers Séleucides avoient plutôt augmenté que restreint leurs privilèges[3]. Je n'ai pas besoin de parler ici encore une fois du règne des Ma-

[1] Talm. Hierosol. Tr. Sanhed.

[2] Dan. xiij.

[3] 1 Esd. vij, 25, 26.

chabées, où ils furent non seulement affranchis, mais puissants et redoutables à leurs ennemis. Pompée, qui les affoiblit à la manière que nous avons vue, content du tribut qu'il leur imposa, et de les mettre en état que le peuple romain en pût disposer dans le besoin, leur laissa leur prince avec toute la juridiction. On sait assez que les Romains en usoient ainsi, et ne touchoient point au gouvernement du dedans dans les pays à qui ils laissoient leurs rois naturels.

Enfin les Juifs sont d'accord qu'ils perdirent cette puissance de vie et de mort, seulement quarante ans avant la désolation du second temple : et on ne peut douter que ce ne soit le premier Hérode qui ait commencé à faire cette plaie à leur liberté ; car depuis que, pour se venger du sanhédrin [1], où il avoit été obligé de comparoître lui-même avant qu'il fût roi, et ensuite pour s'attirer toute l'autorité à lui seul, il eut attaqué cette assemblée qui étoit comme le sénat fondé par Moïse, et le conseil perpétuel de la nation où la suprême juridiction étoit exercée;

[1] Jos. ant. XIV, 17.

peu à peu ce grand corps perdit son pouvoir, et il lui en restoit bien peu quand Jésus-Christ vint au monde.

Les affaires empirèrent sous les enfants d'Hérode, lorsque le royaume d'Archélaüs, dont Jérusalem étoit la capitale, réduit en province romaine, fut gouverné par des présidents que les empereurs envoyoient. Dans ce malheureux état les Juifs gardèrent si peu la puissance de vie et de mort, que pour faire mourir Jésus-Christ, qu'à quelque prix que ce fût ils vouloient perdre, il leur fallut avoir recours à Pilate; et ce foible gouverneur leur ayant dit qu'ils le fissent mourir eux-mêmes, ils répondirent tout d'une voix : « Nous n'avons pas le pouvoir « de faire mourir personne [1]. » Aussi fut-ce par les mains d'Hérode qu'ils firent mourir saint Jacques, frère de saint Jean, et qu'ils mirent saint Pierre en prison. Quand ils eurent résolu la mort de saint Paul [2], ils le livrèrent entre les mains des Romains comme ils avoient fait Jésus-Christ; et le vœu sacrilège de leurs faux zélés qui jurèrent de ne

[1] Joan. xviij, 31. Act. xij, 1, 2, 3.
[2] Act. xxiij, xxiv.

boire ni ne manger jusqu'à ce qu'ils eussent tué ce saint apôtre, montre assez qu'ils se croyoient déchus du pouvoir de le faire mourir juridiquement. Que s'ils lapidèrent saint Étienne [1], ce fut tumultuairement, et par un effet de ces emportements séditieux que les Romains ne pouvoient pas toujours réprimer dans ceux qui se disoient alors les zélateurs.

On doit donc tenir pour certain, tant par ces histoires que par le consentement des Juifs et par l'état de leurs affaires, que vers les temps de Notre-Seigneur, et sur-tout dans ceux où il commença d'exercer son ministère, ils perdirent entièrement l'autorité temporelle. Ils ne purent voir cette perte sans se souvenir de l'ancien oracle de Jacob, qui leur prédisoit que dans le temps du Messie il n'y auroit plus parmi eux ni puissance, ni autorité, ni magistrature. Un de leurs plus anciens auteurs le remarque [2]; et il a raison d'avouer que le sceptre n'étoit plus alors dans Juda, ni l'autorité dans les chefs du peuple, puisque la puissance publique

[1] Act. vij, 56, 57.

[2] Tract. vec. magna Gen. seu comm. in Gen.

leur étoit ôtée, et que le sanhédrin étant dégradé, les membres de ce grand corps n'étoient plus considérés comme juges, mais comme simples docteurs. Ainsi, selon eux-mêmes, il étoit temps que le Christ parût. Comme ils voyoient ce signe certain de la prochaine arrivée de ce nouveau roi, dont l'empire devoit s'étendre sur tous les peuples, ils crurent qu'en effet il alloit paroître. Le bruit s'en répandit aux environs, et on fut persuadé dans tout l'orient qu'on ne seroit pas long-temps sans voir sortir de Judée ceux qui règneroient sur toute la terre.

Tacite et Suétone [1] rapportent ce bruit comme établi par une opinion constante, et par un ancien oracle qu'on trouvoit dans les livres sacrés du peuple juif. Josephe récite cette prophétie dans les mêmes termes, et dit comme eux qu'elle se trouvoit dans les saints livres. L'autorité de ces livres, dont on avoit vu les prédictions si visiblement accomplies en tant de rencontres, étoit grande dans tout l'orient; et les Juifs, plus attentifs que les autres à observer des conjonctures

[1] Suet. Vespas. Tac. lib. v hist. c. 13. Jos. de bell. jud. l. vi, 12. Hegesip. de excid. urbis Hierosol. v, 44.

qui étoient principalement écrites pour leur instruction, reconnurent le temps du Messie que Jacob avoit marqué dans leur décadence. Ainsi les réflexions qu'ils firent sur leur état furent justes ; et, sans se tromper sur les temps du Christ, ils connurent qu'il devoit venir dans le temps qu'il vint en effet.

Mais, ô foiblesse de l'esprit humain ! et vanité, source inévitable d'aveuglement ! l'humilité du Sauveur cacha à ces orgueilleux les véritables grandeurs qu'ils devoient chercher dans leur Messie. Ils vouloient que ce fût un roi semblable aux rois de la terre. C'est pourquoi les flatteurs du premier Hérode, éblouis de la grandeur et de la magnificence de ce prince, qui, tout tyran qu'il étoit, ne laissa pas d'enrichir la Judée, dirent qu'il étoit lui-même ce roi tant promis [1]. C'est aussi ce qui donna lieu à la secte des hérodiens, dont il est tant parlé dans l'évangile [2], et que les païens ont connue, puisque Perse [3] et son scholiaste nous apprennent

[1] Epiph. lib. j hær. 20 herodian.
[2] Matth. xxij, 16. Marc. iij, 6 ; xij, 13.
[3] Pers. et vet. schol. sat. v, 11, 180.

qu'encore du temps de Néron la naissance du roi Hérode étoit célébrée par ses sectateurs avec la même solennité que le sabbat.

Josephe tomba dans une semblable erreur. Cet homme « instruit, comme il dit lui-« même [1], dans les prophéties judaïques, « comme étant prêtre et sorti de la race sa-« cerdotale », reconnut, à la vérité, que la venue de ce roi promis par Jacob convenoit aux temps d'Hérode, où il nous montre lui-même avec tant de soin un commencement manifeste de la ruine des Juifs : mais comme il ne vit rien dans sa nation qui remplît ces ambitieuses idées qu'elle avoit conçues de son Christ, il poussa un peu plus avant le temps de la prophétie ; et l'appliquant à Vespasien, il assura que « cet oracle de l'Écri-« ture signifioit ce prince déclaré empereur « dans la Judée [2]. »

C'est ainsi qu'il détournoit l'Écriture sainte pour autoriser sa flatterie : aveugle, qui transportoit aux étrangers l'espérance de Jacob et de Juda ; qui cherchoit en Vespasien le fils d'Abraham et de David ; et attribuoit à un

[1] Jos. de bell. jud. iij, 14.
[2] Ibid. lib. iij de bell. jud. 14 ; vij, 12.

prince idolâtre le titre de celui dont les lumières devoient retirer les Gentils de l'idolâtrie !

La conjoncture des temps le favorisoit. Mais pendant qu'il attribuoit à Vespasien ce que Jacob avoit dit du Christ, les zélés qui défendoient Jérusalem se l'attribuoient à eux-mêmes. C'est sur ce seul fondement qu'ils se promettoient l'empire du monde, comme Josephe le raconte [1]; plus raisonnables que lui, en ce que du moins ils ne sortoient pas de la nation pour chercher l'accomplissement des promesses faites à leurs pères.

Comment n'ouvroient-ils pas les yeux au grand fruit que faisoit dès-lors parmi les Gentils la prédication de l'évangile, et à ce nouvel empire que Jésus-Christ établissoit par toute la terre ? Qu'y avoit-il de plus beau qu'un empire où la piété régnoit, où le vrai Dieu triomphoit de l'idolâtrie, où la vie éternelle étoit annoncée aux nations infidèles? et l'empire même des Césars n'étoit-il pas une vaine pompe à comparaison de celui-ci? Mais cet empire n'étoit pas assez éclatant aux yeux du monde.

[1] Jos. vij de bell. Jud.

Qu'il faut être désabusé des grandeurs humaines pour connoître Jésus-Christ ! Les Juifs connurent les temps ; les Juifs voyoient les peuples appelés au Dieu d'Abraham, selon l'oracle de Jacob, par Jésus-Christ et par ses disciples : et toutefois ils le méconnurent ce Jésus qui leur étoit déclaré par tant de marques. Et encore que durant sa vie et après sa mort il confirmât sa mission par tant de miracles, ces aveugles le rejetèrent, parce-qu'il n'avoit en lui que la solide grandeur destituée de tout l'appareil qui frappe les sens, et qu'il venoit plutôt pour condamner que pour couronner leur ambition aveugle.

Et toutefois forcés par les conjonctures et les circonstances du temps, malgré leur aveuglement ils sembloient quelquefois sortir de leurs préventions. Tout se disposoit tellement du temps de Notre-Seigneur à la manifestation du Messie, qu'ils soupçonnèrent que saint Jean-Baptiste le pouvoit bien être [1]. Sa manière de vie austère, extraordinaire, étonnante, les frappa ; et au défaut des grandeurs du monde, ils parurent vouloir

[1] Luc. iij, 15. Joan. j, 19, 20.

d'abord se contenter de l'éclat d'une vie si prodigieuse. La vie simple et commune de Jésus-Christ rebuta ces esprits grossiers autant que superbes, qui ne pouvoient être pris que par les sens, et qui d'ailleurs, éloignés d'une conversion sincère, ne vouloient rien admirer que ce qu'ils regardoient comme inimitable. De cette sorte saint Jean-Baptiste, qu'on jugea digne d'être le Christ, n'en fut pas cru quand il montra le Christ véritable; et Jésus-Christ, qu'il falloit imiter quand on y croyoit, parut trop humble aux Juifs pour être suivi.

Cependant l'impression qu'ils avoient conçue que le Christ devoit paroître en ce temps étoit si forte, qu'elle demeura près d'un siècle parmi eux. Ils crurent que l'accomplissement des prophéties pouvoit avoir une certaine étendue, et n'étoit pas toujours toute renfermée dans un point précis; de sorte que près de cent ans il ne se parloit parmi eux que des faux christs qui se faisoient suivre, et des faux prophètes qui les annonçoient.

Les siècles précédents n'avoient rien vu de semblable, et les Juifs ne prodiguèrent le

nom de Christ, ni quand Judas le Machabée remporta sur leur tyran tant de victoires, ni quand son frère Simon les affranchit du joug des Gentils, ni quand le premier Hyrcan fit tant de conquêtes. Les temps et les autres marques ne convenoient pas, et ce n'est que dans le siècle de Jésus-Christ qu'on a commencé à parler de tous ces messies.

Les Samaritains qui lisoient dans le Pentateuque la prophétie de Jacob, se firent des christs aussi-bien que les Juifs, et un peu après Jésus-Christ ils reconnurent leur Dosithée : Simon le magicien, de même pays, se vantoit aussi d'être le fils de Dieu, et Ménandre son disciple se disoit le sauveur du monde [1] : dès le vivant de Jésus-Christ la Samaritaine avoit cru que le Messie alloit venir [2] : tant il étoit constant dans la nation et parmi tous ceux qui lisoient l'ancien oracle de Jacob, que le Christ devoit paroître dans ces conjonctures.

Quand le terme fut tellement passé qu'il n'y eut plus rien à attendre, et que les Juifs

[1] Orig. tract. 27 in Matth. tom. 14 in Joan. ; cont. Cels. Iren. j, 20, 21.

[2] Joan. iv, 25.

eurent vu par expérience que tous les messies qu'ils avoient suivis, loin de les tirer de leurs maux, n'avoient fait que les y enfoncer davantage; alors ils furent long-temps sans qu'il parût parmi eux de nouveaux messies; et Barcochébas est le dernier qu'ils aient reconnu pour tel dans ces premiers temps du christianisme. Mais l'ancienne impression ne put être entièrement effacée. Au lieu de croire que le Christ avoit paru, comme ils avoient fait encore au temps d'Adrien; sous les Antonins ses successeurs, ils s'avisèrent de dire que leur Messie étoit au monde, bien qu'il ne parût pas encore, parcequ'il attendoit le prophète Élie qui devoit venir le sacrer. Ce discours étoit commun parmi eux dans le temps de saint Justin[1]; et nous trouvons aussi dans leur Talmud la doctrine d'un de leurs maîtres des plus anciens[2], qui disoit « que le Christ étoit venu selon qu'il étoit « marqué dans les prophètes; mais qu'il se « tenoit caché quelque part à Rome parmi les « pauvres mendiants. »

Une telle rêverie ne put pas entrer dans

[1] Justin. adv. Tryph.

[2] R. Juda, fils Lévi. Gem. San. xj.

les esprits; et les Juifs, contraints enfin d'avouer que le Messie n'étoit pas venu dans le temps qu'ils avoient raison de l'attendre selon leurs anciennes prophéties, tombèrent dans un autre abîme. Peu s'en fallut qu'ils ne renonçassent à l'espérance de leur Messie qui leur manquoit dans le temps; et plusieurs suivirent un fameux rabbin [1] dont les paroles se trouvent encore conservées dans le Talmud. Celui-ci, voyant le terme passé de si loin, conclut que « les Israélites n'avoient « plus de Messie à attendre, parcequ'il leur « avoit été donné en la personne du roi « Ézéchias.»

A la vérité cette opinion, loin de prévaloir parmi les Juifs, y a été détestée. Mais comme ils ne connoissent plus rien dans les temps qui leur sont marqués par leurs prophéties, et qu'ils ne savent par où sortir de ce labyrinthe, ils ont fait un article de foi de cette parole que nous lisons dans le Talmud [2] : « Tous les termes qui étoient marqués pour « la venue du Messie sont passés » ; et ont

[1] R. Hillel. ibid. Is. Abrau. de cap. fidei.

[2] Gem. San. c. 11. Moses Maimon. in epit. Talm. Is. Abrau. de cap. fidei.

prononcé d'un commun accord : « Maudits « soient ceux qui supputeront les temps du « Messie » ! comme on voit, dans une tempête qui a écarté le vaisseau trop loin de sa route, le pilote désespéré abandonner son calcul, et aller où le mène le hasard.

Depuis ce temps toute leur étude a été d'éluder les prophéties où le temps du Christ étoit marqué : ils ne se sont pas souciés de renverser toutes les traditions de leurs pères, pourvu qu'ils pussent ôter aux chrétiens ces admirables prophéties; et ils en sont venus jusqu'à dire que celle de Jacob ne regardoit pas le Christ.

Mais leurs anciens livres les démentent. Cette prophétie est entendue du Messie dans le Talmud [1], et la manière dont nous l'expliquons se trouve dans leurs paraphrases, c'est-à-dire dans les commentaires les plus authentiques et les plus respectés qui soient parmi eux [2]. Nous y trouvons en propres termes que la maison et le royaume de Juda, auquel se devoit réduire un jour toute la

[1] Gem. Tr. Sanhed. c. 11.

[2] Paraph. Onkelos, Johanan et Jerosol. v. Polyg. Ang.

postérité de Jacob et tout le peuple d'Israël, produiroit toujours des juges et des magistrats jusqu'à la venue du Messie, sous lequel il se formeroit un royaume composé de tous les peuples.

C'est le témoignage que rendoient encore aux Juifs, dans les premiers temps du christianisme, leurs plus célèbres docteurs et les plus reçus. L'ancienne tradition, si ferme et si établie, ne pouvoit être abolie d'abord; et quoique les Juifs n'appliquassent pas à Jésus-Christ la prophétie de Jacob, ils n'avoient encore osé nier qu'elle ne convînt au Messie. Ils n'en sont venus à cet excès que long-temps après; et lorsque, pressés par les chrétiens, ils ont enfin aperçu que leur propre tradition étoit contre eux.

Pour la prophétie de Daniel où la venue du Christ étoit renfermée dans le terme de 490 ans, à compter depuis la vingtième année d'Artaxerxe à la longue main; comme ce terme menoit à la fin du quatrième millenaire du monde, c'étoit aussi une tradition très ancienne parmi les Juifs, que le Messie paroîtroit vers la fin de ce quatrième millenaire, et environ deux mille ans après Abra-

ham. Un Élie, dont le nom est grand parmi les Juifs, quoique ce ne soit pas le prophète, l'avoit ainsi enseigné avant la naissance de Jésus-Christ; et la tradition s'en est conservée dans le livre du Talmud [1]. Vous avez vu ce terme accompli à la venue de Notre-Seigneur, puisqu'il a paru en effet environ deux mille ans après Abraham, et vers l'an 4000 du monde. Cependant les Juifs ne l'ont pas connu; et, frustrés de leur attente, ils ont dit que leurs péchés avoient retardé le Messie qui devoit venir. Mais cependant nos dates sont assurées, de leur aveu propre; et c'est un trop grand aveuglement de faire dépendre des hommes un terme que Dieu a marqué si précisément dans Daniel.

C'est encore pour eux un grand embarras de voir que ce prophète fasse aller le temps du Christ avant celui de la ruine de Jérusalem; de sorte que ce dernier temps étant accompli, celui qui le précède le doit être aussi.

Josephe s'est ici trompé trop grossièrement [2]. Il a bien compté les semaines qui devoient être suivies de la désolation du

[1] Gem. Tr. San. c. 11.

[2] Ant. x, c. [illegible] de bell. jud. vij, 4.

peuple juif; et les voyant accomplies dans le temps que Tite mit le siège devant Jérusalem, il ne douta point que le moment de la perte de cette ville ne fût arrivé : mais il ne considéra pas que cette désolation devoit être précédée de la venue du Christ et de sa mort; de sorte qu'il n'entendit que la moitié de la prophétie.

Les Juifs qui sont venus après lui ont voulu suppléer à ce défaut. Ils nous ont forgé un Agrippa descendu d'Hérode, que les Romains, disent-ils, ont fait mourir un peu devant la ruine de Jérusalem; et ils veulent que cet Agrippa, Christ par son titre de roi, soit le Christ dont il est parlé dans Daniel : nouvelle preuve de leur aveuglement. Car, outre que cet Agrippa ne peut être ni le Juste, ni le Saint des Saints, ni la fin des prophéties, tel que devoit être le Christ que Daniel marquoit en ce lieu; outre que le meurtre de cet Agrippa, dont les Juifs étoient innocents, ne pouvoit pas être la cause de leur désolation, comme devoit être la mort du Christ de Daniel; ce que disent ici les Juifs est une fable. Cet Agrippa descendu d'Hérode fut toujours du parti des Romains : il fut toujours bien

traité par leurs empereurs, et régna dans un canton de la Judée long-temps après la prise de Jérusalem, comme l'attestent Josèphe et les autres contemporains [1].

Ainsi tout ce qu'inventent les Juifs pour éluder les prophéties les confond. Eux-mêmes ils ne se fient pas à des inventions si grossières, et leur meilleure défense est dans cette loi qu'ils ont établie, de ne supputer plus les jours du Messie. Par-là ils ferment les yeux volontairement à la vérité, et renoncent aux prophéties où le Saint-Esprit a lui-même compté les années : mais pendant qu'ils y renoncent, ils les accomplissent, et font voir la vérité de ce qu'elles disent de leur aveuglement et de leur chute.

Qu'ils répondent ce qu'ils voudront aux prophéties, la désolation qu'elles prédisoient leur est arrivée dans le temps marqué; l'évènement est plus fort que toutes leurs subtilités; et si le Christ n'est venu dans cette fatale conjoncture, les prophètes en qui ils espèrent les ont trompés.

[1] Jos. lib. vij de bell. jud. Justus Tiber. Biblioth. Phot. cod. 33.

Et pour achever de les convaincre, remarquez deux circonstances qui ont accompagné leur chute et la venue du Sauveur du monde : l'une, que la succession des pontifes, perpétuelle et inaltérable depuis Aaron, finit alors ; l'autre, que la distinction des tribus et des familles, toujours conservée jusqu'à ce temps, y périt, de leur aveu propre.

Cette distinction étoit nécessaire jusques au temps du Messie. De Lévi devoient naître les ministres des choses sacrées : d'Aaron devoient sortir les prêtres et les pontifes : de Juda devoit sortir le Messie même. Si la distinction des familles n'eût subsisté jusqu'à la ruine de Jérusalem et jusqu'à la venue de Jésus-Christ, les sacrifices judaïques auroient péri devant le temps, et David eût été frustré de la gloire d'être reconnu pour le père du Messie. Le Messie est-il arrivé ? le sacerdoce nouveau, selon l'ordre de Melchisédech, a-t-il commencé en sa personne ? et la nouvelle royauté, qui n'étoit pas de ce monde, a-t-elle paru ? on n'a plus besoin d'Aaron, ni de Lévi, ni de Juda, ni de David, ni de leurs familles. Aaron n'est plus nécessaire dans un temps où les sacrifices de-

voient cesser, selon Daniel[1]. La maison de David et de Juda a accompli sa destinée jusque le Christ de Dieu en est sorti ; et comme si les Juifs renonçoient eux-mêmes à leur espérance, ils oublient précisément en ce temps la succession des familles jusqu'alors si soigneusement et si religieusement retenue.

N'omettons pas une des marques de la venue du Messie, et peut-être la principale, si nous la savons bien entendre, quoiqu'elle fasse le scandale et l'horreur des Juifs : c'est la rémission des péchés annoncée au nom d'un Sauveur souffrant, d'un Sauveur humilié et obéissant jusqu'à la mort. Daniel[2] avoit marqué parmi ses semaines la semaine mystérieuse que nous avons observée, où le Christ devoit être immolé, où l'alliance devoit être confirmée par sa mort, où les anciens sacrifices devoient perdre leur vertu. Joignons Daniel avec Isaïe ; nous trouverons tout le fond d'un si grand mystère : nous verrons « l'homme de douleurs, qui est chargé des « iniquités de tout le peuple, qui donne sa

[1] Dan. ix, 27.
[2] Ibid. 26, 27.

« vie pour le péché, et le guérit par ses plaies[1]. » Ouvrez les yeux, incrédules : n'est-il pas vrai que la rémission des péchés vous a été prêchée au nom de Jésus-Christ crucifié ? S'étoit-on jamais avisé d'un tel mystère ? Quelque autre que Jésus-Christ, ou devant lui, ou après, s'est-il glorifié de laver les péchés par son sang ? Se sera-t-il fait crucifier exprès pour acquérir un vain honneur, et accomplir en lui-même une si funeste prophétie ? Il faut se taire, et adorer dans l'évangile une doctrine qui ne pourroit pas même venir dans la pensée d'aucun homme, si elle n'étoit véritable.

L'embarras des Juifs est extrême dans cet endroit : ils trouvent dans leurs Écritures trop de passages où il est parlé des humiliations de leur Messie. Que deviendront donc ceux où il est parlé de sa gloire et de ses triomphes ? Le dénouement naturel est qu'il viendra aux triomphes par les combats, et à la gloire par les souffrances. Chose incroyable ! les Juifs ont mieux aimé mettre deux Messies. Nous voyons dans leur Talmud, et dans d'autres livres d'une pareille antiquité[2], qu'ils

[1] Is. liij.

[2] Tr. Succa et Comm. sive Par[illegible] sup. Cant. c. 7, v. 3.

attendent un Messie souffrant, et un Messie plein de gloire : l'un mort et ressuscité ; l'autre toujours heureux et toujours vainqueur : l'un à qui conviennent tous les passages où il est parlé de foiblesse; l'autre à qui conviennent tous ceux où il est parlé de grandeur : l'un enfin fils de Joseph, car on n'a pu lui dénier un des caractères de Jésus-Christ qui a été réputé fils de Joseph; et l'autre fils de David : sans jamais vouloir entendre que ce Messie fils de David devoit, selon David [1], boire du torrent avant que de lever la tête, c'est-à-dire être affligé avant que d'être triomphant, comme le dit lui-même le fils de David. « O insensés et « pesants de cœur qui ne pouvez croire ce « qu'ont dit les prophètes ! ne falloit-il pas « que le Christ souffrît ces choses, et qu'il « entrât dans sa gloire par ce moyen [2] ? »

Au reste, si nous entendons du Messie ce grand passage où Isaie [3] nous représente si vivement « l'homme de douleurs frappé pour « nos péchés, et défiguré comme un lé-

[1] Ps. cix, v. 8.

[2] Luc. xxiv, 25, 26.

[3] Is. liij.

« preux », nous sommes encore soutenus dans cette explication aussi-bien que dans toutes les autres par l'ancienne tradition des Juifs ; et malgré leurs préventions, le chapitre tant de fois cité de leur Talmud [1] nous enseigne que ce « lépreux chargé des péchés « du peuple sera le Messie. » Les douleurs du Messie, qui lui seront causées par nos péchés, sont célèbres dans le même endroit et dans les autres livres des Juifs. Il y est souvent parlé de l'entrée aussi humble que glorieuse qu'il devoit faire dans Jérusalem monté sur un âne, et cette célèbre prophétie de Zacharie lui est appliquée. De quoi les Juifs ont-ils à se plaindre ? Tout leur étoit marqué en termes précis dans leurs prophètes : leur ancienne tradition avoit conservé l'explication naturelle de ces célèbres prophéties ; et il n'y a rien de plus juste que ce reproche que leur fait le Sauveur du monde [2] : « Hypocrites, vous savez juger « par les vents et par ce qui vous paroît « dans le ciel si le temps sera serein ou plu-

[1] Gem. Tr. Sanhed. c. 11.

[2] Matth. xvj, 2, 3, 4. Luc. xij, 56.

« vieux, et vous ne savez pas connoître, à « tant de signes qui vous sont donnés, le « temps où vous êtes ! »

Concluons donc que les Juifs ont eu véritablement raison de dire que « tous les termes « de la venue du Messie sont passés. » Juda n'est plus un royaume ni un peuple; d'autres peuples ont reconnu le Messie qui devoit être envoyé : Jésus-Christ a été montré aux Gentils ; à ce signe, ils sont accourus au Dieu d'Abraham, et la bénédiction de ce patriarche s'est répandue par toute la terre : l'homme de douleurs a été prêché, et la rémission des péchés a été annoncée par sa mort : toutes les semaines se sont écoulées : la désolation du peuple et du sanctuaire, juste punition de la mort du Christ, a eu son dernier accomplissement : enfin le Christ a paru avec tous les caractères que la tradition des Juifs y reconnoissoit, et leur incrédulité n'a plus d'excuse.

Aussi voyons-nous depuis ce temps des marques indubitables de leur réprobation. Après Jésus-Christ ils n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'ignorance et dans la misère, d'où la seule extrémité de leurs

maux, et la honte d'avoir été si souvent en proie à l'erreur, les fera sortir, ou plutôt la bonté de Dieu, quand le temps arrêté par sa providence pour punir leur ingratitude et domter leur orgueil sera accompli.

Cependant ils demeurent la risée des peuples, et l'objet de leur aversion, sans qu'une si longue captivité les fasse revenir à eux, encore qu'elle dût suffire pour les convaincre. Car enfin, comme leur dit saint Jérôme [1] : « Qu'attends-tu, ô Juif incrédule ?
« tu as commis plusieurs crimes durant le
« temps des juges ; ton idolâtrie t'a rendu
« l'esclave de toutes les nations voisines ;
« mais Dieu a eu bientôt pitié de toi, et n'a
« pas tardé à t'envoyer des sauveurs. Tu as
« multiplié tes idolâtries sous tes rois ; mais
« les abominations où tu es tombé sous Achaz
« et sous Manassès n'ont été punies que par
« 70 ans de captivité. Cyrus est venu, et il
« t'a rendu ta patrie, ton temple et tes sa-
« crifices. A la fin tu as été accablé par Ves-
« pasien et par Tite. Cinquante ans après,
« Adrien a achevé de t'exterminer ; et il y a

[1] Hier. ep. ad Dar. tom. ii, epist.

« quatre cents ans que tu demeures dans « l'oppression. » C'est ce que disoit saint Jérôme. L'argument s'est fortifié depuis, et douze cents ans ont été ajoutés à la désolation du peuple juif. Disons-lui donc, au lieu de quatre cents ans, que seize siècles ont vu durer sa captivité, sans que son joug devienne plus léger. « Qu'as-tu fait, ô peuple « ingrat ! Esclave dans tous les pays et de « tous les princes, tu ne sers point les dieux « étrangers ! Comment Dieu qui t'avoit élu « t'a-t-il oublié ? et que sont devenues ses « anciennes miséricordes ? Quel crime, quel « attentat plus grand que l'idolâtrie te fait « sentir un châtiment que jamais tes ido- « lâtries ne t'avoient attiré ? Tu te tais ! tu « ne peux comprendre ce qui rend Dieu si « inexorable ! Souviens-toi de cette parole « de tes pères [1] : Son sang soit sur nous et « sur nos enfants ! et encore : Nous n'avons « point de roi que César [2]. Le Messie ne sera « pas ton roi ; garde bien ce que tu as choisi : « demeure l'esclave de César et des rois « jusqu'à ce que la plénitude des Gentils

[1] Matth. xxij, 25.
[2] Joan. xix, 15.

« soit entrée [1], et qu'enfin tout Israël soit « sauvé. »

XI.

Réflexions particulières sur la conversion des Gentils. Profond conseil de Dieu, qui les vouloit convertir par la croix de Jésus-Christ. Raisonnement de saint Paul sur cette manière de les convertir.

Cette conversion des Gentils étoit la seconde chose qui devoit arriver au temps du Messie, et la marque la plus assurée de sa venue. Nous avons vu comme les prophètes l'avoient clairement prédite ; et leurs promesses se sont vérifiées dans les temps de Notre-Seigneur. Il est certain qu'alors seulement, et ni plus tôt, ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter, ce que les prophètes ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidèle, n'ont pu faire, douze pêcheurs envoyés par Jésus-Christ, et témoins de sa résurrection, l'ont accompli. C'est que la conversion du monde ne devoit être l'ouvrage, ni des philosophes ni même

[1] Rom. xj, 25.

des prophètes ; il étoit réservé au Christ, et c'étoit le fruit de sa croix.

Il falloit à la vérité que ce Christ et ses apôtres sortissent des Juifs, et que la prédication de l'évangile commençât à Jérusalem. « Une montagne élevée devoit paroître dans « les derniers temps », selon Isaïe[1] : c'étoit l'église chrétienne. « Tous les Gentils y de- « voient venir, et plusieurs peuples devoient « s'y assembler. En ce jour le Seigneur devoit « seul être élevé, et les idoles devoient être « tout-à-fait brisées. » Mais Isaïe, qui a vu ces choses, a vu aussi en même temps que[2] « la loi qui devoit juger les Gentils sor- « tiroit de Sion, et que la parole du Seigneur « qui devoit corriger les peuples sortiroit de « Jérusalem » ; ce qui a fait dire au Sauveur que le salut devoit venir des Juifs[3].

Et il étoit convenable que la nouvelle lumière, dont les peuples plongés dans l'idolâtrie devoient un jour être éclairés, se répandît partout l'univers du lieu où elle avoit toujours été. C'étoit en Jésus-Christ, fils de

[1] Is. ij, 2, 3, [illegible] 8.
[2] Ibid. 3, 4.
[3] Joan. iv, 22.

David et d'Abraham, que toutes les nations devoient être bénies et sanctifiées. Nous l'avons souvent remarqué.

Mais nous n'avons pas encore observé la cause pour laquelle ce Jésus souffrant, ce Jésus crucifié et anéanti, devoit être le seul auteur de la conversion des Gentils, et le seul vainqueur de l'idolâtrie.

Saint Paul nous a expliqué ce grand mystère, et il est bon de considérer ce bel endroit dans toute sa suite. « Le Seigneur, dit-il [1], « m'a envoyé prêcher l'évangile, non par la « sagesse et par le raisonnement humain, de « peur de rendre inutile la croix de Jésus-« Christ, car la prédication du mystère de la « croix est folie à ceux qui périssent, et ne « paroît un effet de la puissance de Dieu qu'à « ceux qui se sauvent, c'est-à-dire à nous. « En effet il est écrit [2] : Je détruirai la sagesse « des sages, et je rejetterai la science des « savants. Où sont maintenant les sages, où « sont les docteurs? Où sont devenus ceux « qui recherchoient les sciences de ce siècle? « Dieu n'a-t-il pas co[illegible] de folie la

[1] I Cor. j, 17, 18, 19, [illegible]

[2] Is. xxix, 14; xxxiij, 18.

« sagesse de ce monde ? » Sans doute, puisqu'elle n'a pu tirer les hommes de leur ignorance. Mais voici la raison que saint Paul en donne [1] : C'est que « Dieu voyant que le « monde avec la sagesse humaine ne l'avoit « point reconnu par les ouvrages de sa « sagesse », c'est-à-dire par les créatures qu'il avoit si bien ordonnées, il a pris une autre voie, et « a résolu de sauver ses fidèles « par la folie de la prédication », c'est-à-dire par le mystère de la croix, où la sagesse humaine ne peut rien comprendre.

Nouveau et admirable dessein de la divine Providence ! Dieu avoit introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du Créateur reluisoit dans la grandeur, dans la richesse et dans la disposition d'un si bel ouvrage : l'homme cependant l'a méconnu. Les créatures qui se présentoient pour élever notre esprit plus haut l'ont arrêté : l'homme aveugle et abruti les a [illegible]ies ; et, non content d'adorer l'œuvr[illegible] des mains de Dieu, il a adoré l'œuv[illegible]s propres mains. Des

[1] 1 Cor. j, 21.

fables, plus ridicules que celles que l'on conte aux enfants, ont fait sa religion : il a oublié la raison ; Dieu la lui veut faire oublier d'une autre sorte. Un ouvrage dont il entendoit la sagesse ne l'a point touché ; un autre ouvrage lui est présenté, où son raisonnement se perd, et où tout lui paroît folie : c'est la croix de Jésus-Christ. Ce n'est point en raisonnant qu'on entend ce mystère ; c'est « en « captivant son intelligence sous l'obéissance « de la foi ; c'est en détruisant les raisonne- « ments humains, et toute hauteur qui s'élève « contre la science de Dieu [1]. »

En effet, que comprenons-nous dans ce mystère où le Seigneur de gloire est chargé d'opprobres ; où la sagesse divine est traitée de folie ; où celui qui, assuré en lui même de sa naturelle grandeur, « n'a pas cru s'attri- « buer trop quand il s'est dit égal à Dieu, s'est « anéanti lui-même jusqu'à prendre la forme « d'esclave, et à subir la mort de la croix [2] ? » Toutes nos pensées se confondent ; et, comme disoit saint Paul, il n'y a rien qui paroisse de

[1] 2 Cor. x, 4, 5.
[2] Phil. ij, 7, 8.

plus insensé à ceux qui ne sont pas éclairés d'en-haut.

Tel étoit le remède que Dieu préparoit à l'Idolâtrie. Il connoissoit l'esprit de l'homme, et il savoit que ce n'étoit pas par raisonnement qu'il falloit détruire une erreur que le raisonnement n'avoit pas établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raisonnant; car l'homme s'embrouille souvent à force de raisonner : mais l'idolâtrie étoit venue par l'extrémité opposée; c'étoit en éteignant tout raisonnement, et en laissant dominer les sens qui vouloient tout revêtir des qualités dont ils sont touchés. C'est par-là que la divinité étoit devenue visible et grossière. Les hommes lui ont donné leur figure, et, ce qui étoit plus honteux encore, leurs vices et leurs passions. Le raisonnement n'avoit point de part à une erreur si brutale : c'étoit un renversement du bon sens, un délire, une frénésie. Raisonnez avec un frénétique, et contre un homme qu'une fièvre ardente fait extravaguer; vous ne faites que l'irriter, et rendre le mal irrémédiable : il faut aller à la cause; redresser le tempérament, et calmer les humeurs dont la violence cause de si

étranges transports. Ainsi ce ne doit pas être le raisonnement qui guérisse le délire de l'idolâtrie. Qu'ont gagné les philosophes avec leurs discours pompeux, avec leur style sublime, avec leurs raisonnements si artificieusement arrangés? Platon, avec son éloquence qu'on a crue divine, a-t-il renversé un seul autel où ces monstrueuses divinités étoient adorées? Au contraire, lui et ses disciples, et tous les sages du siècle, ont sacrifié au mensonge : « Ils se sont perdus « dans leurs pensées; leur cœur insensé a été « rempli de ténèbres, et sous le nom de sages « qu'ils se sont donné, ils sont devenus plus « fous que les autres [1] », puisque, contre leurs propres lumières, ils ont adoré les créatures.

N'est-ce donc pas avec raison que saint Paul s'est écrié dans notre passage [2] : « Où « sont les sages, où sont les docteurs? qu'ont « opéré ceux qui recherchoient les sciences « de ce siècle? » Ont-ils pu seulement détruire les fables de l'idolâtrie? ont-ils seulement soupçonné qu'il f[illegible] s'opposer ouver-

[1] Rom. j, 21, 22.
[2] 1 Cor. j, 20.

tement à tant de blasphèmes, et souffrir, je ne dis pas le dernier supplice, mais le moindre affront pour la vérité? Loin de le faire, ils ont retenu la vérité captive [1], et ont posé pour maxime qu'en matière de religion il falloit suivre le peuple : le peuple, qu'ils méprisoient tant, a été leur règle dans la matière la plus importante de toutes, et où leurs lumières sembloient le plus nécessaires. Qu'as-tu donc servi, ô philosophie? « Dieu « n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse « de ce monde (comme nous disoit saint « Paul [2])? n'a-t-il pas détruit la sagesse des « sages, et montré l'inutilité de la science « des savants? »

C'est ainsi que Dieu a fait voir par expérience que la ruine de l'idolâtrie ne pouvoit pas être l'ouvrage du seul raisonnement humain. Loin de lui commettre la guérison d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le mystère de la croix; et tout ensemble il a porté le remède jusqu'à la source du mal.

L'idolâtrie, s[illegible] l'entendons, prenoit

[1] Rom. j, 18.
[2] 1 Cor. j, 19, 20.

sa naissance de ce profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'est ce qui nous avoit fait inventer des dieux semblables à nous; des dieux qui en effet n'étoient que des hommes sujets à nos passions, à nos foiblesses et à nos vices : de sorte que, sous le nom de fausses divinités, c'étoit en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs et leurs fantaisies que les Gentils adoroient.

Jésus-Christ nous fait entrer dans d'autres voies. Sa pauvreté, ses ignominies et sa croix le rendent un objet horrible à nos sens. Il faut sortir de soi-même, renoncer à tout, tout crucifier pour le suivre. L'homme, arraché à lui-même et à tout ce que sa corruption lui faisoit aimer, devient capable d'adorer Dieu et sa vérité éternelle, dont il veut dorénavant suivre les règles.

Là périssent et s'évanouissent toutes les idoles, et celles qu'on adoroit sur des autels, et celles que chacun servoit dans son cœur. Celles-ci avoient élevé les autres : on adoroit Vénus parcequ'on se laissoit dominer à l'amour, et qu'on en aimoit la puissance : Bacchus, le plus enjoué de tous les dieux, avoit des autels, parcequ'on s'abandonnoit et qu'on

sacrifioit, pour ainsi dire, à la joie des sens, plus douce et plus enivrante que le vin. Jésus-Christ, par le mystère de sa croix, vient imprimer dans les cœurs l'amour des souffrances au lieu de l'amour des plaisirs. Les idoles qu'on adoroit au dehors furent dissipées, parceque celles qu'on adoroit au dedans ne subsistoient plus : le cœur purifié, comme dit Jésus-Christ lui-même [1], est rendu capable de voir Dieu; et l'homme, loin de faire Dieu semblable à soi, tâche plutôt, autant que le peut souffrir son infirmité, à devenir semblable à Dieu.

Le mystère de Jésus-Christ nous a fait voir comment la divinité pouvoit, sans se ravilir, être unie à notre nature, et se revêtir de nos foiblesses. Le Verbe s'est incarné : celui qui avoit la forme et la nature de Dieu, sans perdre ce qu'il étoit, a pris la forme d'esclave [2] : inaltérable en lui-même, il s'unit et il s'approprie une nature étrangère. O hommes, vous vouliez des dieux qui ne fussent, à dire vrai, que des hommes, et encore des hommes vicieux! C'étoit un trop grand

[1] Matth. v, 8.
[2] Phil. ij, 6.

aveuglement. Mais voici un nouvel objet d'adoration qu'on vous propose : c'est un Dieu et un homme tout ensemble, mais un homme qui n'a rien perdu de ce qu'il étoit en prenant ce que nous sommes. La divinité demeure immuable; et, sans pouvoir se dégrader, elle ne peut qu'élever ce qu'elle unit avec elle.

Mais encore, qu'est-ce que Dieu a pris de nous? Nos vices et nos péchés? A Dieu ne plaise ! il n'a pris de l'homme que ce qu'il y a fait; et il est certain qu'il n'y avoit fait ni le péché ni le vice. Il y avoit fait la nature; il l'a prise. On peut dire qu'il avoit fait la mortalité avec l'infirmité qui l'accompagne; parce-qu'encore qu'elle ne fût pas du premier dessein, elle étoit le juste supplice du péché, et en cette qualité elle étoit l'œuvre de la justice divine. Aussi Dieu n'a-t-il pas dédaigné de la prendre; et en prenant la peine du péché sans le péché même, il a montré qu'il étoit, non pas un coupable qu'on punissoit, mais le juste qui expioit les péchés des autres.

De cette sorte, au lieu des vices que les hommes mettoient dans leurs dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-homme ; et afin qu'elles y parussent dans les dernières

épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourments. Ne cherchons plus d'autre Dieu visible après celui-ci : il est seul digne d'abattre toutes les idoles ; et la victoire qu'il devoit remporter sur elles est attachée à sa croix.

C'est-à-dire qu'elle est attachée à une folie apparente. « Car les Juifs (poursuit « saint Paul [1],) demandent des miracles », par lesquels Dieu en remuant avec éclat toute la nature, comme il fit à la sortie d'Égypte, il les mette visiblement au-dessus de leurs ennemis ; « et les Grecs (ou les Gentils) « cherchent la sagesse » et des discours arrangés, comme ceux de leur Platon et de leur Socrate : « et nous, continue l'apôtre, nous « prêchons Jésus-Christ crucifié, scandale « aux Juifs (et non pas miracle) ; folie aux « Gentils, (et non pas sagesse) ; mais qui « est aux Juifs, et aux Gentils appelés à la « connoissance de la vérité, la puissance et « la sagesse de Dieu, parce qu'en Dieu, ce « qui est fou est plus sage que toute la sa- « gesse humaine, et ce qui est foible est « plus fort que toute la force humaine. »

[1] I. Cor. j, 22, 23, 24, 25.

Voilà le dernier coup qu'il falloit donner à notre superbe ignorance. La sagesse où on nous mène est si sublime, qu'elle paroît folie à notre sagesse; et les règles en sont si hautes, que tout nous y paroît un égarement.

Mais si cette divine sagesse nous est impénétrable en elle-même, elle se déclare par ses effets. Une vertu sort de la croix, et toutes les idoles sont ébranlées. Nous les voyons tomber par terre, quoique soutenues par toute la puissance romaine. Ce ne sont point les sages, ce ne sont point les nobles, ce ne sont point les puissants, qui ont fait un si grand miracle : l'œuvre de Dieu a été suivie; et ce qu'il avoit commencé par les humiliations de Jésus-Christ, il l'a consommé par les humiliations de ses disciples. « Considé-« rez, mes frères (c'est ainsi que saint Paul « achève son admirable discours), considérez « ceux que Dieu a appelés parmi vous, et « dont il a composé cette église victorieuse « du monde. Il y a peu de ces sages que le « monde admire; il y a peu de puissants et peu « de nobles : mais Dieu a choisi ce qui est fou « selon le monde, pour confondre les sages; « il a choisi ce qui étoit foible, pour confondre

« les puissants ; il a choisi ce qu'il y avoit de « plus méprisable et de plus vil, et enfin ce « qui n'étoit pas, pour détruire ce qui étoit, « afin que nul homme ne se glorifie devant « lui [1]. »

Les apôtres et leurs disciples, le rebut du monde, et le néant même, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les empereurs et à tout l'empire. Les hommes avoient oublié la création ; et Dieu l'a renouvelée en tirant de ce néant son église, qu'il a rendue toute-puissante contre l'erreur : il a confondu avec les idoles toute la grandeur humaine qui s'intéressoit à les défendre ; et il a fait un si grand ouvrage, comme il avoit fait l'univers, par la seule force de sa parole.

XII.

Diverses formes de l'idolâtrie. Les sens, l'intérêt, l'ignorance, un faux respect de l'antiquité, la politique, la philosophie et les hérésies viennent à son secours. L'église triomphe de tout.

L'IDOLÂTRIE nous paroît la foiblesse même, et nous avons peine à comprendre qu'il ait

[1] 1 Cor. j, 26, 27, 28, 29.

fait tant de force pour la détruire. Mais au contraire son extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre; et un si grand renversement du bon sens montre assez combien le principe étoit gâté. Le monde avoit vieilli dans l'idolâtrie; et, enchanté par ses idoles, il étoit devenu sourd à la voix de la nature qui crioit contre elles. Quelle puissance falloit-il pour rappeler dans la mémoire des hommes le vrai Dieu si profondément oublié, et retirer le genre humain d'un si prodigieux assoupissement!

Tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts combattoient pour l'idolâtrie. Elle étoit faite pour le plaisir : les divertissements, les spectacles, et enfin la licence même, y faisoient une partie du culte divin. Les fêtes n'étoient que des jeux; et il n'y avoit nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle l'étoit des mystères de la religion. Comment accoutumer des esprits si corrompus à la régularité de la religion véritable, chaste, sévère, ennemie des sens, et uniquement attachée aux biens invisibles? Saint Paul [1] parloit à

[1] Act. xxiv, 25.

Félix, gouverneur de Judée, « de la justice, « de la chasteté, et du jugement à venir. Cet « homme effrayé lui dit : Retirez-vous quant « à présent; je vous manderai quand il fau- « dra. » C'étoit un discours à remettre au loin à un homme qui vouloit jouir, sans scrupule et à quelque prix que ce fût, des biens de la terre.

Voulez-vous voir remuer l'intérêt, ce puissant ressort qui donne le mouvement aux choses humaines ? Dans ce grand décri de l'idolâtrie que commençoient à causer dans toute l'Asie les prédications de saint Paul, les ouvriers, qui gagnoient leur vie en faisant de petits temples d'argent de la Diane d'Éphèse, s'assemblèrent, et le plus accrédité d'entre eux leur représenta que leur gain alloit cesser : « Et non seulement, dit-il, « nous courons fortune de tout perdre; mais « le temple de la grande Diane va tomber « dans le mépris, et la majesté de celle qui « est adorée dans toute l'Asie, et même dans « tout l'univers, s'anéantira peu à peu [1]. »

Que l'intérêt est puissant ! et qu'il est hardi

[1] Act. xix, 24.

quand il peut se couvrir du prétexte de la religion ! Il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces ouvriers. Ils sortirent tous ensemble criant comme des furieux, LA GRANDE DIANE DES ÉPHÉSIENS ! et traînant les compagnons de saint Paul au théâtre, où toute la ville s'étoit assemblée. Alors les cris redoublèrent, et durant deux heures la place publique retentissoit de ces mots, LA GRANDE DIANE DES ÉPHÉSIENS ! Saint Paul et ses compagnons furent à peine arrachés des mains du peuple par les magistrats, qui craignirent qu'il n'arrivât de plus grands désordres dans ce tumulte.

Joignez à l'intérêt des particuliers l'intérêt des prêtres qui alloient tomber avec leurs dieux ; joignez à tout cela l'intérêt des villes que la fausse religion rendoit illustres, comme la ville d'Éphèse, qui devoit à son temple ses privilèges et l'abord des étrangers dont elle étoit enrichie. Quelle tempête devoit s'élever contre l'église naissante ! et faut-il s'étonner de voir les apôtres si souvent battus, lapidés, et laissés pour morts au milieu de la populace ! Mais un plus grand intérêt va remuer une plus grande machine ; l'intérêt de l'état va

faire agir le sénat, le peuple romain et les empereurs.

Il y avoit déjà long-temps que les ordonnances du sénat défendoient les religions étrangères [1]. Les empereurs étoient entrés dans la même politique; et dans cette belle délibération où il s'agissoit de réformer les abus du gouvernement, un des principaux réglements que Mécénas proposa à Auguste [2] fut d'empêcher les nouveautés dans la religion, qui ne manquoient pas de causer de dangereux mouvements dans les états. La maxime étoit véritable : car qu'y a-t-il qui émeuve plus violemment les esprits, et les porte à des excès plus étranges? Mais Dieu vouloit faire voir que l'établissement de la religion véritable n'excitoit pas de tels troubles; et c'est une des merveilles qui montrent qu'il agissoit dans cet ouvrage : car qui ne s'étonneroit de voir que durant trois cents ans entiers que l'église a eu à souffrir tout ce que la rage des persécuteurs pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de séditions

[1] Liv. lib. xxxix, etc.

[2] Orat. Mæcen. ap. Dion. lij. Tertul. apol. 5. Eus. hist. ecc. ij, 2.

et tant de guerres civiles, parmi tant de conjurations contre la personne des empereurs, il ne se soit jamais trouvé un seul chrétien ni bon ni mauvais? Les chrétiens défient leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul [1]; il n'y en eut jamais aucun : tant la doctrine chrétienne inspiroit de vénération pour la puissance publique; et tant fut profonde l'impression que fit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu : « Rendez « à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui « est à Dieu [2]. »

Cette belle distinction porta dans les esprits une lumière si claire, que jamais les chrétiens ne cessèrent de respecter l'image de Dieu dans les princes persécuteurs de la vérité. Ce caractère de soumission reluit tellement dans toutes leurs apologies, qu'elles inspirent encore aujourd'hui à ceux qui les lisent l'amour de l'ordre public, et fait voir qu'ils n'attendoient que de Dieu l'établissement du christianisme. Des hommes si déterminés à la mort, qui remplissoient tout l'empire et toutes les armées, ne se sont pas échappés

[1] Tertul. apol. 35, 36, etc.
[2] Matth. xxij, 21.

une seule fois durant tant de siècles de souffrance; ils se défendoient à eux-mêmes, non seulement les actions séditieuses, mais encore les murmures [1]. Le doigt de Dieu étoit dans cette œuvre, et nulle autre main que la sienne n'eût pu retenir des esprits poussés à bout par tant d'injustices.

A la vérité il leur étoit dû d'être traités d'ennemis publics, et d'ennemis des empereurs, eux qui ne respiroient que l'obéissance, et dont les vœux les plus ardents avoient pour objet le salut des princes et le bonheur de l'état. Mais la politique romaine se croyoit attaquée dans ses fondements, quand on méprisoit ses dieux. Rome se vantoit d'être une ville sainte par sa fondation, consacrée dès son origine par des auspices divins, et dédiée par son auteur au dieu de la guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crût Jupiter plus présent dans le capitole que dans le ciel. Elle croyoit devoir ses victoires à sa religion. C'est par-là qu'elle avoit dompté et les nations et leurs dieux; car on raisonnoit ainsi en ce temps: de sorte que les dieux romains devoient

[1] Tertul. apol. 37.

étoient les maîtres des autres dieux, comme les Romains étoient les maîtres des autres hommes [1]. Rome, en subjuguant la Judée, avoit compté le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avoit vaincus [2] : le vouloir faire régner, c'étoit renverser les fondements de l'empire; c'étoit haïr les victoires et la puissance du peuple romain. Ainsi les chrétiens ennemis des dieux étoient regardés en même temps comme ennemis de la république. Les empereurs prenoient plus de soin de les exterminer, que d'exterminer les Parthes, les Marcomans et les Daces : le christianisme abattu paroissoit dans leurs inscriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils se vantoient à tort d'avoir détruit une religion qui s'accroissoit sous le fer et dans le feu.

Les calomnies se joignoient en vain à la cruauté : des hommes qui pratiquoient des vertus au-dessus de l'homme étoient accusés de vices qui font horreur à la nature. On

[1] Cic. orat. pro Flacco.

[2] Orat. Symm. ad imp. Val. Theod. et Arc. ap. Amb. tom. v, lib. v, ep. 30. Zozym. hist. lib. ij, iv, etc.

accusoit d'inceste ceux dont la chasteté faisoit les délices : on accusoit de manger leurs propres enfants ceux qui étoient bienfaisants envers leurs persécuteurs. Mais, malgré la haine publique, la force de la vérité tiroit de la bouche de leurs ennemis des témoignages favorables. Chacun sait ce qu'écrivit Pline le jeune[1] à Trajan sur les bonnes mœurs des chrétiens. Ils furent justifiés, mais ils ne furent pas exemptés du dernier supplice ; car il leur falloit encore ce dernier trait pour achever en eux l'image de Jésus-Christ crucifié, et ils devoient comme lui aller à la croix avec une déclaration publique de leur innocence.

L'idolâtrie ne mettoit pas toute sa force dans la violence. Encore que son fond fût une ignorance brutale et une entière dépravation du sens humain, elle vouloit se parer de quelques raisons. Combien de fois a-t-elle tâché de se déguiser, et en combien de manières s'est-elle transformée pour couvrir sa honte ! Elle faisoit quelquefois la respectueuse envers la divinité : Tout ce qui est

[1] Plin. lib. x, ep. 97.

dieu, disoit-elle, est inconnu; il n'y a que la divinité qui se connoisse elle-même : ce n'est pas à nous à discourir de choses si hautes ; c'est pourquoi il en faut croire les anciens, et chacun doit suivre la religion qu'il trouve établie dans son pays. Par ces maximes, les erreurs grossières autant qu'impies qui remplissoient toute la terre étoient sans remède, et la voix de la nature qui annonçoit le vrai Dieu étoit étouffée.

On avoit sujet de penser que la foiblesse de notre raison égarée a besoin d'une autorité qui la ramène au principe, et que c'est de l'antiquité qu'il faut apprendre la religion véritable. Aussi en avez-vous vu la suite immuable dès l'origine du monde. Mais de quelle antiquité se pouvoit vanter le paganisme, qui ne pouvoit lire ses propres histoires sans y trouver l'origine non seulement de sa religion, mais encore de ses dieux ? Varron et Cicéron [1], sans compter les autres auteurs, l'ont bien fait voir. Ou bien aurions-nous recours à ces milliers infinis d'années que les Égyptiens remplissoient de fables

[1] De nat. Deor. lib. j et iij.

confuses et impertinentes pour établir l'antiquité dont ils se vantoient ? Mais toujours y voyoit-on naître et mourir les divinités de l'Égypte ; et ce peuple ne pouvoit se faire ancien, sans marquer le commencement de ses dieux.

Voici une autre forme de l'idolâtrie. Elle vouloit qu'on servît tout ce qui passoit pour divin. La politique romaine, qui défendoit si sévèrement les religions étrangères, permettoit qu'on adorât les dieux des barbares, pourvu qu'elle les eût adoptés. Ainsi elle vouloit paroître équitable envers tous les dieux, aussi-bien qu'envers tous les hommes. Elle encensoit quelquefois le dieu des Juifs avec tous les autres. Nous trouvons une lettre de Julien l'apostat [1], par laquelle il promet aux Juifs de rétablir la sainte cité, et de sacrifier avec eux au Dieu créateur de l'univers. C'étoit une erreur commune. Nous avons vu que les païens vouloient bien adorer le vrai Dieu, mais non pas le vrai Dieu tout seul ; et il ne tint pas aux empereurs que Jésus-Christ même, dont ils persécutoient

[1] Jul. ep. ad comm. Judæor.

les disciples, n'eût des autels parmi les Romains.

Quoi donc! les Romains ont-ils pu penser à honorer comme Dieu celui que leurs magistrats avoient condamné au dernier supplice, et que plusieurs de leurs auteurs ont chargé d'opprobres? Il ne faut pas s'en étonner, et la chose est incontestable.

Distinguons premièrement ce que fait dire en général une haine aveugle, d'avec les faits positifs dont on allègue la preuve. Il est certain que les Romains, quoiqu'ils aient condamné Jésus-Christ, ne lui ont jamais reproché aucun crime particulier. Aussi Pilate le condamna-t-il avec répugnance, violenté par les cris et par les menaces des Juifs. Mais ce qui est bien plus merveilleux, les Juifs eux-mêmes, à la poursuite desquels il a été crucifié, n'ont conservé dans leurs anciens livres la mémoire d'aucune action qui notât sa vie, loin d'en avoir remarqué aucune qui lui ait fait mériter le dernier supplice : par où se confirme manifestement ce que nous lisons dans l'évangile, que tout le crime de Notre-Seigneur a été de s'être dit le Christ Fils de Dieu.

En effet, Tacite[1] nous rapporte bien le supplice de Jésus-Christ sous Ponce Pilate, et durant l'empire de Tibère; mais il ne rapporte aucun crime qui lui ait fait mériter la mort, que celui d'être l'auteur d'une secte convaincue de haïr le genre humain, ou de lui être odieuse. Tel est le crime de Jésus-Christ et des chrétiens; et leurs plus grands ennemis n'ont jamais pu les accuser qu'en termes vagues, sans jamais alléguer un fait positif qu'on leur ait pu imputer.

Il est vrai que dans la dernière persécution, et trois cents ans après Jésus-Christ, les païens, qui ne savoient plus que reprocher ni à lui ni à ses disciples, publièrent de faux actes de Pilate, où ils prétendoient qu'on verroit les crimes pour lesquels il avoit été crucifié. Mais comme on n'entend point parler de ces actes dans tous les siècles précédents, et que ni sous Néron, ni sous Domitien, qui régnoient dans l'origine du christianisme, quelque ennemis qu'ils en fussent, on n'en trouve rien du tout, il paroît qu'ils ont été faits à plaisir; et il y a parmi

[1] Tac. an. xv, 44.

Romains si peu de preuves constantes contre Jésus-Christ, que ses ennemis ont été réduits à en inventer.

Voilà donc un premier fait, l'innocence de Jésus-Christ sans reproche. Ajoutons-en un second, la sainteté de sa vie et de sa doctrine, reconnue. Un des plus grands empereurs romains, c'est Alexandre Sévère[1], admiroit Notre-Seigneur, et faisoit écrire dans les ouvrages publics, aussi-bien que dans son palais, quelques sentences de son évangile. Le même empereur louoit et proposoit pour exemple les saintes précautions avec lesquelles les chrétiens ordonnoient les ministres des choses sacrées. Ce n'est pas tout : on voyoit dans son palais une espèce de chapelle où il sacrifioit dès le matin : il y avoit consacré les images des ames saintes, parmi lesquelles il rangeoit avec Orphée Jésus-Christ et Abraham. Il avoit une autre chapelle, ou comme on voudra traduire le mot latin LARARIUM, de moindre dignité que la première, où l'on voyoit l'image d'Achille et de quelques autres grands hommes : mais

[1] Lamprid. in Alex. Sev. c. 45, 51.

Jésus-Christ étoit placé dans le premier rang. C'est un païen qui l'écrit, et il cite pour témoin un auteur du temps d'Alexandre[1]. Voilà donc deux témoins de ce même fait; et voici un autre fait qui n'est pas moins surprenant.

Quoique Porphyre, en abjurant le christianisme, s'en fût déclaré l'ennemi, il ne laisse pas, dans le livre intitulé la Philosophie par les oracles, d'avouer qu'il y en a eu de très favorables à la sainteté de Jésus-Christ[2].

A Dieu ne plaise que nous apprenions par les oracles trompeurs la gloire du Fils de Dieu, qui les a fait taire en naissant! ces oracles, cités par Porphyre, sont de pures inventions. Mais il est bon de savoir ce que les païens faisoient dire à leurs dieux sur Notre-Seigneur. Porphyre donc nous assure qu'il y a eu des oracles où « Jésus-Christ est « appelé un homme pieux et digne de l'im« mortalité, et les chrétiens, au contraire, « des hommes impurs et séduits. » Il récite ensuite l'oracle de la déesse Hécate, où elle

[1] Lamprid. in Alex. Sev. c. 29, 31.

[2] Porph. lib. de philos. per orac. Eus. dem. ev. iij, 8. Aug. de civ. Dei, xix, c. 23.

parle de Jésus-Christ comme « d'un homme « illustre par sa piété, dont le corps a cédé « aux tourments, mais dont l'ame est dans « le ciel avec les ames bienheureuses. Cette « ame (disoit la déesse de Porphyre), par « une espèce de fatalité, a inspiré l'erreur « aux ames à qui le destin n'a pas assuré les « dons des dieux et la connoissance du grand « Jupiter; c'est pourquoi ils sont ennemis « des dieux. Mais gardez-vous bien de le « blâmer (poursuit-elle en parlant de Jésus-« Christ), et plaignez seulement l'erreur de « ceux dont je vous ai raconté la malheu-« reuse destinée. » Paroles pompeuses et entièrement vides de sens, mais qui montrent que la gloire de Notre-Seigneur a forcé ses ennemis à lui donner des louanges.

Outre l'innocence et la sainteté de Jésus-Christ, il y a encore un troisième point qui n'est pas moins important; c'est ses miracles. Il est certain que les Juifs ne les ont jamais niés; et nous trouvons dans leur Talmud [1] quelques uns de ceux que ses disciples ont faits en son nom. Seulement, pour les obs-

[1] Tr. de idololat. et comm. in eccl.

curcir, ils ont dit[1] qu'il les avoit faits par les enchantements qu'il avoit appris en Égypte, ou même par le nom de Dieu; ce nom inconnu et ineffable, dont la vertu peut tout selon les Juifs, et que Jésus-Christ avoit découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire; ou enfin parcequ'il étoit un de ces prophètes marqués par Moïse[2], dont les miracles trompeurs devoient porter le peuple à l'idolâtrie. Jésus-Christ vainqueur des idoles, dont l'évangile a fait reconnoître un seul Dieu par toute la terre, n'a pas besoin d'être justifié de ce reproche: les vrais prophètes n'ont pas moins prêché sa divinité qu'il a fait lui-même; et ce qui doit résulter du témoignage des Juifs, c'est que Jésus-Christ a fait des miracles pour justifier sa mission.

Au reste, quand ils lui reprochent qu'il les a faits par magie, ils devroient songer que Moïse a été accusé du même crime. C'étoit l'ancienne opinion des Égyptiens, qui, étonnés des merveilles que Dieu avoit opérées

[1] Tr. de sabb. c. 12, lib. generat. Jesu, seu hist. Jesu.

[2] Deut. xiij, 1, 2.

de leur pays par ce grand homme, l'avoient mis au nombre des principaux magiciens. On peut voir encore cette opinion dans Pline et dans Apulée [1], où Moïse se trouve nommé avec Jannès et Mambré, ces célèbres enchanteurs d'Égypte dont parle saint Paul [2], et que Moïse avoit confondus par ses miracles. Mais la réponse des Juifs étoit aisée. Les illusions des magiciens n'ont jamais un effet durable, ni ne tendent à établir, comme a fait Moïse, le culte du Dieu véritable et la sainteté de vie : joint que Dieu sait bien se rendre le maître, et faire des œuvres que la puissance ennemie ne puisse imiter. Les mêmes raisons mettent Jésus-Christ au-dessus d'une si vaine accusation, qui dès-là, comme nous l'avons remarqué, ne sert plus qu'à justifier que ses miracles sont incontestables.

Ils le sont en effet si fort, que les Gentils n'ont pu en disconvenir, non plus que les Juifs. Celse [3], le grand ennemi des chrétiens, et qui les attaque dès les premiers

[1] Plin. xxx, 1. Apul. apol.
[2] 2 Tim. iij, 8.
[3] Orig. cont. Cels. j, ij; et in Act. mart. passim.

temps avec toute l'habileté imaginable, recherchant avec un soin infini tout ce qui pouvoit leur nuire, n'a pas nié tous les miracles de Notre-Seigneur : il s'en défend, en disant avec les Juifs que Jésus-Christ avoit appris les secrets des Égyptiens, c'est-à-dire la magie, et qu'il voulut s'attribuer la divinité par les merveilles qu'il fit au moyen de cet art damnable. C'est pour la même raison que les chrétiens passoient pour magiciens ; et nous avons un passage de Julien l'apostat [1] qui méprise les miracles de Notre-Seigneur, mais qui ne les révoque pas en doute. Volusien, dans son épître à saint Augustin [2], en fait de même ; et ce discours étoit commun parmi les païens.

Il ne faut donc plus s'étonner si, accoutumés à faire des dieux de tous les hommes où il éclatoit quelque chose d'extraordinaire, ils voulurent ranger Jésus-Christ parmi leurs divinités. Tibère, sur les relations qui lui venoient de Judée, proposa au sénat d'accorder à Jésus-Christ les honneurs divins. Ce n'est point un fait qu'on avance en l'air :

[1] Jul. ap. Cyr. lib. vj.

[2] Ap. Aug. tom. ij, ep. 3, 4.

et Tertullien le rapporte comme public et notoire dans son Apologétique,[1] qu'il présente au sénat au nom de l'église, qui n'eût pas voulu affoiblir une aussi bonne cause que la sienne par des choses où on auroit pu si aisément la confondre. Que si on veut le témoignage d'un auteur paien, Lampridius[2] nous dira « qu'Adrien avoit élevé à Jésus-« Christ des temples qu'on voyoit encore du « temps qu'il écrivoit » ; et qu'Alexandre Sévère, après l'avoir révéré en particulier, lui vouloit publiquement dresser des autels, et le mettre au nombre des dieux.

Il y a certainement beaucoup d'injustice à ne vouloir croire touchant Jésus-Christ que ce qu'en écrivent ceux qui ne se sont pas rangés parmi ses disciples : car c'est chercher la foi dans les incrédules, ou le soin et l'exactitude dans ceux qui, occupés de tout autre chose, tenoient la religion pour indifférente. Mais il est vrai néanmoins que la gloire de Jésus-Christ a eu un si grand éclat, que le monde ne s'est pu défendre de lui rendre quelque témoignage ; et je ne puis

[1] Tertul. apolog. 5. Eus. hist. eccl. ij, 2.
[2] Lamp. in Alex. c. 4.

vous en rapporter de plus authentique que celui de tant d'empereurs.

Je reconnois toutefois qu'ils avoient encore un autre dessein. Il se mêloit de la politique dans les honneurs qu'ils rendoient à Jésus-Christ; ils prétendoient qu'à la fin les religions s'uniroient, et que les dieux de toutes les sectes deviendroient communs. Les chrétiens ne connoissoient point ce culte mêlé, et ne méprisèrent pas moins les condescendances, que les rigueurs de la politique romaine. Mais Dieu voulut qu'un autre principe fît rejeter par les païens les temples que les empereurs destinoient à Jésus-Christ. Les prêtres des idoles, au rapport de l'auteur païen déjà cité tant de fois[1], déclarèrent à l'empereur Adrien, que « s'il consacroit ces « temples bâtis à l'usage des chrétiens, tous « les autres temples seroient abandonnés, et « que tout le monde embrasseroit la religion « chrétienne. » L'idolâtrie même sentoit dans notre religion une force victorieuse contre laquelle les faux dieux ne pouvoient tenir, et justifioit elle-même la vérité de cette sen-

[1] Lamp. in Alex. c. 4.

texte de l'apôtre [1] : « Quelle convention « peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial ? « et comment peut-on accorder le temple de « Dieu avec les idoles ? »

Ainsi, par la vertu de la croix, la religion païenne, confondue par elle-même, tomboit en ruine, et l'unité de Dieu s'établissoit tellement, qu'à la fin l'idolâtrie n'en parut pas éloignée. Elle disoit [2] que la nature divine si grande et si étendue ne pouvoit être exprimée ni par un seul nom ni sous une seule forme ; mais que Jupiter, et Mars, et Junon, et les autres dieux, n'étoient au fond que le même dieu, dont les vertus infinies étoient expliquées et représentées par tant de mots différents. Quand ensuite il falloit venir aux histoires impures des dieux, à leurs infâmes généalogies, à leurs impudiques amours, à leurs fêtes et à leurs mystères, qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuses, toute la religion se tournoit en allégories : c'étoit le monde ou le soleil qui se trouvoit être ce dieu unique : c'étoit les

[1] 2 Cor. vj, 15, 16.

[2] Macrob. j, sat. 17, et seq. Apul. de deo Soc. Aug. de civ. iv, 10, 11.

étoiles, c'étoit l'air, et le feu, et l'eau, et la terre, et leurs divers assemblages, qui étoient cachés sous les noms des dieux et dans leurs amours. Foible et misérable refuge! car, outre que les fables étoient scandaleuses, et toutes les allégories froides et forcées, que trouvoit-on à la fin, sinon que ce dieu unique étoit l'univers avec toutes ses parties? de sorte que le fond de la religion étoit la nature, et toujours la créature adorée à la place du Créateur.

Ces foibles excuses de l'idolâtrie [1], quoique tirées de la philosophie des stoïciens, ne contentoient guère les philosophes. Celse et Porphyre cherchèrent de nouveaux secours dans la doctrine de Platon et de Pythagore [2]; et voici comment ils concilioient l'unité de Dieu avec la multiplicité des dieux vulgaires. Il n'y avoit, disoient-ils [3], qu'un Dieu souverain; mais il étoit si grand, qu'il ne se mêloit pas des petites choses: content d'avoir fait le ciel et les astres, il n'avoit daigné

[1] Orig. cont. Cels. lib. v, vj, etc.
[2] Plat. conv. Tim. etc. Porphyr. lib. ij de abstin.
[3] Apul. de deo Socr. Aug. de civ. viij, 14 et seq. 18, 21, 22; ix. 3, 6, etc.

mettre la main à ce bas monde, qu'il avoit laissé former à ses subalternes; et l'homme, quoique né pour le connoître, parcequ'il étoit mortel, n'étoit pas une œuvre digne de ses mains. Aussi étoit-il inaccessible à notre nature; il étoit logé trop haut pour nous: les esprits célestes qui nous avoient faits nous servoient de médiateurs auprès de lui, et c'est pourquoi il les falloit adorer.

Il ne s'agit pas de réfuter ces rêveries des platoniciens, qui aussi-bien tombent d'elles-mêmes : le mystère de Jésus-Christ les détruisoit par le fondement. Ce mystère apprenoit aux hommes [1] que Dieu, qui les avoit faits à son image, n'avoit garde de les mépriser; que s'ils avoient besoin de médiateur, ce n'étoit pas à cause de leur nature, que Dieu avoit faite comme il avoit fait toutes les autres, mais à cause de leur péché, dont ils étoient les seuls auteurs; au reste, que leur nature les éloignoit si peu de Dieu, que Dieu ne dédaignoit pas de s'unir à eux en se faisant homme, et leur donnoit pour médiateur, non point ces esprits célestes que les

[1] Aug. ep. iij ad Volusian. etc.

philosophes appeloient démons, et que l'Écriture appeloit anges, mais un homme qui, joignant la force d'un Dieu à notre nature infirme, nous fit un remède de notre foiblesse.

Que si l'orgueil des platoniciens ne pouvoit pas se rabaisser jusqu'aux humiliations du Verbe fait chair, ne devoient-ils pas du moins comprendre que l'homme, pour être un peu au-dessous des anges, ne laissoit pas d'être comme eux capable de posséder Dieu; de sorte qu'il étoit plutôt leur frère que leur sujet, et ne devoit pas les adorer, mais adorer avec eux, en esprit de société, celui qui les avoit faits les uns et les autres à sa ressemblance? C'étoit donc non seulement trop de bassesse, mais encore trop d'ingratitude au genre humain, de sacrifier à d'autre qu'à Dieu; et rien n'étoit plus aveugle que le paganisme, qui, au lieu de lui réserver ce culte suprême, le rendoit à tant de démons.

C'est ici que l'idolâtrie, qui sembloit être aux abois, découvrit tout-à-fait son foible. Sur la fin des persécutions, Porphyre, pressé par les chrétiens, fut contraint de dire que le sacrifice n'étoit pas le culte suprême. Et

voyez jusqu'où il poussa l'extravagance : Ce Dieu très haut, disoit-il [1], ne recevoit point de sacrifice : tout ce qui est matériel est impur pour lui, et ne peut lui être offert. La parole même ne doit pas être employée à son culte, parceque la voix est une chose corporelle ; il faut l'adorer en silence et par de simples pensées ; tout autre culte est indigne d'une majesté si haute.

Ainsi Dieu étoit trop grand pour être loué : c'étoit un crime d'exprimer comme nous pouvons ce que nous pensons de sa grandeur : le sacrifice, quoiqu'il ne soit qu'une manière de déclarer notre dépendance profonde, et une reconnoissance de sa souveraineté, n'étoit pas pour lui. Porphyre le disoit ainsi expressément : et cela, qu'étoit-ce autre chose qu'abolir la religion, et laisser tout-à-fait sans culte celui qu'on reconnoissoit pour le Dieu des dieux ?

Mais qu'étoit-ce donc que ces sacrifices que les Gentils offroient dans tous les temples ? Porphyre en avoit trouvé le secret. Il y avoit, disoit-il [2], des esprits impurs, trom-

[1] Porphyr. lib. ij de abstin. Aug. de civ. x.

[2] Porph. ij de abst. Lab. apud Aug. viij de civ. 13.

peurs, malfaisants, qui, par un orgueil insensé, vouloient passer pour des dieux et se faire servir par les hommes. Il falloit les apaiser, de peur qu'ils ne nous nuisissent. Les uns plus gais et plus enjoués se laissoient gagner par des spectacles et des jeux : l'humeur plus sombre des autres vouloit l'odeur de la graisse, et se repaissoit de sacrifices sanglants.

Que sert de réfuter ces absurdités? Tant y a que les chrétiens gagnoient leur cause ; il demeuroit pour constant que tous les dieux auxquels on sacrifioit parmi les Gentils étoient des esprits malins dont l'orgueil s'attribuoit la divinité : de sorte que l'idolâtrie, à la regarder en elle-même, paroissoit seulement l'effet d'une ignorance brutale ; mais à remonter à la source, c'étoit une œuvre menée de loin, poussée aux derniers excès par des esprits malicieux. C'est ce que les chrétiens avoient toujours prétendu ; c'est ce qu'enseignoit l'évangile ; c'est ce que chantoit le psalmiste [1] : « Tous les dieux des « Gentils sont des démons ; mais le Seigneur « a fait les cieux. »

[1] Psal. xcv 5.

Et toutefois, monseigneur, étrange aveuglement du genre humain! l'idolâtrie, réduite à l'extrémité et confondue par elle-même, ne laissoit pas de se soutenir. Il ne falloit que la revêtir de quelque apparence, et l'expliquer en paroles dont le son fût agréable à l'oreille, pour la faire entrer dans les esprits. Porphyre étoit admiré. Iamblique, son sectateur, passoit pour un homme divin, parcequ'il savoit envelopper les sentiments de son maître de termes qui paroissoient mystérieux, quoiqu'en effet ils ne signifiassent rien. Julien l'apostat, tout fin qu'il étoit, fut pris par ces apparences: les païens mêmes le racontent [1]. Des enchantements vrais ou faux que ces philosophes vantoient, leur austérité malentendue, leur abstinence ridicule qui alloit jusqu'à faire un crime de manger les animaux, leurs purifications superstitieuses, enfin leur contemplation qui s'évaporoit en vaines pensées, et leurs paroles aussi peu solides qu'elles sembloient magnifiques, imposoient au monde. Mais je ne dis pas le fond : la sainteté des mœurs chrétiennes, le mépris des

[1] Eunap. Maxim. Oribas. Chrysanth. Ep. Jul. ad Jamb. Amm. Marcel. lib. xxij, xxiij, xxv.

plaisirs qu'elle commandoit, et plus que tout cela, l'humilité qui faisoit le fond du christianisme, offensoit les hommes ; et, si nous savons le comprendre, l'orgueil, la sensualité et le libertinage étoient les seules défenses de l'idolâtrie.

L'église la déracinoit tous les jours par sa doctrine, et plus encore par sa patience. Mais ces esprits malfaisants qui n'avoient jamais cessé de tromper les hommes, et qui les avoient plongés dans l'idolâtrie, n'oublièrent pas leur malice. Ils suscitèrent dans l'église ces hérésies que vous avez vues. Des hommes curieux, et par-là vains et remuants, voulurent se faire un nom parmi les fidèles, et ne purent se contenter de cette sagesse sobre et tempérée que l'apôtre avoit tant recommandée aux chrétiens [1]. Ils entroient trop avant dans les mystères qu'ils prétendoient mesurer à nos foibles conceptions : nouveaux philosophes qui mêloient les raisonnements humains avec la foi, et entreprenoient de diminuer les difficultés du christianisme, ne pouvant digérer toute la folie

[1] Rom. xij, 3.

que le monde trouvoit dans l'évangile. Ainsi successivement, et avec une espèce de méthode, tous les articles de notre foi furent attaqués : la création ; la loi de Moïse, fondement nécessaire de la nôtre ; la divinité de Jésus-Christ, son incarnation, sa grace, ses sacrements ; tout enfin donna matière à des divisions scandaleuses. Celse et les autres nous les reprochoient [1]. L'idolâtrie sembloit triompher : elle regardoit le christianisme comme une nouvelle secte de philosophie qui avoit le sort de toutes les autres, et, comme elles, se partageoit en plusieurs autres sectes. L'église ne leur paroissoit qu'un ouvrage humain, prêt à tomber de lui-même. On concluoit qu'il ne falloit pas, en matière de religion, raffiner plus que nos ancêtres, ni entreprendre de changer le monde.

Dans cette confusion de sectes qui se vantoient d'être chrétiennes, Dieu ne manqua pas à son église. Il sut lui conserver un caractère d'autorité [2] que les hérésies ne pou-

[1] Orig. lib. v cont. Cels.

[2] Iren. iii, 1, 2, 3, 4. Tert. de carn. Chr. 2 ; de præscript. 20, 21, 32, 36.

voient prendre. Elle étoit catholique et universelle ; elle embrassoit tous les temps ; elle s'étendoit de tous côtés. Elle étoit apostolique ; la suite, la succession, la chaire de l'unité, l'autorité primitive lui appartenoient. Tous ceux qui la quittoient l'avoient premièrement reconnue, et ne pouvoient effacer le caractère de leur nouveauté, ni celui de leur rébellion. Les païens eux-mêmes la regardoient comme celle qui étoit la tige, le tout d'où les parcelles s'étoient détachées, le tronc toujours vif que les branches retranchées laissoient en son entier.

Celse, qui reprochoit aux chrétiens leurs divisions parmi tant d'églises schismatiques qu'il voyoit s'élever, remarquoit une église distinguée de toutes les autres et toujours plus forte, qu'il appeloit aussi pour cette raison « la grande église. Il y en a, disoit-il[1],
« parmi les chrétiens qui ne reconnoissent
« pas le Créateur, ni les traditions des Juifs
« (il vouloit parler des marcionites) : mais,
« poursuivoit-il, la grande église les reçoit. »

Dans le trouble qu'excita Paul de Samo-

[1] Orig. lib. v.

sat[1], l'empereur Aurélien n'eut pas de peine à connoître la vraie église chrétienne, à laquelle appartenoit la maison de l'église, soit que ce fût le lieu d'oraison, ou la maison de l'évêque. Il l'adjugea à ceux « qui étoient en « communion avec les évêques d'Italie et « celui de Rome », parcequ'il voyoit de tout temps le gros des chrétiens dans cette communion.

Lorsque l'empereur Constance brouilloit tout dans l'église, la confusion qu'il y mettoit en protégeant les ariens ne put empêcher qu'Ammian Marcellin[2], tout païen qu'il étoit, ne reconnût que cet empereur s'égaroit de la droite voie « de la religion chré« tienne, simple et précise par elle-même » dans ses dogmes et dans sa conduite. C'est que l'église véritable avoit une majesté et une droiture que les hérésies ne pouvoient ni imiter ni obscurcir; au contraire, sans y penser, elles rendoient témoignage à l'église catholique. Constance, qui persécutoit saint Athanase, défenseur de l'ancienne foi, « sou-

[1] Eus. hist. ecc. lib. vij, c. 30.

[2] Amm. Marc. lib. xxj.

« haitoit avec ardeur, dit Ammian Marcel« lin [1], de le faire condamner par l'autorité « qu'avoit l'évêque de Rome au-dessus des « autres. » En recherchant de s'appuyer de cette autorité, il faisoit sentir aux païens même ce qui manquoit à sa secte, et honoroit l'église dont les ariens s'étoient séparés : ainsi les Gentils mêmes connoissoient l'église catholique. Si quelqu'un leur demandoit où elle tenoit ses assemblées, et quels étoient ses évêques, jamais ils ne s'y trompoient.

Pour les hérésies, quoi qu'elles fissent, elles ne pouvoient se défaire du nom de leurs auteurs. Les sabelliens, les paulianistes, les ariens, les pélagiens et les autres, s'offensoient en vain du titre de parti qu'on leur donnoit : le monde, malgré qu'ils en eussent, vouloit parler naturellement, et désignoit chaque secte par celui dont elle tiroit sa naissance.

Pour ce qui est de la grande église, de l'église catholique et apostolique, il n'a jamais été possible de lui nommer un autre auteur que Jésus-Christ même, ni de lui

[1] Amm. Marc. lib. xv.

marquer les premiers de ses pasteurs sans remonter jusqu'aux apôtres, ni de lui donner un autre nom que celui qu'elle prenoit. Ainsi, quoi que fissent les hérétiques, ils ne la pouvoient cacher aux païens. Elle leur ouvroit son sein par toute la terre ils y accouroient en foule. Quelques uns d'eux se perdoient peut-être dans les sentiers détournés ; mais l'église catholique étoit la grande voie où entroient toujours la plupart de ceux qui cherchoient Jésus-Christ ; et l'expérience a fait voir que c'étoit à elle qu'il étoit donné de rassembler les Gentils.

C'étoit elle aussi que les empereurs infidèles attaquoient de toute leur force. Origène [1] nous apprend que peu d'hérétiques ont eu à souffrir pour la foi. Saint Justin [2], plus ancien que lui, a remarqué que la persécution épargnoit les marcionites et les autres hérétiques. Les païens ne persécutoient que l'église qu'ils voyoient s'étendre par toute la terre, et ne connoissoient qu'elle seule pour l'église de Jésus-Christ. Qu'im-

1 Orig. cont. Cels. vij.
2 Just. apol. 2.

porte qu'on lui arrachât quelques branches ? sa bonne sève ne se perdoit pas pour cela ; elle poussoit par d'autres endroits, et le retranchement du bois superflu ne faisoit que rendre ses fruits meilleurs. En effet, si on considère l'histoire de l'église, on verra que toutes les fois qu'une hérésie l'a diminuée, elle a réparé ses pertes, et en s'étendant au dehors, et en augmentant au dedans la lumière et la piété, pendant qu'on a vu sécher en des coins écartés les branches coupées. Les œuvres des hommes ont péri malgré l'enfer qui les soutenoit : l'œuvre de Dieu a subsisté : l'église a triomphé de l'idolâtrie et de toutes les erreurs.

XIII.

Réflexion générale sur la suite de la religion et sur le rapport qu'il y a entre les livres de l'Écriture.

Cette église, toujours attaquée et jamais vaincue, est un miracle perpétuel, et un témoignage éclatant de l'immutabilité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines, elle se soutient toujours

avec une force invincible; en sorte que, par une suite non interrompue depuis près de dix-sept cents ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jésus-Christ, dans lequel elle a recueilli la succession de l'ancien peuple, et se trouve réunie aux prophètes et aux patriarches.

Ainsi, tant de miracles étonnants que les anciens Hébreux ont vus de leurs yeux servent encore aujourd'hui à confirmer notre foi. Ce grand Dieu qui les a faits pour rendre témoignage à son unité et à sa toute-puissance, que pouvoit-il faire de plus authentique pour en conserver la mémoire, que de laisser entre les mains de tout un grand peuple les actes qui les attestent, rédigés par l'ordre des temps? C'est ce que nous avons encore dans les livres de l'ancien Testament, c'est-à-dire dans les livres les plus anciens qui soient au monde; dans les livres qui sont les seuls de l'antiquité où la connoissance du vrai Dieu soit enseignée, et son service ordonné; dans les livres que le peuple juif a toujours si religieusement gardés. Il est certain que ce peuple est le seul qui ait connu dès son origine le Dieu créa-

teur du ciel et de la terre; le seul par conséquent qui devoit être le dépositaire des secrets divins. Il les a aussi conservés avec une religion qui n'a point d'exemple.

Les livres que les Égyptiens et les autres peuples appeloient divins sont perdus il y a long-temps, et à peine nous en reste-t-il quelque mémoire confuse dans les histoires anciennes. Les livres sacrés des Romains, où Numa, auteur de leur religion, en avoit écrit les mystères, ont péri [1] par les mains des Romains mêmes, et le sénat les fit brûler comme tendant à renverser la religion. Ces mêmes Romains ont à la fin laissé périr les livres sibyllins si long-temps révérés parmi eux comme prophétiques, et où ils vouloient qu'on crût qu'ils trouvoient les décrets des dieux immortels sur leur empire, sans pourtant en avoir jamais montré au public, je ne dis pas un seul volume, mais un seul oracle.

Les Juifs ont été les seuls dont les Écritures sacrées ont été d'autant plus en vénération, qu'elles ont été plus connues. De tous

[1] Tit. Liv. lib. xl, c. 29. Var. lib. de cult. Deor. ap. Aug. de civ. vij, 34.

les peuples anciens ils sont le seul qui ait conservé les monuments primitifs de sa religion, quoiqu'ils fussent pleins des témoignages de leur infidélité et de celle de leurs ancêtres. Et aujourd'hui encore ce même peuple reste sur la terre pour porter à toutes les nations où il a été dispersé, avec la suite de la religion, les miracles et les prédictions qui la rendent inébranlable.

Quand Jésus-Christ est venu, et qu'envoyé par son Père pour accomplir les promesses de la loi, il a confirmé sa mission et celle de ses disciples par des miracles nouveaux, ils ont été écrits avec la même exactitude. Les actes en ont été publiés à toute la terre; les circonstances des temps, des personnes et des lieux ont rendu l'examen facile à quiconque a été soigneux de son salut. Le monde s'est informé, le monde a cru; et si peu qu'on ait considéré les anciens monuments de l'église; on avouera que jamais affaire n'a été jugée avec plus de réflexion et de connoissance.

Mais dans le rapport qu'ont ensemble les livres des deux Testaments, il y a une différence à considérer; c'est que les livres de

l'ancien peuple ont été composés en divers temps. Autres sont les temps de Moïse, autres ceux de Josué et des juges, autres ceux des rois, autres ceux où le peuple a été tiré d'Égypte et où il a reçu la loi, autres ceux où il a conquis la terre promise, autres ceux où il y a été rétabli par des miracles visibles. Pour convaincre l'incrédulité d'un peuple attaché aux sens, Dieu a pris une longue étendue de siècles, durant lesquels il a distribué ses miracles et ses prophètes, afin de renouveler souvent les témoignages sensibles par lesquels il attestoit ses vérités saintes. Dans le nouveau Testament il a suivi une autre conduite. Il ne veut plus rien révéler de nouveau à son église après Jésus-Christ : en lui est la perfection et la plénitude ; et tous les livres divins qui ont été composés dans la nouvelle alliance l'ont été au temps des apôtres.

C'est-à-dire que le témoignage de Jésus-Christ, et de ceux que Jésus-Christ même a daigné choisir pour témoins de sa résurrection, a suffi à l'église chrétienne. Tout ce qui est venu depuis l'a édifiée ; mais elle n'a regardé comme purement inspiré de Dieu que

ce que les apôtres ont écrit, ou ce qu'ils ont confirmé par leur autorité.

Mais, dans cette différence qui se trouve entre les livres des deux Testaments, Dieu a toujours gardé cet ordre admirable, de faire écrire les choses dans le temps qu'elles étoient arrivées, ou que la mémoire en étoit récente. Ainsi ceux qui les savoient les ont écrites; ceux qui les savoient ont reçu les livres qui en rendoient témoignage: les uns et les autres les ont laissés à leurs descendants comme un héritage précieux; et la pieuse postérité les a conservés.

C'est ainsi que s'est formé le corps des Écritures saintes, tant de l'ancien que du nouveau Testament: Écritures qu'on a regardées dès leur origine comme véritables en tout, comme données de Dieu même, et qu'on a aussi conservées avec tant de religion, qu'on n'a pas cru pouvoir sans impiété y altérer une seule lettre.

C'est ainsi qu'elles sont venues jusqu'à nous, toujours saintes, toujours sacrées, toujours inviolables; conservées les unes par la tradition constante du peuple juif, et les autres par la tradition du peuple chrétien,

d'autant plus certaine qu'elle a été confirmée par le sang et par le martyre tant de ceux qui ont écrit ces livres divins, que de ceux qui les ont reçus.

Saint Augustin [1] et les autres pères demandent sur la foi de qui nous attribuons les livres profanes à des temps et à des auteurs certains. Chacun répond aussitôt que les livres sont distingués par les différents rapports qu'ils ont aux lois, aux coutumes, aux histoires d'un certain temps, par le style même qui porte imprimé le caractère des âges et des auteurs particuliers ; plus que tout cela, par la foi publique et par une tradition constante [2]. Toutes ces choses concourent à établir les livres divins, à en distinguer les temps, à en marquer les auteurs ; et plus il y a eu de religion à les conserver dans leur entier, plus la tradition qui nous les conserve est incontestable.

Aussi a-t-elle toujours été reconnue non

[1] Aug. cont. Faust. [illegible]j, 2 ; xxxij, 21 ; xxxiij, 6.

[2] Iren. j, 2, 1[illegible]. Tertull. adv. Marc. iv, 1, 4, 5. Aug. de utilit. cred. [illegible], 17 ; cont. Faustum Manichæum, xxij, 79 ; [illegible]viij, 4 ; xxxij, xxx[illegible]. Cont. adv. leg. et proph. j, 20, etc.

seulement par les orthodoxes, mais encore par les hérétiques, et même par les infidèles. Moïse a toujours passé dans tout l'orient, et ensuite dans tout l'univers, pour le législateur des Juifs et pour l'auteur des livres qu'ils lui attribuent. Les Samaritains, qui les ont reçus des dix tribus séparées, les ont conservés aussi religieusement que les Juifs. Vous avez vu leur tradition et leur histoire [1].

Deux peuples si opposés ne les ont pas pris l'un de l'autre, mais tous les deux les ont reçus de leur origine commune dès les temps de Salomon et de David. Les anciens caractères hébreux que les Samaritains retiennent encore montrent assez qu'ils n'ont pas suivi Esdras qui les a changés. Ainsi le Pentateuque des Samaritains et celui des Juifs sont deux originaux complets, indépendants l'un de l'autre. La parfaite conformité qu'on y voit dans la substance du texte justifie la bonne foi des deux peuples : ce sont des témoins fidèles qui conviennent sans s'être entendus, ou, pour mieux dire, qui conviennent malgré leurs inimitiés, et

[1] Voyez tome j, pages 2[illegible], 43, 67, 81, 88, 13[illegible], 122.

que la seule tradition immémoriale de part et d'autre a unis dans la même pensée.

Ceux donc qui ont voulu dire, quoique sans aucune raison, que ces livres étant perdus, ou n'ayant jamais été, ont été ou rétablis, ou composés de nouveau, ou altérés par Esdras; outre qu'ils sont démentis par Esdras même, comme on l'a pu remarquer dans la suite de son histoire, le sont aussi par le Pentateuque qu'on trouve encore aujourd'hui entre les mains des Samaritains, tel que l'avoient lu dans les premiers siècles Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, et les autres auteurs ecclésiastiques; tel que ces peuples l'avoient conservé dès leur origine : et une secte si foible semble ne durer si longtemps que pour rendre ce témoignage à l'antiquité de Moïse.

Les auteurs qui ont écrit les quatre évangiles ne reçoivent pas un témoignage moins assuré du consentement unanime des fidèles, des païens et des hérétiques. Ce grand nombre de peuples divers qui ont reçu et traduit ces livres divins aussitôt qu'ils ont été faits, conviennent tous de leur date et de leurs auteurs. Les païens n'ont pas contredit cette tradition.

ni Celse, qui a attaqué ces livres sacrés presque dans l'origine du christianisme ; ni Julien l'apostat, quoiqu'il n'ait rien ignoré ni rien omis de ce qui pouvoit les décrier ; ni aucun autre païen ne les a jamais soupçonnés d'être supposés : au contraire, tous leur ont donné les mêmes auteurs que les chrétiens. Les hérétiques, quoiqu'accablés par l'autorité de ces livres, n'osoient dire qu'ils ne fussent pas des disciples de Notre-Seigneur. Il y a eu pourtant de ces hérétiques qui ont vu les commencements de l'église, et aux yeux desquels ont été écrits les livres de l'évangile. Ainsi la fraude, s'il y en eût pu avoir, eût été éclairée de trop près pour réussir.

Il est vrai qu'après les apôtres, et lorsque l'église étoit déjà étendue par toute la terre, Marcion et Manès, constamment les plus téméraires et les plus ignorants de tous les hérétiques, malgré la tradition venue des apôtres, continuée par leurs disciples et par les évêques à qui ils avoient laissé leur chaire et la conduite des peuples, et reçue unanimement par toute l'église chrétienne, osèrent dire que trois évangiles étoient supposés,

et que celui de saint Luc, qu'ils préféroient aux autres, on ne sait pourquoi, puisqu'il n'étoit pas venu par une autre voie, avoit été falsifié. Mais quelles preuves en donnoient-ils ? de pures visions, nuls faits positifs. Ils disoient pour toute raison, que ce qui étoit contraire à leurs sentiments devoit nécessairement avoir été inventé par d'autres que par les apôtres, et alléguoient pour toute preuve les opinions mêmes qu'on leur contestoit ; opinions d'ailleurs si extravagantes et si manifestement insensées, qu'on ne sait encore comment elles ont pu entrer dans l'esprit humain. Mais certes, pour accuser la bonne foi de l'église, il falloit avoir en main des originaux différents des siens, ou quelque preuve constante. Interpellés [1] d'en produire eux et leurs disciples, ils sont demeurés muets, et ont laissé par leur silence une preuve indubitable qu'au second siècle du christianisme où ils écrivoient, il n'y avoit pas seulement un indice de fausseté, ni la moindre conjecture qu'on pût opposer à la tradition de l'église.

[1] Iren. Tertull. Aug. loc. cit.

Que dirai-je du consentement des livres de l'Écriture, et du témoignage admirable que tous les temps du peuple de Dieu se donnent les uns aux autres? Les temps du second temple supposent ceux du premier, et nous ramènent à Salomon. La paix n'est venue que par les combats; et les conquêtes du peuple de Dieu nous font remonter jusqu'aux juges, jusqu'à Josué, et jusqu'à la sortie d'Égypte. En regardant tout un peuple sortir d'un royaume où il étoit étranger, on se souvient comment il y étoit entré. Les douze patriarches paroissent aussitôt; et un peuple qui ne s'est jamais regardé que comme une seule famille nous conduit naturellement à Abraham qui en est la tige. Ce peuple est-il plus sage et moins porté à l'idolâtrie après le retour de Babylone? C'étoit l'effet naturel d'un grand châtiment que ses fautes passées lui avoient attiré. Si ce peuple se glorifie d'avoir vu durant plusieurs siècles des miracles que les autres peuples n'ont jamais vus, il peut aussi se glorifier d'avoir eu la connoissance de Dieu qu'aucun autre peuple n'avoit. Que veut-on que signifie la circoncision et la fête des tabernacles, et la pâque, et les autres

fêtes célébrées dans la nation de temps immémorial, sinon les choses qu'on trouve marquées dans le livre de Moïse? Qu'un peuple distingué des autres par une religion et par des mœurs si particulières, qui conserve dès son origine, sur le fondement de la création, et sur la foi de la Providence, une doctrine si suivie et si élevée, une mémoire si vive d'une longue suite de faits si nécessairement enchaînés, des cérémonies si réglées et des coutumes si universelles, ait été sans une histoire qui lui marquât son origine, et sans une loi qui lui prescrivît ses coutumes pendant mille ans qu'il est demeuré en état, et qu'Esdras ait commencé à lui vouloir donner tout à coup, sous le nom de Moïse, avec l'histoire de ses antiquités, la loi qui formoit ses mœurs, quand ce peuple, devenu captif, a vu son ancienne monarchie renversée de fond en comble: quelle fable plus incroyable pourroit-on jamais inventer? et peut-on y donner créance, sans joindre l'ignorance au blasphème.

Pour perdre une telle loi quand on l'a une fois reçue, il faut qu'un peuple soit exterminé, ou que par divers changements [illegible]

soit venu à n'avoir plus qu'une idée confuse de son origine, de sa religion et de ses coutumes. Si ce malheur est arrivé au peuple juif, et que la loi, si connue sous Sédécias, se soit perdue soixante ans après, malgré les soins d'un Ézéchiel, d'un Jérémie, d'un Baruch, d'un Daniel, sans compter les autres, et dans le temps que cette loi avoit ses martyrs, comme le montrent les persécutions de Daniel et des trois enfants; si, dis-je, cette sainte loi s'est perdue en si peu de temps, et demeure si profondément oubliée qu'il soit permis à Esdras de la rétablir à sa fantaisie: ce n'étoit pas le seul livre qu'il lui falloit fabriquer. Il lui falloit composer en même temps tous les prophètes anciens et nouveaux, c'est-à-dire ceux qui avoient écrit et devant et durant la captivité, ceux que le peuple avoit vu écrire, aussi-bien que ceux dont il conservoit la mémoire; et non seulement les prophètes, mais encore les livres de Salomon, et les psaumes de David, et tous les livres d'histoire, puisqu'à peine se trouvera-t-il dans toute cette histoire un seul fait considérable, et dans tous ces autres livres un seul chapitre, qui, détaché de Moïse, tel que

nous l'avons, puisse subsister un seul moment. Tout y parle de Moïse, tout y est fondé sur Moïse : et la chose devoit être ainsi, puisque Moïse, et sa loi, et l'histoire qu'il a écrite, étoit en effet dans le peuple juif tout le fondement de la conduite publique et particulière. C'étoit en vérité à Esdras une merveilleuse entreprise, et bien nouvelle dans le monde, de faire parler en même temps avec Moïse tant d'hommes de caractère et de style différent, et chacun d'une manière uniforme et toujours semblable à elle-même ; et faire accroire tout à coup à tout un peuple que ce sont là les livres anciens qu'il a toujours révérés, et les nouveaux qu'il a vu faire, comme s'il n'avoit jamais ouï parler de rien, et que la connoissance du temps présent aussi-bien que celle du temps passé fût tout à coup abolie. Tels sont les prodiges qu'il faut croire, quand on ne veut pas croire les miracles du Tout-Puissant, ni recevoir le témoignage par lequel il est constant qu'on a dit à tout un grand peuple qu'il les avoit vus de ses yeux.

Mais si ce peuple est revenu de Babylone dans la terre de ses pères si nouveau et

ignorant qu'à peine se souvînt-il qu'il eût été, en sorte qu'il ait reçu sans examiner tout ce qu'Esdras aura voulu lui donner; comment donc voyons-nous dans le livre qu'Esdras a écrit, et dans celui de Néhémias son contemporain, tout ce qu'on y dit des livres divins? avec quel front Esdras et Néhémias osent-ils parler de la loi de Moïse en tant d'endroits [1], et publiquement, comme d'une chose connue de tout le monde et que tout le monde avoit entre ses mains? comment voit-on tout le peuple agir naturellement en conséquence de cette loi, comme l'ayant eue toujours présente? Mais comment dit-on dans le même temps [2], et dans le retour du peuple, que tout ce peuple admira l'accomplissement de l'oracle de Jérémie touchant les 70 ans de captivité? Ce Jérémie qu'Esdras venoit de forger avec tous les autres prophètes, comment a-t-il tout d'un coup trouvé créance? Par quel artifice nouveau a-t-on pu persuader à tout un peuple, et aux vieillards qui avoient vu ce prophète, qu'ils avoient toujours attendu la délivrance mira-

[1] 1 Esd. iij, vij, ix, x; 2 Esd. v, viij, ix, xij, xiij.
[2] Par. xxxvj, 22. 1 Esd. [illegible], 1.

culeuse qu'il leur avoit annoncée dans ses écrits ? Mais tout cela sera encore supposé : Esdras et Néhémias n'auront point écrit l'histoire de leur temps, quelque autre l'aura faite sous leur nom ; et ceux qui ont fabriqué tous les autres livres de l'ancien Testament auront été si favorisés de la postérité, que d'autres faussaires leur en auront supposé à eux-mêmes, pour donner créance à leur imposture.

On aura honte sans doute de tant d'extravagances ; et au lieu de dire qu'Esdras ait fait tout d'un coup paroître tant de livres si distingués les uns des autres par les caractères du style et du temps, on dira qu'il y aura pu insérer les miracles et les prédictions qui les font passer pour divins : erreur plus grossière encore que la précédente, puisque ces miracles et ces prédictions sont tellement répandus dans tous ces livres, sont tellement inculqués et répétés si souvent avec tant de tours divers et une si grande variété de fortes figures, en un mot en font tellement tout le corps, qu'il faut n'avoir jamais seulement ouvert ces saints livres, pour ne voir pas qu'il est encore plus aisé de les refondre

pour ainsi dire, tout-à-fait, que d'y insérer les choses que les incrédules sont si fâchés d'y trouver. Et quand même on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux et le divin est tellement le fonds de ces livres, qu'il s'y retrouveroit encore, malgré qu'on en eût.

Qu'Esdras, si on veut, y ait ajouté après coup les prédictions des choses déjà arrivées de son temps : celles qui se sont accomplies depuis, que vous avez vues en si grand nombre, qui les aura ajoutées ? Dieu aura peut-être donné à Esdras le don de prophétie, afin que l'imposture d'Esdras fût plus vraisemblable : et on aimera mieux qu'un faussaire soit prophète, qu'Isaïe, ou que Jérémie, ou que Daniel : ou bien chaque siècle aura porté un faussaire heureux, que tout le peuple en aura cru ; et de nouveaux imposteurs, par un zèle admirable de religion, auront sans cesse ajouté aux livres divins, après même que le canon aura été clos; qu'ils se seront répandus avec les Juifs par toute la terre, et qu'on les aura traduits en tant de langues étrangères. N'eût-ce pas été, à force de vouloir établir la religion, la détruire par

les fondements ? Tout un peuple laisse-t-il donc changer si facilement ce qu'il croit être divin, soit qu'il le croie par raison ou par erreur ? Quelqu'un peut-il espérer de persuader aux chrétiens, ou même aux Turcs, d'ajouter un seul chapitre ou à l'Évangile ou à l'Alcoran ? Mais peut-être que les Juifs étoient plus dociles que les autres peuples, ou qu'ils étoient moins religieux à conserver leurs saints livres. Quels monstres d'opinions se faut-il mettre dans l'esprit, quand on veut secouer le joug de l'autorité divine, et ne régler ses sentiments, non plus que ses mœurs, que par sa raison égarée !

Qu'on ne dise pas que la discussion de ces faits est embarrassante : car, quand elle le seroit, il faudroit ou s'en rapporter à l'autorité de l'église et à la tradition de tant de siècles, ou pousser l'examen jusqu'au bout, et ne pas croire qu'on en fût quitte pour dire qu'il demande plus de temps qu'on n'en veut donner à son salut. Mais au fond, sans remuer avec un travail infini les livres des deux Testaments, il ne faut que lire le livre des psaumes où sont recueillis tant d'anciens cantiques du peuple de Dieu, pour y voir, dans la plus

divine poésie qui fut jamais, des monuments immortels de l'histoire de Moïse, de celle des juges, de celle des rois, imprimés par le chant et par la mesure dans la mémoire des hommes. Et pour le nouveau Testament, les seules épîtres de saint Paul, si vives, si originales, si fort du temps des affaires et des mouvements qui étoient alors, et enfin d'un caractère si marqué; ces épîtres, dis-je, reçues par les églises auxquelles elles étoient adressées, et de là communiquées aux autres églises, suffiroient pour convaincre les esprits bien faits que tout est sincère et original dans les Écritures que les apôtres nous ont laissées.

Aussi se soutiennent-elles les unes les autres avec une force invincible. Les actes des apôtres ne font que continuer l'évangile; leurs épîtres le supposent nécessairement. Mais afin que tout soit d'accord, et les actes[1] et les épîtres et les évangiles réclament partout les anciens livres des Juifs: saint Paul[2] et les autres apôtres ne cessent d'alléguer ce que Moïse a dit, ce qu'il a écrit, ce que les

[1] Act. iij, 22; vij, 32, etc.
[2] Rom. x, 5, 19.

prophètes ont dit et écrit après Moïse. Jésus-Christ[1] appelle en témoignage « la loi de « Moïse, les prophètes et les psaumes », comme des témoins qui déposent tous de la même vérité. S'il veut expliquer ses mystères[2], « il commence par Moïse et par les pro-« phètes » ; et quand il dit[3] aux Juifs que « Moïse a écrit de lui », il pose pour fondement ce qu'il y avoit de plus constant parmi eux, et les ramène à la source même de leurs traditions.

Voyons néanmoins ce qu'on oppose à une autorité si reconnue et au consentement de tant de siècles : car, puisque de nos jours on a bien osé publier, en toute sorte de langues, des livres contre l'Écriture, il ne faut point dissimuler ce qu'on dit pour décrier ses antiquités. Que dit-on donc pour autoriser la supposition du Pentateuque ? et que peut-on objecter à une tradition de trois mille ans, soutenue par sa propre force et par la suite des choses? Rien de suivi, rien de positif, rien d'important; des chicanes sur des nom-

[1] Luc. xxiv, 44.
[2] Ibid. 27.
[3] Joan. v, 46, 47.

bres sur des lieux, ou sur des noms : et de telles observations, qui, dans tout autre matière, ne passeroient tout au plus que pour de vaines curiosités, incapables de donner atteinte au fond des choses, nous sont ici alléguées comme faisant la décision de l'affaire la plus sérieuse qui fut jamais!

Il y a, dit-on, des difficultés dans l'histoire de l'Écriture. Il y en a sans doute qui n'y seroient pas, si le livre étoit moins ancien, ou s'il avoit été supposé, comme on l'ose dire, par un homme habile et industrieux; si l'on eût été moins religieux à le donner tel qu'on le trouvoit, et qu'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faisoit de la peine. Il y a les difficultés que fait un long temps, lorsque les lieux ont changé de nom ou d'état, lorsque les dates sont oubliées, lorsque les généalogies ne sont plus connues; qu'il n'y a plus de remède aux fautes qu'une copie tant soit peu négligée introduit si aisément en de telles choses, ou que des faits échappés à la mémoire des hommes laissent de l'obscurité dans quelque partie de l'histoire. Mais enfin cette obscurité est-elle dans la suite même, ou dans le fond de l'affaire?

nullement : tout y est suivi ; et ce qui reste d'obscur ne sert qu'à faire voir dans les livres saints une antiquité plus vénérable.

Mais il y a des altérations dans le texte : les anciennes versions ne s'accordent pas ; l'hébreu, en divers endroits, est différent de lui-même ; et le texte des Samaritains, outre le mot qu'on les accuse d'y avoir changé exprès [1] en faveur de leur temple de Garizim, diffère encore en d'autres endroits de celui des Juifs. Et de là que conclura-t-on ? que les Juifs ou Esdras auront supposé le Pentateuque au retour de la captivité ? C'est justement tout le contraire qu'il faudroit conclure. Les différences du samaritain ne servent qu'à confirmer ce que nous avons déjà établi, que leur texte est indépendant de celui des Juifs. Loin qu'on puisse s'imaginer que ces schismatiques aient pris quelque chose des Juifs et d'Esdras, nous avons vu [2], au contraire, que c'est en haine des Juifs et d'Esdras, et en haine du premier et du second temple, qu'ils ont inventé leur chimère de

[1] Deut. xxvij, 4.

[2] Voy. tom. j, pag. 66, 77, 78.

Garizim. Qui ne voit donc qu'ils auroient plutôt accusé les impostures des Juifs que de les suivre ? Ces rebelles, qui ont méprisé Esdras et tous les prophètes des Juifs, avec leur temple et Salomon qui l'avoit bâti, aussi-bien que David qui en avoit désigné le lieu, qu'ont-ils respecté dans leur Pentateuque, sinon une antiquité supérieure non seulement à celle d'Esdras et des prophètes, mais encore à celle de Salomon et de David ; en un mot, l'antiquité de Moïse, dont les deux peuples conviennent ? Combien donc est incontestable l'autorité de Moïse et du Pentateuque, que toutes les objections ne font qu'affermir !

Mais enfin d'où viennent ces variétés des textes et des versions ? D'où viennent-elles en effet, sinon de l'antiquité du livre même, qui a passé par les mains de tant de copistes depuis tant de siècles, que la langue dans laquelle il est écrit a cessé d'être commune ?

Mais laissons les vaines disputes, et tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que de toutes les versions et de tout le texte, quel qu'il soit, il en reviendra toujours les mêmes

lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine, et enfin la même substance. En quoi nuisent, après cela, les diversités des textes? Que nous falloit-il davantage que ce fond inaltérable des livres sacrés; et que pouvions-nous demander de plus à la divine Providence? Et pour ce qui est des versions, est-ce une marque de supposition ou de nouveauté, que la langue de l'Écriture soit si ancienne, qu'on en ait perdu les délicatesses, et qu'on se trouve empêché à en rendre toute l'élégance ou toute la force dans la dernière rigueur? N'est-ce pas plutôt une preuve de la plus grande antiquité? Et si on veut s'attacher aux petites choses, qu'on me dise si de tant d'endroits où il y a de l'embarras, on en a rétabli un seul par raisonnement ou par conjecture. On a suivi la foi des exemplaires; et comme la tradition n'a jamais permis que la saine doctrine pût être altérée, on a cru que les autres fautes, s'il y en restoit, ne serviroient qu'à prouver qu'on n'a rien ici innové par son propre esprit.

Mais enfin, voici le fort de l'objection: n'y a-t-il pas des choses ajoutées dans le

texte de Moïse, et d'où vient qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribue? Quelle merveille que ceux qui ont continué son histoire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses actions, afin de faire du tout un même corps?

Pour les autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nouvelle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction? On n'y songe seulement pas : il n'y en a pas le moindre soupçon, ni le moindre indice; c'eût été ajouter à l'œuvre de Dieu : la loi l'avoit défendu [1], et le scandale qu'on eût causé eût été horrible.

Quoi donc! on aura continué peut-être une généalogie commencée; on aura peut-être expliqué un nom de ville changé par le temps; à l'occasion de la manne dont le peuple a été nourri durant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette nourriture céleste [2], et ce fait écrit depuis dans un autre livre sera demeuré par remarque dans

[1] Deut. iv, 2; xij, 32. Voy. tom. ij, pag. 67.
[2] Jos. v, 12.

celui de Moïse[1] comme un fait constant et public, dont tout le peuple étoit témoin; quatre ou cinq remarques de cette nature, faites par Josué, ou par Samuel, ou par quelque autre prophète d'une pareille antiquité, parcequ'elles ne regardoient que des faits notoires et où constamment il n'y avoit point de difficulté, auront naturellement passé dans le texte, et la même tradition nous les aura apportées avec tout le reste: aussitôt tout sera perdu! Esdras sera accusé, quoique le samaritain, où ces remarques se trouvent, nous montre qu'elles ont une antiquité non seulement au-dessus d'Esdras, mais au-dessus du schisme des dix tribus! N'importe; il faut que tout retombe sur Esdras. Si ces remarques venoient de plus haut, le Pentateuque seroit encore plus ancien qu'il ne faut; et on ne pourroit assez révérer l'antiquité d'un livre dont les notes mêmes auroient un si grand âge. Esdras aura donc tout fait; Esdras aura oublié qu'il vouloit faire parler Moïse, et lui aura fait écrire si grossièrement comme déjà arrivé ce qui s'est

[1] Exod. [illegible] j, 35.

passé après lui. Tout un ouvrage sera convaincu de supposition par ce seul endroit ; l'autorité de tant de siècles et la foi publique ne lui serviront plus de rien : comme si, au contraire, on ne voyoit pas que ces remarques dont on se prévaut sont une nouvelle preuve de sincérité et de bonne foi, non seulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont transcrites. A-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un livre divin, mais de quelque livre que ce soit, par des raisons si légères ? Mais c'est que l'Écriture est un livre ennemi du genre humain ; il veut obliger les hommes à soumettre leur esprit à Dieu, et à réprimer leurs passions déréglées : il faut qu'il périsse ; et, à quelque prix que ce soit, il doit être sacrifié au libertinage.

Au reste, ne croyez pas que l'impiété s'engage sans nécessité dans toutes les absurdités que vous avez vues. Si, contre le témoignage du genre humain, et contre toutes les règles du bon sens, elle s'attache à ôter au Pentateuque et aux prophéties leurs auteurs toujours reconnus, et à leur contester leurs dates, c'est que ces dates font tout en

cette matière, pour deux raisons : premièrement, parceque des livres pleins de tant de faits miraculeux qu'on y voit revêtus de leurs circonstances les plus particulières, et avancés non seulement comme publics, mais encore comme présents, s'ils eussent pu être démentis, auroient porté avec eux leur condamnation ; et, au lieu qu'ils se soutiennent de leur propre poids, ils seroient tombés par eux-mêmes il y a long-temps : secondement, parceque leurs dates étant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infaillible d'inspiration divine qu'ils portent empreinte dans le grand nombre et la longue suite des prédictions mémorables dont on les trouve remplis.

C'est pour éviter ces miracles et ces prédictions que les impies sont tombés dans toutes les absurdités qui vous ont surpris. Mais qu'ils ne pensent pas échapper à Dieu : il a réservé à son Écriture une marque de divinité qui ne souffre aucune atteinte ; c'est le rapport des deux Testaments. On ne dispute pas du moins que tout l'ancien Testament ne soit écrit devant le nouveau. Il n'y a point ici de nouvel Esdras qui ait pu persua-

der aux Juifs d'inventer ou de falsifier leur Écriture en faveur des chrétiens qu'ils persécutoient. Il n'en faut pas davantage. Par le rapport des deux Testaments, on prouve que l'un et l'autre est divin, ils ont tous deux le même dessein et la même suite : l'un prépare la voie à la perfection que l'autre montre à découvert : l'un pose le fondement, et l'autre achève l'édifice; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainsi tous les temps sont unis ensemble, et un dessein éternel de la divine Providence nous est révélé. La tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de religion, et les Écritures des deux Testaments ne font aussi qu'un même corps et un même livre.

Et à cause que la discussion des prédictions particulières, quoiqu'en soi pleine de lumière, dépend de beaucoup de faits que tout le monde ne peut pas suivre également, Dieu en a choisi quelques uns qu'il a rendus sensibles aux plus ignorants. Ces faits illustres, ces faits éclatants dont tout l'univers est témoin, sont, monseigneur, les faits que j'ai tâché jusqu'ici de vous faire suivre; c'est-

à-dire la désolation du peuple juif et la conversion des Gentils, arrivées ensemble, et toutes deux précisément dans le même temps que l'évangile a été prêché, et que Jésus-Christ a paru.

Ces trois choses unies dans l'ordre des temps, l'étoient encore beaucoup davantage dans l'ordre des conseils de Dieu. Vous les avez vues marcher ensemble dans les anciennes prophéties : mais Jésus-Christ, fidèle interprète des prophéties et des volontés de son père, nous a encore mieux expliqué cette liaison dans son évangile ; il le fait dans la parabole de la vigne, si familière aux prophètes. Le père de famille avoit planté cette vigne [1], c'est-à-dire la religion véritable, fondée sur son alliance, et l'avoit donnée à cultiver à des ouvriers, c'est-à-dire aux Juifs. Pour en recueillir les fruits, il envoie à diverses fois ses serviteurs, qui sont les prophètes : ces ouvriers infidèles les font mourir. Sa bonté le porte à leur envoyer son propre fils : ils le traitent encore plus mal que les serviteurs. A la fin il leur ôte sa vigne, et la

[1] Matth. xxj, 33.

donne à d'autres ouvriers : il leur ôte la grace de son alliance pour la donner aux Gentils.

Ces trois choses devoient donc concourir ensemble, l'envoi du fils de Dieu, la réprobation des Juifs, et la vocation des Gentils. Il ne faut plus de commentaire à la parabole que l'évènement a interprétée.

Vous avez vu que les Juifs avouent que le royaume de Juda et l'état de leur république a commencé à tomber dans les temps d'Hérode, et lorsque Jésus-Christ est venu au monde. Mais si les altérations qu'ils faisoient à la loi de Dieu leur ont attiré une diminution si visible de leur puissance, leur dernière désolation qui dure encore devoit être la punition d'un plus grand crime.

Ce crime est visiblement leur méconnoissance envers leur Messie qui venoit les instruire et les affranchir. C'est aussi depuis ce temps qu'un joug de fer est sur leur tête ; et ils en seroient accablés, si Dieu ne les réservoit à servir un jour ce Messie qu'ils ont crucifié.

Voilà donc déjà un fait avéré et public : c'est la ruine totale de l'état du peuple juif dans le temps de Jésus-Christ. La conversion

des Gentils qui devoit arriver dans le même temps n'est pas moins avérée. En même temps que l'ancien culte est détruit dans Jérusalem avec le temple, l'idolâtrie est attaquée de tous côtés; et les peuples qui, depuis tant de milliers d'années, avoient oublié leur Créateur, se réveillent d'un si long assoupissement.

Et afin que tout convienne, les promesses spirituelles sont développées par la prédication de l'évangile, dans le temps que le peuple juif, qui n'en avoit reçu que de temporelles, réprouvé manifestement pour son incrédulité, et captif par toute la terre, n'a plus de grandeur humaine à espérer. Alors le ciel est promis à ceux qui souffrent persécution pour la justice; les secrets de la vie future sont prêchés, et la vraie béatitude est montrée loin de ce séjour où règne la mort, où abondent le péché et tous les maux.

Si on ne découvre pas ici un dessein toujours soutenu et toujours suivi, si on n'y voit pas un même ordre des conseils de Dieu qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours

constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte société où il veut être servi, on mérite de ne rien voir, et d'être livré à son propre endurcissement comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices.

Et afin que cette suite du peuple de Dieu fût claire aux moins clairvoyants, Dieu la rend sensible et palpable par des faits que personne ne peut ignorer s'il ne ferme volontairement les yeux à la vérité. Le Messie est attendu par les Hébreux; il vient, et il appelle les Gentils comme il avoit été prédit. Le peuple qui le reconnoît comme venu est incorporé au peuple qui l'attendoit, sans qu'il y ait entre deux un seul moment d'interruption : ce peuple est répandu par toute la terre : les Gentils ne cessent de s'y agréger; et cette église que Jésus-Christ a établie sur la pierre, malgré les efforts de l'enfer, n'a jamais été renversée.

Quelle consolation aux enfants de Dieu! mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siège de l'église, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince

des apôtres : d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse, de là jusqu'aux patriarches, et jusqu'à l'origine du monde! Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! Si notre esprit, naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine; quelle plus grande autorité que celle de l'église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine?

Ainsi la société que Jésus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu.

C'est aussi cette succession que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule église de Dieu n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'église en

beaucoup de choses, et sur-tout elles l'imitent en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées : mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air ; car si Dieu a créé le genre humain ; si le créant à son image il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde n'est pas de Dieu.

Ici tombent aux pieds de l'église toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans ou au dehors du christianisme.

Par exemple, le faux prophète des Arabes a bien pu se dire envoyé de Dieu ; et après avoir trompé des peuples souverainement ignorants, il a pu profiter des divisions de son voisinage pour y étendre par les armes une religion toute sensuelle : mais ni il n'a osé supposer qu'il ait été attendu, ni enfin il n'a pu donner ou à sa personne, ou à sa religion, aucune liaison réelle ni apparente avec les siècles passés. L'expédient qu'il a trouvé pour s'en exempter est nouveau. De peur qu'on ne voulût rechercher dans les Écritures des chrétiens des témoignages de sa mission

semblables à ceux que Jésus-Christ trouvoit dans les Écritures des Juifs, il a dit que les chrétiens et les Juifs avoient falsifié tous leurs livres. Ses sectateurs ignorants l'en ont cru sur sa parole six cents ans après Jésus-Christ; et il s'est annoncé lui-même non seulement sans aucun témoignage précédent, mais encore sans que ni lui ni les siens aient osé ou supposer ou promettre aucun miracle sensible qui ait pu autoriser sa mission.

De même les hérésiarques qui ont fondé des sectes nouvelles parmi les chrétiens ont bien pu rendre la foi plus facile, en niant les mystères qui passent les sens; ils ont bien pu éblouir les hommes par leur éloquence et par une apparence de piété, les remuer par leurs passions, les engager par leurs intérêts, les attirer par la nouveauté et par le libertinage, soit par celui de l'esprit, soit même par celui des sens; en un mot, ils ont pu facilement ou se tromper, ou tromper les autres; car il n'y a rien de plus humain: mais, outre qu'ils n'ont pas pu même se vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni réduire leur religion à des faits positifs dont leurs sectateurs fussent témoins, il y a toujours un

fait malheureux pour eux que jamais ils n'ont pu couvrir, c'est celui de leur nouveauté ; il paroîtra toujours aux yeux de tout l'univers qu'eux et la secte qu'ils ont établie se seront détachés de ce grand corps et de cette église ancienne que Jésus-Christ a fondée, où saint Pierre et ses successeurs tenoient la première place, dans laquelle toutes les sectes les ont trouvés établis ; le moment de la séparation sera toujours si constant, que les hérétiques eux-mêmes ne le pourront désavouer, et qu'ils n'oseront pas seulement tenter de se faire venir de la source par une suite qu'on n'ait jamais vue s'interrompre. C'est le foible inévitable de toutes les sectes que les hommes ont établies : nul ne peut changer les siècles passés, ni se donner des prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession.

La seule église catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée. La loi vient au-devant de l'évangile; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ : être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie

en qui nous croyons. « Jésus-Christ est au-« jourd'hui, il étoit hier, et il est aux siècles « des siècles. [1] »

Ainsi, outre l'avantage qu'a l'église de Jésus-Christ d'être seule fondée sur des faits miraculeux et divins qu'on a écrits hautement et sans crainte d'être démenti dans le temps qu'ils sont arrivés, voici en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ces temps un miracle toujours subsistant qui confirme la vérité de tous les autres; c'est la suite de la religion toujours victorieuse des erreurs qui ont tâché de la détruire. Vous y pouvez joindre encore une autre suite, et c'est la suite visible d'un continuel châtiment sur les Juifs qui n'ont pas reçu le Christ promis à leurs pères.

Ils l'attendent néanmoins encore; et leur attente toujours frustrée fait une partie de leur supplice : ils l'attendent, et font voir en l'attendant qu'il a toujours été attendu. Condamnés par leurs propres livres, ils assurent la vérité de la religion; ils en portent pour ainsi dire toute la suite écrite sur leur front : d'un seul regard on voit ce qu'ils ont été,

[1] Heb. xiii, 8.

pourquoi ils sont comme on les voit, et à quoi ils sont réservés.

Ainsi quatre ou cinq faits authentiques, et plus clairs que la lumière du soleil, font voir notre religion aussi ancienne que le monde : ils montrent par conséquent qu'elle n'a point d'autre auteur que celui qui a fondé l'univers, qui, tenant tout en sa main, a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de lui, et tout ensemble si impénétrables à l'esprit humain : mais plutôt il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la foi sur une autorité si ferme et si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles et des incrédules.

Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens, et notre orgueil indomptable, en sont la cause. Nous aimons mieux tout risquer que de nous contraindre : nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de l'avouer ; nous aimons mieux satisfaire une vaine curiosité, et nourrir dans notre esprit indocile la liberté de penser tout

ce qu'il nous plaît, que de ployer sous le joug de l'autorité divine.

De là vient qu'il y a tant d'incrédules; et Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfants. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidèles qui restent, et dans le sein même du christianisme, nous ne connoîtrions pas assez la corruption profonde de notre nature, ni l'abîme d'où Jésus-Christ nous a tirés. Si sa sainte vérité n'étoit contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, et nous oublierions à la fin que nous sommes sauvés par la grace. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres; et les rebelles qui s'opposent aux desseins de Dieu font éclater la puissance par laquelle, indépendamment de tout autre chose, il accomplit les promesses qu'il a faites à son église.

Qu'attendons-nous donc à nous soumettre? Attendons-nous que Dieu fasse toujours de nouveaux miracles; qu'il les rende inutiles en les continuant; qu'il y accoutume nos yeux, comme ils le sont au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la nature? Ou bien attendons-nous que les

impies et les opiniâtres se taisent ; que les gens de bien et les libertins rendent un égal témoignage à la vérité ; que tout le monde d'un commun accord la préfère à sa passion, et que la fausse science, que la seule nouveauté fait admirer, cesse de surprendre les hommes ? N'est-ce pas assez que nous voyions qu'on ne peut combattre la religion sans montrer, par de prodigieux égarements, qu'on a le sens renversé, et qu'on ne se défend plus que par présomption ou par ignorance ? L'église, victorieuse des siècles et des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos esprits les pitoyables raisonnements qu'on lui oppose ? et les promesses divines que nous voyons tous les jours s'y accomplir ne pourront-elles nous élever au-dessus des sens ?

Et qu'on ne nous dise pas que ces promesses demeurent encore en suspens, et que comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accomplissement : car, au contraire, ce qui s'est passé nous assure de l'avenir : tant d'anciennes prédictions si visiblement ac-

complies nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse ; et que l'église, contre qui l'enfer, selon la promesse du fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, sera toujours subsistante jusqu'à la consommation des siècles, puisque Jésus-Christ, véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à sa durée.

Les mêmes promesses nous assurent la vie future. Dieu, qui s'est montré si fidèle en accomplissant ce qui regarde le siècle présent, ne le sera pas moins à accomplir ce qui regarde le siècle futur, dont tout ce que nous voyons n'est qu'une préparation ; et l'église sera sur la terre toujours immuable et invincible, jusqu'à ce que, ses enfants étant ramassés, elle soit tout entière transportée au ciel, qui est son séjour véritable.

Pour ceux qui seront exclus de cette cité céleste, une rigueur éternelle leur est réservée ; et après avoir perdu par leur faute une bienheureuse éternité, il ne leur restera plus qu'une éternité malheureuse.

Ainsi les conseils de Dieu se terminent par un état immuable ; ses promesses et ses menaces sont également certaines ; et ce qu'il exécute dans le temps assure ce qu'il

nous ordonne ou d'espérer, ou de craindre dans l'éternité.

Voilà, monseigneur, ce que vous apprend LA SUITE DE LA RELIGION, mise en abrégé devant vos yeux : par le temps elle vous conduit à l'éternité. Vous voyez un ordre constant dans tous les desseins de Dieu, et une marque visible de sa puissance dans la durée perpétuelle de son peuple. Vous reconnoissez que l'église a une tige toujours subsistante, dont on ne peut se séparer sans se perdre; et que ceux qui, étant unis à cette racine, font des œuvres dignes de leur foi, s'assurent la vie éternelle.

Étudiez donc, monseigneur, mais étudiez avec attention, cette suite de l'église, qui vous assure si clairement toutes les promesses de Dieu. Tout ce qui rompt cette chaîne, tout ce qui sort de cette suite, tout ce qui s'élève de soi-même et ne vient pas en vertu des promesses faites à l'église dès l'origine du monde, vous doit faire horreur. Employez toutes vos forces à rappeler dans cette unité tout ce qui s'en est dévoyé, et à faire écouter l'église par laquelle le Saint-Esprit prononce ses oracles.

La gloire de vos ancêtres est non seulement de ne l'avoir jamais abandonnée, mais de l'avoir toujours soutenue, et d'avoir mérité par-là d'être appelés ses fils aînés, qui est sans doute le plus glorieux de tous leurs titres.

Je n'ai pas besoin de vous parler de Clovis, de Charlemagne, ni de saint Louis. Considérez seulement le temps où vous vivez, et de quel père Dieu vous a fait naître. Un roi si grand en tout se distingue plus par sa foi que par ses autres admirables qualités. Il protège la religion au dedans et au dehors du royaume, et jusqu'aux extrémités du monde. Ses lois sont un des plus fermes remparts de l'église. Son autorité, révérée autant par le mérite de sa personne que par la majesté de son sceptre, ne se soutient jamais mieux que lorsqu'elle défend la cause de Dieu. On n'entend plus de blasphème; l'impiété tremble devant lui : c'est ce roi marqué par Salomon, qui dissipe tout le mal par ses regards. S'il attaque l'hérésie par tant de moyens, et plus encore que n'ont jamais fait ses prédécesseurs, ce n'est pas qu'il craigne pour son trône; tout est tranquille à

ses pieds, et ses armes sont redoutées par toute la terre : mais c'est qu'il aime ses peuples, et que se voyant élevé par la main de Dieu à une puissance que rien ne peut égaler dans l'univers, il n'en connoît point de plus bel usage que de la faire servir à guérir les plaies de l'église.

Imitez, monseigneur, un si bel exemple, et laissez-le à vos descendants. Recommandez-leur l'église plus encore que ce grand empire que vos ancêtres gouvernent depuis tant de siècles. Que votre auguste maison, la première en dignité qui soit au monde, soit la première à défendre les droits de Dieu, et à étendre par tout l'univers le règne de Jésus-Christ, qui la fait régner avec tant de gloire.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

VARIANTES.

PAGE 19, ligne 20, après ces mots : *et n'être plus oubliée*, Ajoutez : jusqu'à la fin du monde, et autant de temps qu'il plaira à Dieu le faire durer après ce merveilleux évènement.

Ainsi les Juifs, etc.

Page 112, ligne 4, après ces mots : *quand il faudra,* supprimez, *C'étoit un discours à remettre au loin à,* et mettez à la place : Ces discours étoient incommodes pour *un homme qui vouloit jouir, etc.*

Page 145, ligne 24, après ces mots : *si religieusement gardés.* Ajoutez : et dont il est encore aujourd'hui l'inviolable porteur par toute la terre.

Après cela faut-il croire les fables extravagantes des auteurs profanes sur l'origine d'un peuple si noble et si ancien? Nous avons déjà remarqué [1] que l'histoire de sa naissance et de son empire finit où commence l'histoire grecque, en sorte qu'il n'y a rien à espérer de ce côté-là pour éclaircir les affaires des Hébreux. Il est certain que les Juifs et leur religion ne furent guère connus des Grecs qu'après que leurs livres sacrés eurent été traduits en cette langue,

[1] Époque 8, an de Rome 305.

et qu'ils furent eux-mêmes répandus dans les villes grecques, c'est-à-dire deux à trois cents ans avant Jésus-Christ. L'ignorance de la divinité étoit alors si profonde parmi les Gentils, que leurs plus habiles écrivains ne pouvoient pas même comprendre quel Dieu adoroient les Juifs. Les plus équitables leur donnoient pour Dieu les nues et le ciel, parcequ'ils y levoient souvent les yeux, comme au lieu où se déclaroit le plus hautement la toute-puissance de Dieu, et où il avoit établi son trône. Au reste, la religion judaïque étoit si singulière et si opposée à toutes les autres; les lois, les sabbats, les fêtes et toutes les mœurs de ce peuple étoient si particulières, qu'ils s'attirèrent bientôt la jalousie et la haine de ceux parmi lesquels ils vivoient. On les regardoit comme une nation qui condamnoit toutes les autres. La défense qui leur étoit faite de communiquer avec les Gentils en tant de choses les rendoient aussi odieux qu'ils paroissoient méprisables. L'union qu'on voyoit entre eux, la relation qu'ils entretenoient tous si soigneusement avec le chef de leur religion, c'est-à-dire, Jérusalem, son temple et ses pontifes, et les dons qu'ils y envoyoient de toutes parts, les rendoient suspects; ce qui, joint à l'ancienne haine des Égyptiens contre un peuple si maltraité de leurs rois et délivré par tant de prodiges de leur tyrannie, fit inventer des contes inouis sur son origine, que chacun

cherchoit à sa fantaisie, aussi-bien que les interprétations de leurs cérémonies, qui étoient si particulières et qui paroissoient si bizarres lorsqu'on n'en connoissoit pas le fond et les sources. La Grèce, comme on sait, étoit ingénieuse à se tromper et à s'amuser agréablement elle-même, et de tout cela sont venues les fables qu'on trouve dans Justin, dans Tacite, dans Diodore et dans les autres de pareille date qui ont paru curieux dans les affaires des Juifs, quoiqu'il soit plus clair que le jour qu'ils les écrivoient sur des bruits confus, après une longue suite de siècles interposés, sans connoître leur loi, leur religion, leur philosophie, sans avoir entendu leurs livres, et peut-être sans les avoir seulement ouverts.

Cependant, malgré l'ignorance et la calomnie, il demeurera pour constant que le peuple juif *est le seul qui ait connu dès son origine, etc.*

Page 151, ligne 8, après ces mots : *religieusement que les Juifs*, supprimez la fin de cet alinéa et les deux premières lignes du suivant, et lisez : Leur tradition et leur histoire est constante, et il ne faut que repasser sur quelques endroits de la première partie pour en voir toute la suite [1].

[1] Voyez, I part. époque 7, 8, 9, an du monde 3000, et de Rome 77, 218, 305, 604, 624, etc.

Deux peuples si opposés n'ont pas pris l'un de l'autre ces livres divins, *mais tous les deux les ont reçus, etc.*

Page 157, ligne 7, après ces mots : *d'un Baruch, d'un Daniel*, lisez : qui ont un recours perpétuel à cette loi, comme à l'unique fondement de la religion et de la police de leur peuple ; si, dis-je, la loi s'est perdue malgré ces grands hommes, sans compter les autres, et dans le temps que la même loi avoit ses martyrs, comme le montrent les persécutions de Daniel et des trois enfants ; si cependant malgré tout cela elle *s'est perdue en si peu de temps, etc.*

Page 159, ligne 7, après ces mots : *livres divins?* supprimez, *Avec quel front Esdras et Néhémias osent-ils*, et mettez : Qui auroit pu les ouïr *parler, etc.*

Ibid. ligne 11, après ces mots : *le monde avoit entre ses mains?* Ajoutez : Eussent-ils osé régler par-là les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, la forme de l'autel rebâti, les mariages, la police, et en un mot toutes choses, en disant sans cesse que tout se faisoit « selon qu'il étoit écrit dans la loi de Moïse serviteur « de Dieu [1]. »

Esdras y est nommé comme « docteur en la loi « que Dieu avoit donnée à Israël par Moïse, » et

[1] 1 Esd. iij. 2 Esd. viij, xiij, etc.

c'est suivant cette loi, comme par la règle « qu'il « avoit entre ses mains », qu'Artaxerxe lui ordonne de visiter, de régler le peuple et de réformer toutes choses. Ainsi l'on voit que les Gentils mêmes connoissoient la loi de Moïse comme celle que tout le peuple et tous ces docteurs regardoient de tout temps comme leur règle. Les prêtres et les lévites sont disposés par les villes ; leurs fonctions et leur rang sont réglés « selon qu'il étoit écrit dans la loi « de Moïse. » Si le peuple fait pénitence, c'est des transgressions qu'il avoit commises contre cette loi : s'il renouvelle l'alliance avec Dieu par une souscription expresse de tous les particuliers, c'est sur le fondement de la même loi, qui pour cela est « lue hautement, distinctement et intelligiblement « soir et matin durant plusieurs jours à tout le peu- « ple assemblé exprès », comme la loi de leurs pères ; « tant hommes que femmes entendant » pendant la lecture, et reconnoissant les préceptes qu'on leur avoit appris dès leur enfance. Avec quel front Esdras auroit-il fait lire à tout un grand peuple comme connu un livre qu'il venoit de forger ou d'accommoder à sa fantaisie, sans que personne y remarquât la moindre erreur, ou le moindre changement ? Toute l'histoire des siècles passés étoit répétée depuis le livre de la Genèse jusqu'au temps où l'on vivoit. Le peuple, qui si souvent avoit secoué le joug de

cette loi, se laisse charger de ce lourd fardeau sans peine et sans résistance, convaincu par expérience que le mépris qu'on en avoit fait avoit attiré tous les maux où on se voyoit plongé. Les usures sont réprimées selon le texte de la loi, les propres termes en étoient cités; les mariages contractés sont cassés sans que personne réclamât. Si la loi eût été perdue, ou en tout cas oubliée, auroit-on vu tout le peuple agir naturellement en conséquence de cette loi, comme l'ayant eue toujours présente? Comment est-ce que tout ce peuple pouvoit écouter Aggée, Zacharie et Malachie, qui prophétisoient alors, qui, comme les autres prophètes leurs prédécesseurs, ne prêchoient que « Moïse, et la loi que Dieu lui avoit donnée en « Horeb [1]; » et cela comme une chose connue et de tout temps en vigueur dans la nation? *Mais comment dit-on, etc.*

Page 161, ligne 11, après ces mots : *celles qui se sont accomplies depuis*, Lisez : par exemple, sous Antiochus et les Machabées, et tant d'autres que l'on a vues, *qui les aura ajoutées? etc.*

Page 173, ligne 17, après ces mots : *qu'un même corps et un même livre*, Ajoutez :

Ces choses seront évidentes à qui voudra les considérer avec attention. Mais comme tous les

[1] Mal. iv, 4.

esprits ne sont pas également capables d'un raisonnement suivi, prenons par la main les plus infirmes et menons-les doucement jusqu'à l'origine.

Qu'ils considèrent d'un côté les institutions chrétiennes, et de l'autre celles des Juifs : qu'ils en recherchent la source, en commençant par les nôtres qui leur sont plus familières, et qu'ils regardent attentivement les lois qui règlent nos mœurs; qu'ils regardent nos Écritures, c'est-à-dire les quatre Évangiles, les Actes des apôtres, les Épîtres catholiques et l'Apocalypse; nos sacrements, notre sacrifice, notre culte; et, parmi les sacrements, le baptême, où ils voient la consécration du chrétien sous l'invocation expresse de la Trinité; l'eucharistie, c'est-à-dire un sacrement établi pour conserver la mémoire de la mort de Jésus-Christ, et de la rémission des péchés qui y est attachée; qu'ils joignent à toutes ces choses le gouvernement ecclésiastique, la société de l'église chrétienne en général, les églises particulières, les évêques, les prêtres, les diacres préposées pour les gouverner. Des choses si nouvelles, si singulières, si universelles ont sans doute une origine; mais quelle origine peut-on leur donner, sinon Jésus-Christ et ses disciples, puisqu'en remontant par degrés et de siècle en siècle, ou pour mieux dire d'année en année, on les trouve là et non pas plus haut, et que c'est là que commencent non

seulement ces institutions, mais encore le nom même de chrétien. Si nous avons un baptême, une eucharistie avec les circonstances que nous avons vues, c'est Jésus-Christ qui en est l'auteur; c'est lui qui a laissé à ses disciples ces caractères de leur profession, ces mémoriaux de ses œuvres, ces instruments de sa grace. Nos saints livres se trouvent tous publiés du temps des apôtres, ni plus tôt, ni plus tard; c'est en leur personne que nous trouvons la source de l'épiscopat. Que si parmi nos évêques il y en a un premier, on voit aussi une primauté parmi les apôtres; et celui qui est le premier parmi nous est reconnu dès l'origine du christianisme pour le successeur de celui qui étoit déjà le premier sous Jésus-Christ même, c'est-à-dire de saint Pierre. J'avance hardiment ces faits et même le dernier comme constant, parcequ'il ne peut jamais être contesté de bonne foi, non plus que les autres, comme il seroit aisé de le faire voir par ceux mêmes qui, par ignorance ou par esprit de contradiction, ont le plus chicané dessus.

Nous voilà donc à l'origine des institutions chrétiennes. Avec la même méthode remontons à l'origine de celles des Juifs. Comme là nous avons trouvé Jésus-Christ sans qu'on puisse seulement songer à remonter plus haut, ici, par les mêmes voies et par les mêmes raisons, nous serons obligés de nous arrêter

à Moïse, ou de remonter aux origines que Moïse nous a marquées.

Les Juifs avoient comme nous, et ont encore en partie leurs lois, leurs observances, leurs sacrements, leurs écritures, leur gouvernement, leurs pontifes, leur sacerdoce, le service de leur temple. Le sacerdoce étoit établi dans la famille d'Aaron, frère de Moïse. D'Aaron et de ses enfants venoit la distinction des familles sacerdotales; chacun reconnoissoit sa tige, et tout venoit de la source d'Aaron, sans qu'on pût remonter plus haut. La Pâque ni les autres fêtes ne pouvoient venir de moins loin : dans la Pâque tout rappeloit à la nuit où le peuple avoit été affranchi de la servitude d'Égypte, et où tout se préparoit à sa sortie. La Pentecôte ramenoit aussi jour pour jour le temps où la loi avoit été donnée, c'est-à-dire la cinquantième journée après la sortie d'Égypte. Un même nombre de jours séparoit encore ces deux solennités. Les Tabernacles, ou les tentes de feuillages verts, où de temps immémorial le peuple demeuroit tous les ans sept jours et sept nuits entières, étoient l'image du long campement dans le désert durant quarante ans; et il n'y avoit parmi les Juifs ni fête, ni sacrement, ni cérémonie qui n'eût été instituée ou confirmée par Moïse, et qui ne portât encore, pour ainsi dire le nom et le caractère de ce grand législateur.

Les religieuses observances n'étoient pas toutes de même antiquité. La circoncision, la défense de manger du sang, le sabbat même étoit plus ancien que Moïse et que la loi, comme il paroît par l'Exode [1]; mais le peuple savoit toutes ces dates, et Moïse les avoit marquées [2]. La circoncision menoit à Abraham, à l'origine de la nation, à la promesse d'alliance [3]; la défense de manger du sang menoit à Noé et au déluge [4]; et les révolutions du sabbat, à la création de l'univers, et à ce septième jour béni de Dieu, où il acheva ce grand ouvrage. Ainsi tous les grands évènements qui pouvoient servir à l'instruction des fidèles avoient leur mémorial parmi les Juifs; et ces anciennes observances, mêlées avec celles que Moïse avoit établies, réunissoient dans le peuple de Dieu toute la religion des siècles passés.

Une partie de ces observances ne paroissent plus à présent dans le peuple juif. Le temple n'est plus, et avec lui devoient cesser les sacrifices et même le sacerdoce de la loi. On ne connoît plus parmi les Juifs d'enfants d'Aaron, et toutes les familles sont confondues. Mais puisque tout cela étoit encore en

[1] Exod. xvj, 23.

[2] Gen. xvij.

[3] Ibid. ix, 4.

[4] Ibid. ij, 3.

son entier lorsque Jésus-Christ est venu, et que constamment il rapportoit tout à Moïse, il n'en faudroit pas davantage pour demeurer convaincu qu'une chose si établie venoit de bien loin et de l'origine même de la nation.

Qu'ainsi ne soit, remontons plus haut, et parcourons toutes les dates où l'on nous pourroit arrêter. D'abord on ne peut aller moins loin qu'Esdras. Jésus-Christ a paru dans le second temple, et c'est constamment du temps d'Esdras qu'il a été rebâti. Jésus-Christ n'a cité de livres que ceux que les Juifs avoient mis dans leur canon; mais, selon la tradition constante de la nation, ce canon a été clos et comme scellé du temps d'Esdras, sans que jamais les Juifs aient rien ajouté depuis, et c'est ce que personne ne révoque en doute. C'est donc ici une date, une époque, si vous voulez l'appeler ainsi, bien considérable pour leur histoire et en particulier pour celle de leur Écriture. Mais il nous a paru plus clair que le jour qu'il n'étoit pas possible de s'arrêter là, puisque là même tout est rapporté à une autre source. Moïse est nommé par-tout comme celui dont les livres révérés par tout le peuple, par tous les prophètes, par ceux qui vivoient alors, par ceux qui les avoient précédés, faisoient l'unique fondement de la religion judaïque. Ne regardons pas encore ces prophètes comme des hommes inspirés : qu'ils soient

si l'on veut, des hommes seulement qui avoient paru en divers temps et sous divers rois, et que l'on ait écoutés comme les interprètes de la religion, leur seule succession, jointe à celle de ces rois dont l'histoire est liée avec la leur, nous mène manifestement à la source de Moïse. Malachie, Aggée, Zacharie, Esdras, qui regardent la loi de Moïse comme établie de tout temps, touchent les temps de Daniel, où il paroît clairement qu'elle n'étoit pas moins reconnue. Daniel touche à Jérémie et à Ézéchiel, où l'on ne voit autre chose que Moïse. L'alliance faite sous lui, les commandements qu'il a laissés, les menaces et les punitions pour les avoir transgressés [1]; tous parlent de cette loi comme l'ayant goûtée dès leur enfance; et non seulement il l'allèguent comme reçue, mais encore ils ne font aucune action, ils ne disent pas un mot qui n'ait avec elle de secrets rapports.

Jérémie nous mène au temps du roi Josias, sous lequel il a commencé à prophétiser. La loi de Moïse étoit donc alors aussi connue et aussi célèbre que les écrits de ce prophète, que tout le peuple lisoit de ses yeux, et que ses prédications, que chacun écoutoit de ses oreilles. En effet, en quoi est-ce que la piété de ce

[1] Jerem. xj, 1. etc. Bar. ij, 2. Ezech. xj, 12; xviij, xxij, xxiij, etc. Zach. iv, 4.

prince est recommandée dans l'histoire sainte, si ce n'est pour avoir détruit dès son enfance tous les temples et tous les autels que cette loi défendoit, pour avoir célébré avec un soin particulier les fêtes qu'elle commandoit, par exemple, celle de Pâque avec toutes les observances qu'on trouve encore écrites de mot à mot dans la loi [1]; enfin pour avoir tremblé avec tout son peuple à la vue des transgressions qu'eux et leurs pères avoit commises contre cette loi et contre Dieu qui en étoit l'auteur [2]. Mais il n'en faut pas demeurer là. Ézéchias son aïeul avoit célébré une Pâque aussi solennelle et avec les mêmes cérémonies, et avoit la même attention à suivre la loi de Moïse. Isaïe ne cessoit de la prêcher avec les autres prophètes, non seulement sous le règne d'Ézéchias, mais encore durant un long temps sous les règnes de ses prédécesseurs. Ce fut en vertu de cette loi qu'Osias, le bisaïeul d'Ézéchias, étant devenu lépreux, fut non seulement chassé du temple, mais encore séparé du peuple avec toutes les précautions que cette loi avoit prescrites [3]. Un exemple si mémorable en la personne d'un roi et d'un si grand roi marque la loi trop présente et trop connue de tout

[1] 2 Paral. xxxv.

[2] 4 Reg. xxij, xxiij. 2 Paral. xxxiv.

[3] 4 Reg. xv, 5. 2 Paral. xxvj, 19. L[illegible] xiij. Nomb. v, 2.

le peuple pour ne venir pas de plus haut. Il n'est pas moins aisé de remonter par Amasias, par Josaphat, par Asa, par Abia, par Roboam, à Salomon, père du dernier, qui recommande si hautement la loi de ses pères par ces paroles des Proverbes : « [1] Garde, mon « fils, les préceptes de ton père ; n'oublie pas la loi « de ta mère : attache les commandements de cette « loi à ton cœur : fais-en un collier autour de ton « cou : quand tu marcheras qu'ils te suivent ; qu'ils « te gardent dans ton sommeil ; et incontinent après « ton réveil entretiens-toi avec eux ; parceque le « commandement est un flambeau, et la loi une « lumière, et la voie de la vie une correction et une « instruction salutaire. » En quoi il ne fait que répéter ce que son père David avoit chanté. « [2] La « loi du Seigneur est sans tache ; elle convertit les « ames : le témoignage du Seigneur est sincère, et « rend sages les petits enfants : les justices du « Seigneur sont droites et rejouissent les cœurs : ses « préceptes sont pleins de lumière, ils éclairent les « yeux. » Et tout cela qu'est-ce autre chose que la répétition et l'exécution de ce que disoit la loi elle-même : « [3] Que les préceptes que je te donnerai

1. Prov. vj.
2. Ps. xviij, 8.
3. Deut. vj, 6.

« aujourd'hui soient dans ton cœur : raconte-les à « tes enfants et ne cesse de les méditer, soit que tu « demeures dans ta maison, ou que tu marches dans « les chemins ; quand tu te couches le soir, ou le « matin quand tu te lèves. Tu les lieras à ta main « comme un signe, ils seront mis et se remueront « dans des rouleaux devant tes yeux, et tu les écriras « à l'entrée et sur les portes de ta maison. » Et on voudroit qu'une loi qui devoit être si familière et si fort entre les mains de tout le monde pût venir par des voies cachées, ou qu'on pût jamais l'oublier, et que ce fût une illusion qu'on eût faite à tout le peuple; que de lui persuader que c'étoit la loi de ses pères, sans qu'il en eût vu de tout temps des monuments incontestables.

Enfin, puisque nous en sommes à David et à Salomon, leur ouvrage le plus mémorable, celui dont le souvenir ne s'étoit jamais effacé dans la nation, c'étoit le temple. Mais qu'ont fait après tout ces deux grands rois, lorsqu'ils ont préparé et construit cet édifice incomparable? qu'ont-ils fait que d'exécuter la loi de Moïse qui [1] ordonnoit de choisir un lieu où l'on célébrât le service de toute la nation, où s'offrissent les sacrifices que Moïse avoit prescrits, où l'on retirât l'arche qu'il avoit construite dans le

[1] Deut. xij, 5; xiv, xv, xvj, etc.

désert, dans lequel enfin on mît en grand le tabernacle que Moïse avoit fait bâtir pour être le modèle du temple futur. De sorte qu'il n'y a pas un seul moment où Moïse et sa loi n'ait été vivante, et la tradition de ce célèbre législateur remonte de règne en règne et presque d'année en année jusqu'à lui-même.

Avouons que la tradition de Moïse est trop manifeste et trop suivie pour donner le moindre soupçon de fausseté, et que les temps dont est composée cette succession se touchent de trop près pour laisser la moindre jointure et le moindre vide où la supposition pût être placée. Mais pourquoi nommer ici la supposition ? il n'y faudroit pas seulement penser pour peu qu'on eût du bon sens. Tout est rempli, tout est gouverné, tout est, pour ainsi dire, éclairé de la loi et des livres de Moïse. On ne peut les avoir oubliés un seul moment, et il n'y auroit rien de moins soutenable que de vouloir s'imaginer que l'exemplaire qui en fut trouvé dans le temple par Hélcias, souverain pontife, à la dix-huitième année de Josias, et apporté à ce prince, fût le seul qui restât alors [1]. Car qui auroit détruit les autres ? Que seroient devenues les Bibles d'Osée, d'Isaïe, d'Amos, de Michée, et des autres qui écrivoient immédiatement

[1] 4 Reg. [illegible], 10. 2 Paral. xxxiv, 14.

devant ce temps, et de tous ceux qui les avoient suivis dans la pratique de la piété ? Où est-ce que Jérémie auroit appris l'Écriture sainte, lui qui commença à prophétiser avant cette découverte et dès la treizième année de Josias ? Les prophètes se sont bien plaints qu'on transgressoit la loi de Moïse, mais non pas qu'on en eût perdu jusqu'aux livres. On ne lit point, ni qu'Achas, ni que Manassès, ni qu'Amon, ou aucun de ces rois impies qui ont précédé Josias aient tâché de les supprimer. Il y auroit eu autant de folie et d'impossibilité, que d'impiété dans cette entreprise, et la mémoire d'un tel attentat ne se seroit jamais effacée : et quand ils auroient tenté la suppression de ce divin livre dans le royaume de Juda, leur pouvoir ne s'étendoit pas sur les terres du royaume d'Israël, où il s'est trouvé conservé. On voit donc bien que ce livre, que le souverain pontife fit apporter à Josias, ne peut avoir été autre chose qu'un exemplaire plus correct et plus authentique, fait sous les rois précédents et déposé dans le temple, ou plutôt, et sans hésiter, l'original de Moïse, que ce sage législateur avoit « ordonné qu'on mît à côté de « l'arche en témoignage contre tout le peuple [1]. » C'est ce qu'insinuent ces paroles de l'histoire sainte : « Le pontife Helcias trouva dans le temple le livre de

[1] Deut. xxxj, 26.

« la loi de Dieu par la main de Moïse [1]. » Et de quelque sorte qu'on entende ces paroles, il est bien certain que rien n'étoit plus capable de réveiller le peuple endormi, et de ranimer son zèle à la lecture de la loi, peut-être alors trop négligée, qu'un original de cette importance laissé dans le sanctuaire par les soins et par l'ordre de Moïse en témoignage contre les révoltes et les transgressions du peuple, sans qu'il soit besoin de se figurer la chose du monde la plus impossible, c'est-à-dire la loi oubliée ou réduite à un exemplaire. Au contraire, on voit clairement que la découverte de ce livre n'apprend rien de nouveau au peuple, et ne fait que l'exciter à prêter une oreille plus attentive à une voix qui lui étoit déjà connue. C'est ce qui fait dire au roi : « Allez et priez le Seigneur pour moi et pour les « restes d'Israël et de Juda, afin que la colère de « Dieu ne s'élève pas contre nous au sujet des « paroles écrites dans ce livre, puisqu'il est arrivé « de si grands maux à nous et à nos pères pour ne les « avoir pas observées. [2] »

Après cela, il ne faut plus se donner la peine d'examiner en particulier tout ce qu'ont imaginé les incrédules, les faux savants, les faux critiques sur la

[1] 2 Paral. xxxiv, 14.

[2] 2 Paral. xxxiv, 21.

supposition des livres de Moïse. Les mêmes impossibilités qu'on y trouvera en quelque temps que ce soit, par exemple, dans celui d'Esdras, règnent partout. On trouvera toujours également dans le peuple une répugnance invincible à regarder comme ancien ce dont il n'aura jamais entendu parler, et comme venu de Moïse, et déjà connu et établi, ce qui viendra de leur être mis tout nouvellement entre les mains.

Il faut encore se souvenir de ce qu'on ne peut jamais assez remarquer des dix tribus séparées, c'est la date la plus remarquable dans l'histoire de la nation, puisque c'est là qu'il se forma un nouveau royaume, et que celui de David et de Salomon fut divisé en deux. Mais puisque les livres de Moïse sont demeurés dans les deux partis ennemis comme un héritage commun, ils venoient par conséquent des pères communs avant la séparation ; par conséquent ils venoient de Salomon, de David, de Samuel qui l'avoit sacré, d'Héli, sous qui Samuel encore enfant avoit appris le culte de Dieu et l'observance de la loi ; de cette loi que David célébroit dans ses psaumes chantés de tout le monde, et Salomon dans ses sentences que tout le peuple avoit entre les mains. De cette sorte, si haut qu'on remonte, on trouve toujours la loi de Moïse établie, célèbre, universellement reconnue, et on ne se peut supposer qu'en Moïse même, comme dans les Écritures chrétiennes

on ne peut se reposer que dans les temps de Jésus-Christ et des apôtres.

Mais là que trouverons-nous? que trouverons-nous dans ces deux points fixes de Moïse et de Jésus-Christ? sinon, comme nous l'avons déjà vu des miracles visibles et incontestables en témoignage de la mission de l'un et de l'autre. D'un côté, les plaies de l'Égypte, le passage de la mer Rouge, la loi donnée sur le mont de Sinaï, la terre entr'ouverte et toutes les autres merveilles dont on faisoit à tout le peuple qu'il avoit été lui-même le témoin ; et de l'autre, des guérisons sans nombre, des résurrections de morts, et celle de Jésus-Christ même attestée par ceux qui l'avoient vue et soutenue jusqu'à la mort c'est-à-dire, tout ce qu'on pouvoit souhaiter pour assurer la vérité d'un fait, puisque Dieu même (je ne craindrai pas de le dire) ne pouvoit rien faire, ni de plus clair pour établir la certitude du fait, que de le réduire au témoignage des sens, ni une épreuve plus forte pour établir la sincérité des témoins, que celle d'une cruelle mort.

Mais, après qu'en remontant des deux côtés, je veux dire du côté des Juifs et de celui des chrétiens, on a trouvé une origine si certainement miraculeuse et divine, il restoit encore, pour achever l'ouvrage de faire voir la liaison de deux institutions si manifestement venues de Dieu. Car il faut qu'il y ait

rapport entre ses œuvres, que tout soit d'un même dessein, et que la loi chrétienne, qui se trouve la dernière, se trouve attachée à l'autre. C'est aussi ce qui ne peut être nié. On ne doute pas que les Juifs n'aient attendu et n'attendent encore un Christ, et les prédictions dont ils sont les porteurs ne permettent pas de douter que ce Christ promis aux Juifs ne soit celui en qui nous croyons.

Et, à cause que la discussion, etc.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES DIVISIONS.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

VII. La descente du Saint-Esprit : l'établissement de l'Église : les jugements de Dieu sur les Juifs et sur les Gentils. . . . . pag. 5

VIII. Réflexions particulières sur le châtiment des Juifs, et sur les prédictions de Jésus-Christ qui l'avoient marqué. 30

IX. Deux mémorables prédictions de Notre-Seigneur sont expliquées, et leur accomplissement est justifié par l'Histoire. 49

X. La suite des erreurs des Juifs, et la manière dont ils expliquent les prophéties. 69

XI. Réflexions particulières sur la conversion des Gentils. Profond conseil de Dieu, qui les vouloit convertir par la croix de Jésus-Christ. Raisonnement de saint Paul sur cette manière de les convertir. 97

XII. Diverses formes de l'idolâtrie. Les sens, l'intérêt, l'ignorance, un faux respect de l'antiquité, la politique, la philosophie et les hérésies viennent à son secours. L'Église triomphe de tout. . 110

XIII. Réflexion générale sur la suite de la religion et sur le rapport qu'il y a entre les livres de l'Écriture. . . . . Pag. 14
Variantes. 19

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.